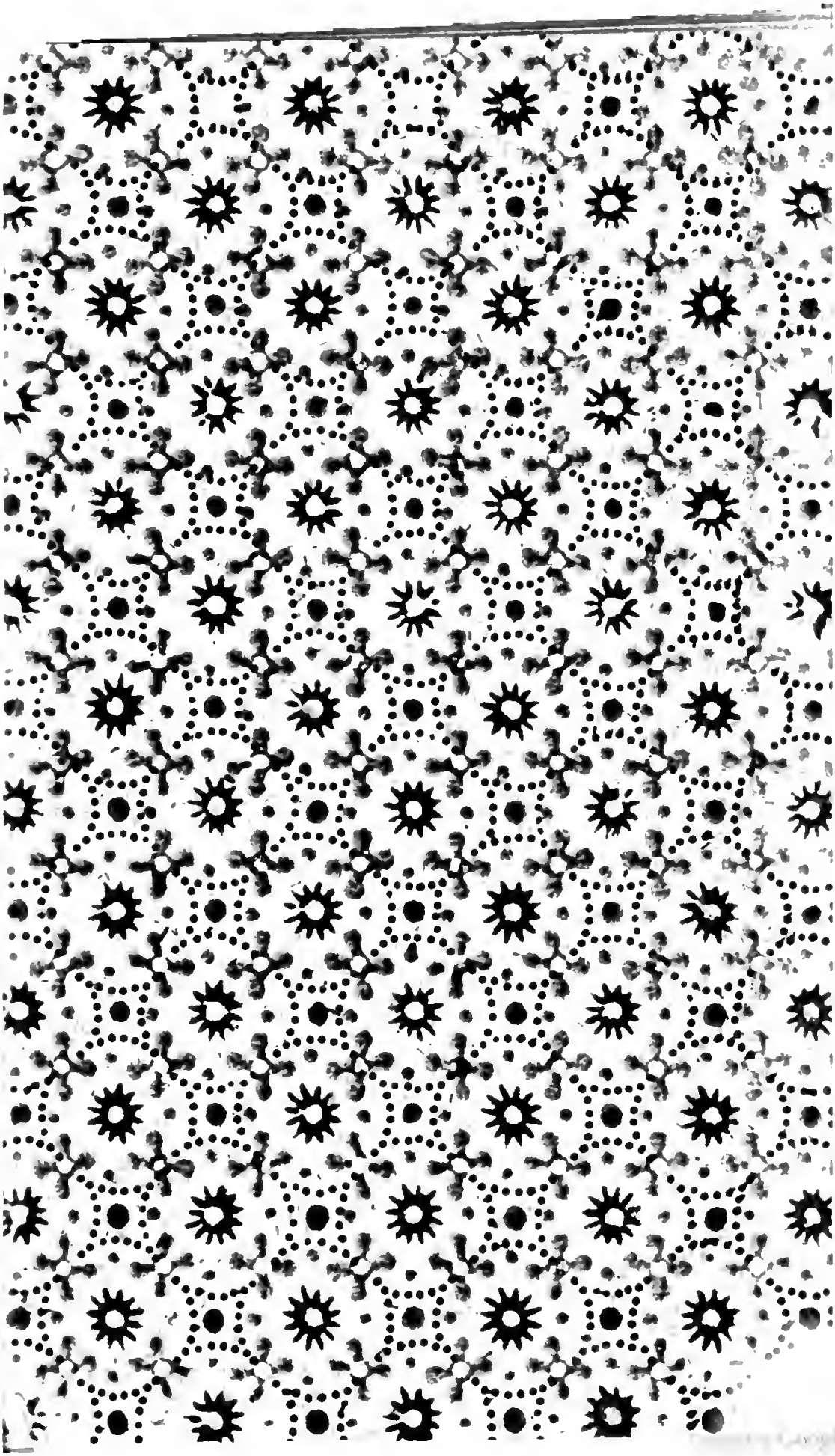
PAMÉLA, OU LA VERTU RÉCOMPENSÉE. TRADUIT DE L'ANGLOIS DE...

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
121
NAPOLI 2



208. III

Digitized by Google

II Suppl. Palat. 1121

PAMÉLA,

OU

LA VERTU

RÉCOMPENSÉE.

TOME TROISIEME.

PAMÉLA,

OU

LA VERTU

RÉCOMPENSÉE.

TRADUIT DE L'ANGLOIS

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXV.

PAMÉLA,

OU

LA VERTU

RÉCOMPENSÉE.

CONTINUATION DU JOURNAL.

Ce DIMANCHE *à onze heures du matin.*

NOUS venons de mettre le pied dans l'auberge tenue par les parents de la Jewkes. L'hôteſſe, pour premier compliment, m'a demandé avec beaucoup d'impudence, comment leur Monſieur me plaiſoit. Audacieuſe & inſolente femme que vous êtes, lui ai-je dit dans un mouvement dont je n'étois pas la maîtreſſe, eſt-ce à vous qui tenez auberge à traiter ainſi ceux qui s'y réfugient ? Elle m'a aſſuré, en me de-

mandant pardon, qu'elle ne faiſoit que badiner, & eſt venue me réitérer très-humblement ſes excuſes, après avoir eu un mot d'entretien avec Robin & M. Colbrand.

Ce dernier eſt venu me donner en grande cérémonie devant Robin, la Lettre que je lui avois rendue exprès. Je me ſuis retirée comme pour la lire, & l'ai relue en effet, car il me ſemble que je ne ſaurois le faire trop ſouvent. Il vaudroit cependant beaucoup mieux que je tâchaſſe de l'oublier, pour le repos de mon ame. Je ſuis chagrine de ne pouvoir vous rapporter un cœur ſans bleſſures, mais au moins, ſuis-je bien ſûre que c'eſt un cœur honnête pour tout autre que pour moi-même, car je ſuis la ſeule que le malheureux ait trompée.

Miracle ſur miracle! A peine me ſuis-je miſe à table, pour tâcher de manger & de continuer ma route, que M. Colbrand eſt entré dans la plus grande hâte, & m'a dit: Mademoiſelle, voici le valet de chambre de Monſieur B..... qui vient de ſa part; l'homme & le cheval ſont tout en nage. Oh que le cœur m'a battu dans ce moment! Que va-t'il m'arriver de nouveau, me ſuis-je dit à moi-même? Colbrand m'a quittée, & eſt revenu comme un éclair m'apporter une Lettre à mon adreſſe, dans laquelle il y en avoit une pour lui-même. Cela m'a paru ſingulier, & ma jettée dans un tremblement univerſel. J'ai fermé la porte, & j'ai eu la ſatisfaction, ô choſe inouie! de trouver que ma Lettre conte-

voit les agréables nouvelles que voici.

„ Je vois bien, ma chere Paméla, que „ c'eſt envain que je combats contre ma ten- „ dreſſe pour vous. Après votre départ, je „ n'ai pu réſiſter à l'envie de m'occuper „ de la lecture de votre Journal. Mais quand „ j'y ai vu les manières cruelles de la „ Jevvkes à votre égard, après les tenta- „ tions affreuſes où elles vous avoient déja „ expoſée, & les bleſſures que vous vous „ étiez faites; mais ſur-tout votre inquié- „ tude généreuſe pour moi, en apprenant „ le danger éminent que j'avois couru de „ me noyer, dans un temps où ma mort „ eût été votre délivrance, & où je vous „ avois comme miſe dans la néceſſité de „ la ſouhaiter; quand j'y ai vu l'aveu „ charmant que vous faites dans un autre „ endroit, de l'impoſſibilité, où vous vous „ ſentez de me haïr, malgré les duretés que „ vous avez eſſuyées de ma part; aveu que „ vous faites avec tant de douceur, de „ candeur & de naïveté, que j'oſe en au- „ gurer que vous pourrez m'aimer un jour „ ſans compter les autres endroits touchans „ de votre admirable Journal, j'ai com- „ mencé à me repentir de m'être ſéparé de „ vous. Mais Dieu m'eſt témoin, que ce „ repentir n'a eu pour motif rien de ce „ que vous appellez vûes illégitimes; c'eſt „ abſolument le contraire. Mon regret em- „ pruntoit de nouvelles forces de la ma- „ niere dont vous m'avez quitté. O que je

„ me rappelle avec plaiſir tous les ſons de
„ cette mélodieuſe voix qui prioit pour moi
„ à votre départ, qui me remercioit des
„ réprimandes que je faiſois à la Jevvkes!
„ les douces infléxions en frapent encore
„ mes oreilles. Je fus bien me coucher,
„ mais je ne dormis pas. Je me levai ſur les
„ deux heures, & ordonna à Thomas de
„ ſeller un de mes meilleurs chevaux, tandis
„ que je vous écrirois cette Lettre, & de
„ partir au plus vîte pour vous devancer.

„ Permettez-moi, ma chere Paméla, de
„ vous prier de faire tourner bride à Ro-
„ bert, pour vous ramener ici au moment
„ que vous recevrez cette Lettre. Je ſerois
„ moi-même monté à cheval, pour avoir
„ le plaiſir de vous accompagner dans le
„ caroſſe, mais je ſuis vraiment indiſpoſé;
„ c'eſt, je crois, du chagrin de m'être ſé-
„ paré comme j'ai fait de celle qui fait ſeule
„ les délices de mon ame. Oui, je ſens à
„ preſent que vous les faites & les ferez à
„ jamais, en dépit de l'orgueil de mon
„ cœur.

„ Vous ne ſauriez vous imaginer com-
„ bien je me trouverai obligé envers vous,
„ ſi vous avez la bonté de revenir. Cepen-
„ dant ſi vous ne voulez pas me favoriſer
„ juſques-là, vous ne ſerez gênée en rien,
„ comme vous pouvez le voir par l'incluſe
„ que j'adreſſe à Colbrand, & que je n'ai
„ point cachetée afin que vous puiſſiez la
„ lire. Mais, ma chere Enfant, épargnez-
„ moi la confuſion de vous ſuivre chez vo-

„ tre Pere; car il faudra bien que j'en vienne
„ là, ſi vous continuez à vous éloigner,
„ puiſque je ne ſaurois vivre un ſeul jour
„ ſans vous.

„ Si vous êtes la généreuſe Paméla que je
„ m'imagine, car juſqu'ici vous n'avez été
„ que bonté quand je méritois le contraire,
„ montrez-moi par cette nouvelle preuve,
„ un nouveau degré d'excellence dans vo-
„ tre caractére; montrez-moi que vous
„ pouvez pardonner à celui qui vous chérit
„ plus que lui-même; montrez-moi que
„ vous n'êtes pas prévenue pour un autre.
„ Une faveur de plus, ma chere Paméla,
„ & je ſuis après cela toute reconnoiſſance;
„ c'eſt de dépêcher M. Colbrand à votre
„ Pere, avec une Lettre pour l'aſſurer que
„ tout ſe terminera heureuſement, & pour
„ le prier de vous envoyer chez moi les
„ Lettres que vous avez trouvé moyen de
„ lui faire tenir par la voye de M. Wil-
„ liams. Quand vous aurez ainſi répondu
„ à tous mes orgueilleux & peut-être poin-
„ tilleux doutes, il ne me reſtera plus qu'à
„ vous rendre heureuſe, en me le rendant
„ moi-même. Car il faut, quoi qu'il arrive
„ que je ſois entierement & uniquement à
„ vous.

Ce lundi ſur les trois heures du matin.

Oh comme mon cœur s'épanouit! comme je le ſens palpiter! Il ſemble qu'il veuille ſe plaindre à moi, des reproches que je viens

de lui faire, de ce qu'il s'eſt livré au plaiſir d'aimer un homme auſſi charmant. Ne vas pas non plus être trop crédule, ô mon tendre cœur ! Ce que nous ſouhaitons, nous le croyons aiſément. Ce mariage ſuppoſé n'eſt pas encore bien prouvé faux. Madame Jewkes, l'infâme Madame Jewkes, peut encore travailler ſur l'eſprit de ſon Maître. L'orgueil de ſon rang & de ſon cœur, peut ſe réveiller. Et un homme qui en ſi peu de temps a pu m'aimer premierement, puis me haïr, enſuite me bannir de chez lui & me chaſſer honteuſement, & qui à preſent m'envoye chercher de nouveau, & m'invite dans des termes ſi affectueux à revenir, un tel homme peut encore chanceler & te tromper. Je ne te tiens donc pas encore pour innocent, ô trop facile cœur ! qui crois ſi promptement ce que tu ſouhaites; tu chancelles & palpites, mais je t'avertis d'être mieux ſur tes gardes que tu ne l'as été en dernier lieu, & de ne me pas faire céder implicitement & en aveugle aux mouvemens flâteurs & ſéduiſans que tu me fais ſentir. Voilà les beaux diſcours que j'ai tenus à mon cœur, qui tout le temps de ce dialogue n'a été autre choſe que Paméla elle-même.

J'ai enſuite ouvert la Lettre adreſſée à M. Colbrand. Elle contient ce qui ſuit.

Monſieur COLBRAND,

„ Je ſuis aſſuré que vous excuſerez la

„ peine que je vous donne. J'ai pour de
„ bonnes raiſons changé de ſentiment, &
„ demandé en grace à Mademoiſelle An-
„ drews de revenir au moment que Tho-
„ mas vous aura atteint. J'eſpére qu'en
„ conſidération des motifs que je lui en
„ allégue, elle aura la bonté de m'obliger.
„ Mais ſi elle refuſe de le faire, dites à
„ Robert de ſuivre les ordres qu'il a, &
„ de la conduire chez ſes Parens. Si elle a
„ la bonté de revenir, en ce cas elle vous
„ donnera peut-être une Lettre adreſſée à
„ ſon Pere, pour le prier de vous remettre
„ quelques papiers pour elle, leſquels vous
„ voudrez bien lui apporter ici ſi la choſe
„ a lieu. Et au cas qu'elle ne veuille pas
„ vous charger de ladite Lettre, vous re-
„ viendrez ici avec elle, ſi elle veut bien
„ m'accorder une ſi grande faveur, & cela
„ avec toute la promptitude que ſa ſanté
„ & ſa ſûreté pourront le permettre; car je
„ ne ſuis rien moins qu'en bon état. J'eſ-
„ pére néanmoins que cela n'ira pas plus
„ loin, & que j'en ſerai bien-tôt quitte.
„ Je ſuis, &c.

P. S.

„ Toutes réflexions faites, que Thomas
„ continue ſa route avec la lettre de Ma-
„ demoiſelle Andrews, s'il lui plaît d'en
„ donner une, & vous, revenez avec elle
„ pour ſa ſûreté. „

Voilà en vérité un procédé charmant!

Oh ! que j'aime à être traitée généreuſement ! Je voudrois à préſent, mes chers Pere & Mere, pouvoir vous conſulter, & vous demander votre ſentiment ſur ce qu'il eſt à propos que je faſſe. Retournerai-je, ou ne retournerai-je pas chez lui ? Il s'eſt tellement emparé de mon cœur, que je crois ne pouvoir à préſent être tranquille, & le refuſer ; cependant les avis de la Bohêmienne m'effrayent.

Je crois en vérité que pour cette fois je m'en rapporterai à ſa généroſité. Mais n'eſt-ce point m'y fier auſſi plus que je ne devrois, ſur tout après le traitement que j'ai eſſuyé ? Il eſt vrai cependant qu'il n'en a mal agi, qu'en avouant tout net la méchanceté de ſes intentions, au lieu qu'il me fait eſpérer aujourd'hui qu'elles ſont honnêtes. D'ailleurs, en lui marquant une confiance généreuſe, je ſerai peut-être l'inſtrument du bonheur de pluſieurs perſonnes, auſſi-bien que du mien propre.

Il auroit pu auſſi envoyer ordre à Colbrand & à Robert, de me ramener bon gré mal gré. Et n'eſt-ce pas-là un procédé tout différent du précédent ? Si je le déſoblige en cette occaſion, n'aurai-je pas l'air d'être, comme il dit, prévenue en faveur d'un autre ? Ne ſera-ce pas en apparence une ſotte vanité de femme, de me faire ſuivre par lui chez mon Pere, comme ſi je voulois avoir ma revanche, & le maltraiter à mon tour ? Tout bien conſidéré, il faut le ſatisfaire. S'il en abuſe

après cela, ſon lâche cœur en ſera doublement condamnable. Mon ſort ſera pourtant bien cruel, de voir ma crédulité paroître auſſi blâmable qu'elle aura en effet l'air de l'être; car le monde, le ſage du monde, n'a jamais tort, & ne manque jamais de juger ſur l'événement. Si mon maître me maltraite, ma confiance pour lui ſera cenſurée; ſinon, j'aurai infailliblement fait merveille. De ſavoir comment mes cenſeurs ſe conduiroient à ma place, avant que l'événement les eût ou juſtifiés ou condamnés, c'eſt-là préciſément la queſtion.

D'un autre côté, je n'ai point dans l'eſprit qu'on doive obliger à demi; je crois que quand on a à faire les choſes, il faut les faire de bonne grace. Ainſi, je vous ai écrit ſelon les déſirs de mon maître, pour vous aſſurer que je vois les choſes dans un point de vue plus beau que jamais, & que j'eſpére que tout aura une heureuſe iſſue. Je vous y prie de m'envoyer par M. Thomas, valet de chambre de mon maître, les papiers que je vous ai fait tenir par M. Williams; parce qu'ils me ſont de la derniere importance, pour éclaircir un point de ma conduite, que mon maître ſouhaite d'approfondir, avant que de ſe réſoudre à me favoriſer, comme il eſt dans l'intention de le faire. Mais vous aurez cette lettre-là, avant que ce que j'écris puiſſe vous parvenir, car je ne veux pas vous l'envoyer ſans les papiers qui le précédent, & qui ſont actuellement entre les mains de mon maître.

Quand j'eus donné à M. Thomas la lettre qu'il devoit vous porter après s'être rafraîchi & reposé de sa grande fatigue, j'envoyai chercher M. Colbrand & Robert, & donnai au premier sa lettre. Dès qu'il l'eut lûe, vous voyez, lui dis-je, comment sont les choses. Je suis résolue à retourner chez notre maître : & comme il ne se porte pas aussi bien qu'il seroit à souhaiter, plus vous vous dépêcherez, & mieux ce sera. Ne vous embarrassez point de la fatigue que cela pourra me causer, mais songez seulement à vous même & à vos chevaux. Robert, que la conversation qu'il avoit eue avec Thomas, mettoit, je le suppose, au fait de ce dont il s'agissoit, me dit : Dieu vous bénisse, Mademoiselle, & vous récompense autant que vos égards pour mon bon maître le méritent; & puissions-nous tous vivre assez, pour vous voir triompher de Madame Jewkes!

J'étois étonnée de l'entendre parler ainsi; car j'avois toujours eu soin de ne point commettre mon maître, ni même la méchante Jewkes, devant les bas domestiques. Je doute fort néanmoins que Robin eût tenu ce discours, s'il n'avoit pas compris par la commission de Thomas, & conclu de ma résolution pour le retour, que j'avois tout lieu de me fier à son maître. Tant l'amour propre est en possession du cœur des pauvres humains, qu'ils sont toujours prêts à changer avec la fortune!

Nous fûmes bien-tôt attelés, & je partis

pour retourner d'où j'étois venue, dans l'eſpérance que je n'aurois pas lieu de m'en repentir.

Robert nous fit aller à toute bride, & quand nous arrivâmes à la petite bicoque où j'avois couché le Dimanche au ſoir, il rafraîchit ſes chevaux, & me dit que ſi ce n'étoit pas trop de fatigue pour moi, il tâcheroit de gagner le logis avec le lever de la Lune, parce qu'il n'y avoit entre le lieu où nous étions, & le village voiſin de celui où nous allions, aucune auberge où l'on pût paſſer la nuit. Mais le cheval de M. Colbrand étant preſque rendu, les mit en doute de ce qu'ils avoient à faire. Je leur dis donc, n'aimant pas à coucher ſur la route, que ſi la choſe étoit faiſable, j'eſpérois, pouvoir m'en tirer aſſez bien, & que M. Colbrand pourroit, au cas que ſon cheval vînt à lui manquer tout-à-fait, le laiſſer dans quelque maiſon, & entrer dans le caroſſe. Ceci leur plut à tous deux, & à environ douze milles du logis, M. Colbrand laiſſa ſon cheval, ôta ſes éperons, ſes piſtolets, &c. &, non ſans m'en faire mille excuſes, entra en grande cérémonie dans le caroſſe. Je n'en fus que mieux à mon aiſe; car j'étois preſque briſée à force de ſecouſſes, & d'avoir fait tant de milles en ſi peu d'heures. Cependant, malgré toute notre diligence, il étoit onze heures du ſoir, quand nous arrivâmes au village voiſin de la maiſon de mon maître. Les chevaux commençoient à n'en pouvoir

plus, auſſi-bien que Robert : mais je lui dis que ce ſeroit dommage de nous arrêter, n'ayant plus que trois milles à faire.

Nous gagnâmes la porte du logis vers une heure après minuit. Tout étoit déjà couché. Un des palefreniers courut demander les clefs à Madame Jewkes, & vint nous ouvrir. Les chevaux pouvoient à peine ſe traîner juſqu'à l'écurie ; & moi je tombai en deſcendant de caroſſe, & crus avoir perdu l'uſage de mes membres.

Madame Jewkes deſcendit empaquettée dans ſes hardes, & leva les mains & les yeux au Ciel, de ſurpriſe de me voir de retour : mais elle parut bien plus occupée du ſoin des chevaux, que de moi. Pendant ce temps-là, les deux ſervantes deſcendirent, & je me traînai de mon mieux juſques dans la maiſon.

Mon maître, à ce que j'appris, avoit été fort mal ; il avoit paſſé la plus grande partie du jour ſur ſon lit, & Abraham, qui avoit ſuccédé à Jean, veilloit auprès de lui. Comme il dormoit profondément, il n'entendit ni le caroſſe, ni le bruit que nous faiſions : car ſa chambre eſt de l'autre côté de la maiſon, & donne ſur le jardin. Madame Jewkes me dit qu'il s'étoit plaint de fiévre, & qu'il avoit été ſaigné. Très-prudemment elle ordonna à Abraham, de ne lui pas dire à ſon réveil que j'étois de retour, de peur de le ſurprendre & d'augmenter la fiévre, ni même de me nommer devant lui, juſqu'à ce qu'elle lui en fît

elle-même l'ouverture ſur le matin, quand elle auroit vu l'état où il étoit.

Je fus donc me coucher avec Madame Jewkes, après qu'elle m'eut fait boire près d'une demie pinte de vin brulé, aſſaiſonné d'épices qui le rendoient fort cordial. Il me parut merveilleuſement reſtaurant, & me jetta dans un ſommeil que je n'avois guéres eſpéré.

Ce MARDI *matin.*

M'étant levée de bonne heure, j'écrivis juſqu'à cet endroit, tandis que Madame Jewkes ronfloit dans ſon lit, pour ſe récompenſer de l'interruption qu'on avoit apportée à ſon repos cette nuit là. Je languiſſois qu'elle ſe levât, pour ſcavoir comment ſe portoit mon pauvre maître. Elle eſt bienheureuſe, diſois-je, de pouvoir dormir d'un ſi bon ſomme : je jurerois bien qu'aucun amour, que celui d'elle-même, n'interrompra jamais ſon repos. J'étois fracaſſée comme ſi l'on m'avoit battue d'importance, & n'aurois jamais cru pouvoir ſupporter une ſemblable fatigue.

Dès que Madame Jewkes fut debout, elle alla voir comment ſe portoit mon maître. Il avoit eu une bonne nuit, & ayant pris la veille, en aſſez grande quantité, du vin de Canarie mêle de petit lait, il avoit beaucoup ſué, & ſa fiévre en étoit conſi-

dérablement diminuée. Elle lui dit qu'il ne devoit pas être ſurpris, mais qu'elle avoit de bonnes nouvelles à lui annoncer. Il lui demanda ce que c'étoit, & elle lui apprit ma venue. Eſt-il bien poſſible, s'écria-t-il en ſe levant tout-d'un-coup ſur le lit ! quoi ! déjà ! reprit-il. Elle eſt de retour d'hier au ſoir, lui dit la Jewkes. M. Colbrand entrant là-deſſus pour s'informer de ſa ſanté, il le fit approcher, & fut enchanté du recit qu'il lui fit de notre voyage, de ma promptitude à revenir, & de l'ardeur que j'avois témoignée de gagner le logis ce ſoir-là. Vraiment, dit-il, je crois que ces jeunes & jolies filles-là réſiſtent mieux à la fatigue que nous autres hommes; mais en vérité elle eſt bien bonne, de m'avoir donné cette marque de l'envie qu'elle a de m'obliger. Je vous prie, Madame Jewkes, de prendre grand ſoin de ſa ſanté, & de la laiſſer dormir tout le jour. Elle lui dit qu'il y avoit déjà deux heures que j'étois levée. Demandez-lui, ajouta-t-il, ſi elle veut bien avoir la bonté de me rendre une viſite. Si cela n'eſt pas de ſon goût, je me leverai, & l'irai voir. En vérité, Monſieur, dit la Jewkes, il faut que vous demeuriez couché, je m'en vais lui parler. Au moins, dit mon maître, ſi elle y a la moindre répugnance, ne l'en preſſez pas trop, je vous prie.

La Jewkes vint me trouver, & me rendre compte de tout ceci. Je lui dis que j'irois le voir de tout mon cœur; & en

effet j'en mourrois d'impatience, & ſouffrois beaucoup de l'idée qu'il eût été ſi mal. Je deſcendis donc avec la Jevvkes. Viendra-t-elle ? dit-il à celle-ci dès qu'elle entra. Oui, dit la Jevvkes ; elle a répondu à la premiere propoſition que je lui en ai faite, qu'elle y viendroit de tout ſon cœur. Aimable perſonne ! s'écria-t-il.

O ma chere Paméla, me dit-il dès qu'il m'apperçut, vous m'avez guéri entierement. Je ſuis fâché de vous en marquer ma reconnoiſſance dans une ſituation & d'une maniere ſi peu décente : ne me donnerez-vous pas votre chere main ? Je la lui donnai, & il la baiſa avec une ardeur incroyable. Monſieur, lui dis-je, vous me faites trop d'honneur. Je ſuis au deſeſpoir que vous ſoyez ſi mal. Je ne ſcaurois être mal tant que je ſuis avec vous, reprit-il. Je ſuis déjà la ſanté même.

En vérité, me dit-il en rebaiſant ma main, vous ne vous repentirez pas de ce trait de bonté. Mon cœur en eſt trop rempli, pour l'exprimer comme je le devrois. Je ſuis fâché de l'extrême fatigue que vous avez eſſuyée. La vie n'eſt plus vie pour moi ſans vous. Si vous m'aviez refuſé, quoiqu'aſſurément je ne me flattaſſe guére que vous vouluſſiez m'obliger juſques-là, je crois que l'accès de fiévre auroit été bien violent ; car j'en fus pris d'une façon fort ſinguliere, & je ne ſcavois que penſer de moi même : mais à préſent la ſanté va me revenir au galop. Il n'eſt pas néceſſaire,

ajouta-t-il en s'adreſſant à la Jevvkes, d'envoyer à Stamford chercher le Médecin, comme on en étoit convenu hier; car cette aimable fille eſt mon Médecin, auſſi ſûrement que ſon abſence étoit ma maladie.

Il me pria de m'aſſeoir à côté de ſon lit, me demanda ſi je lui avois fait le plaiſir d'envoyer chercher mon ancien paquet de papiers. Je lui dis qu'oui, & que j'eſperois qu'on l'apporteroit. C'eſt, dit-il, une double bonté que vous avez eue pour moi.

Je ne voulus pas y reſter long-temps, de peur de troubler ſon repos. Il ſe leva l'après-dînée, & me pria de lui tenir compagnie. Il me parut charmé, tranquille, & beaucoup mieux. Je ſuis aſſuré, dit-il à Madame Jevvkes, qu'après la preuve que ma chere Paméla m'a donnée, par ſon retour, de l'envie qu'elle a de m'obliger, nous ne ſcaurions mieux faire que de la laiſſer en toute liberté. Par cette raiſon, ſi elle a envie de faire un tour de promenade en caroſſe, ou au jardin, ou en ville, ou quelqu'autre part, qu'on la laiſſe libre, ſans lui demander compte de rien; & faites tout ce qui ſera en votre pouvoir pour l'obliger. Elle répondit qu'elle n'avoit garde d'y manquer.

Je vous dirai une choſe, ma chere Paméla, me dit-il, parce que je ſais que vous ſerez bien aiſe de l'entendre, quoique vous ne vous ſouciez pas de me la demander. J'avois, avant votre départ, fait arrêter Williams pour le montant de l'obli-

gation que j'ai de lui ; car je ne ſais quelle conduite il a tenue, mais il ne put jamais trouver de caution. Si je n'ai aucun nouveau ſujet de me plaindre de lui, je pourrai n'en exiger pas le payement : il eſt depuis quelque-temps en liberté, & continue ſon école : je ne ſerois pas fâché cependant que vous ne le viſſiez point pour le préſent.

Monſieur, lui dis-je, je ne ferai volontairement rien qui puiſſe vous déſobliger. Je ſuis bien-aiſe qu'il ſoit en liberté, parce que j'ai été l'occaſion de ſon deſaſtre. Je n'oſai en dire davantage, malgré l'envie que j'avois de plaider pour ce pauvrehomme, à qui je croyois devoir rendre par reconnoiſſance autant de ſervices que j'en trouverois l'occaſion. Je ſuis fâchée, ajoutai-je, que Miladi Davers, qui vous aime tant, ait pu encourir votre indignation, & qu'il y ait eu des différends entre vous & elle, j'eſpére que ce n'a point été à mon ſujet. Là-deſſus il tira de la poche de ſa veſte ſon porte-feuille, car il étoit aſſis en robe de chambre, & me dit : Paméla, liſez cette lettre quand vous ſerez dans votre cabinet, & que j'en ſcache votre avis ; elle vous mettra au fait de ce dont il eſt queſtion.

Il ajouta qu'il ſe ſentoit tout-d'un-coup appeſanti ; qu'il vouloit demeurer au lit, & donner ce jour-là au repos ; & que s'il ſe trouvoit mieux le lendemain au matin, il iroit prendre l'air dans ſon caroſſe. Je me retirai auſſi-tôt, & regagnai mon ca-

binet, où je lus la lettre qu'il avoit bien voulu me mettre en main, & qui étoit écrite en ces termes.

„ *Monſieur*,

„ J'entends de vous des choſes qui m'in-
„ quiétent fort, & ſur leſquelles il faut ab-
„ ſolument, que cela vous plaiſe ou non,
„ que je vous écrive nettement ma penſée.
„ J'ai eu ici quelques perſonnes, qui m'ont
„ priée de vous parler en ſœur; & qui,
„ je ſuis fachée de le dire, ont votre hon-
„ neur plus à cœur que vous ne l'avez
„ vous-même. Je n'aurois jamais cru qu'un
„ frere eût pu s'abaiſſer juſqu'au point d'en-
„ lever la femme de chambre de feue ma
„ chere mere, & de ſe perdre dans l'eſprit
„ de tous ſes amis, en l'empêchant d'aller
„ chez les ſiens. Mais lorſque vous refuſâ-
„ tes de laiſſer entrer la droleſſe à mon ſer-
„ vice après la mort de ma mere, je com-
„ pris aſſez par-là que vous ne buttiez à
„ rien de bon. J'en ai honte pour vous,
„ je vous jure. La fille étoit une bonne &
„ innocente créature; mais je crois bien
„ qu'à préſent il n'eſt plus queſtion de cela,
„ ou que bien-tôt il n'en ſera plus queſtion.
„ Permettez-moi de vous demander ce que
„ vous entendez par une telle conduite?
„ vous voulez, ou l'entretenir ſur le pied
„ de maîtreſſe, ou en faire votre femme.
„ Si c'eſt le premier, il y en a aſſez de ce
„ genre, ſans aller ruiner une malheureuſe

„ que ma mere aimoit, & qui étoit effec-
„ tivement une très-bonne fille : vous pou-
„ vez en rougir à coup ſûr. Quand au ſe-
„ cond cas, j'oſe affirmer que vous n'en
„ avez pas la penſée : ſi pourtant vous l'a-
„ viez, vous ſeriez infiniment inexcuſable.
„ Conſiderez, mon frere, que notre famille
„ n'eſt pas du jour d'hier ; qu'elle eſt auſſi
„ ancienne que la meilleure qui ſoit dans
„ le royaume ; & que depuis pluſieurs ſié-
„ cles on n'y a vu aucun héritier ſe desho-
„ norer par des meſalliances. Vous ſcavez
„ d'ailleurs qu'une des meilleures familles
„ de toute la nation a déjà recherché la
„ votre. Je vous permettrois cette folie,
„ ſi vous deſcendiez de quelque noble d'un
„ jour, ou qui ne fut éloigné que d'une
„ génération ou deux, de la fange dont
„ vous paroiſſez ſi ragouté. Il faut que vous
„ ſcachiez que ſi vous avez le courage de
„ vous abaiſſer juſques-là, nous vous de-
„ ſavouerons à jamais, moi & tous les
„ miens, & que je rougirai du titre de
„ votre ſœur. Il eſt affreux qu'un Cavalier
„ auſſi bien fait de ſa perſonne que vous,
„ auſſi favoriſé des dons de l'eſprit, auſſi
„ généralement recherché pour ſon mérite,
„ maître d'un bien ſi clair & ſi noble, &
„ des ſommes conſidérables qui vous ont
„ été tranſmiſes par les meilleurs pere &
„ mere, avec le ſang ancien & pur qui
„ coule dans vos veines, aille ainſi ſe jetter
„ à la tête de la premiere créature venue.
„ Ce ſeroit auſſi très-mal fait à vous de

„ perdre d'honneur cette miſérable. Je vous „ prie donc de la rendre à ſes parens & „ de lui donner cent livres ſterling, ou „ quelque choſe comme cela pour contri- „ buer à la rendre heureuſe, par un ma- „ riage avec quelque honnête garçon de ſon „ étoffe. Ce ſera pour lors agir comme il „ convient, & le moyen auſſi d'obliger & „ d'appaiſer.

Votre très-chagrine Sœur.

P. S.

„ Si je vous ai écrit avec tant de viva- „ cité, conſidérés mon frere que ma ten- „ dreſſe pour vous, & la honte dont vous „ vous couvrez vous-même, m'y ont por- „ tée. Je ſouhaite que cette lettre faſſe ſur „ vous l'effet qu'en attend votre très-affec- „ tionnée ſœur.

DAVERS.

Voilà, mes très-chers parens, une lettre bien cruelle, & qui montre aſſez combien les pauvres ſont en mépris aux riches & aux orgueilleux. Cependant nous étions tous originairement ſur le même pied : & pluſieurs de ces gens ſi nobles, & qui font ſonner ſi haut l'ancienneté de leur ſang, ſeroient ravis de l'avoir auſſi ſain, & réellement auſſi peu corrompu que le notre. Il faut bien que ces cœurs hautains ne penſent jamais au peu de tems que dure

la vie, & qu'ils ne réfléchiſſent pas qu'avec toute leur vanité, un temps viendra, & n'eſt pas loin, où il leur faudra digérer de ſe voir au niveau de nous. Ce Philoſophe avoit bien raiſon, qui conſidérant le crâne d'un Roi & celui d'un pauvre homme, dit qu'il n'y voyoit point de différence. Ignorent-ils donc que le plus riche Prince & le plus pauvre mendiant, doivent également comparoître au dernier jour devant un grand & terrible Juge, qui ne les diſtinguera pas ſelon leurs conditions dans ce monde, mais qui pourra bien au contraire les condamner avec d'autant plus de ſévérité, qu'ils auront négligé un plus grand nombre d'occaſions de faire du bien? les pauvres gens! que leur orgueil me fait pitié! ô Dieu! garde moi de leur haut rang, ſi je ne puis l'avoir qu'au prix d'être toujours entachée de leurs vices, où coupable d'un mépris ſi cruel & ſi peu judicieux pour l'humble état qu'ils regardent avec tant de dédain!

D'un autre côté, comment ces gens ſi qualifiés ſcavent-ils même en ſuppoſant qu'ils puſſent prouver en remontant une ſucceſſion de deux, de trois, ou même de cinq cens ans parmi leurs ancêtres nobles, qu'alors les premieres tiges de ces pauvres familles ſi mépriſées, qui n'ont pas tenu des regiſtres exacts d'une dérogance aſſez ordinaire, n'étoient pas d'une datte encore plus ancienne? ou qui les aſſurera que, dans cent ou deux cens ans d'ici, quel-

ques-unes de ces familles du jour d'hier, qu'ils vilipendent aujourd'hui, ne ſeront pas en poſſeſſion de leurs propres biens, tandis que leurs deſcendans ſeront réduits aux chaumieres des premieres, qui peut-être à leur tour (tant eſt grande la vanité & l'inſtabilité des choſes humaines) feront parade de leur extraction, & mépriſeront celle des autres?

Ces réfléxions ſe préſenterent à mon eſprit, devenu ſérieux par l'indiſpoſition de mon maître, & par l'orgueilleuſe lettre de l'humble Miladi Davers contre la hautaine Paméla. Je dis l'humble Miladi Davers, parce qu'elle a pu s'humilier juſqu'à un orgueil ſi petit; & la hautaine Paméla, parce qu'elle ſe ſent l'ame trop élevée pour deſcendre jamais ſi bas. Après tout, ſi nous pauvres mortels, ſcavons à peine ce que nous ſommes, nous ſcavons beaucoup moins ce que nous ſerons, & encore une fois, je prie le Ciel de me garder de l'orgueil criminel qu'une haute fortune inſpire.

Je me rappelle à cette occaſion les vers ſuivans, où le Poëte exprime beaucoup mieux les mêmes penſées.

———————*la ſage Providence*
A différens eſprits divers talens diſpenſe.
L'eſclave le plus vil, le plus vil artiſan,
Des ſueurs de ſon front nourrit le Courtiſan:
Utiles à leur tour, uſans de l'abondance,
Les Grands du laboureur ſoulagent l'indigence.
Ah! ne regardez pas l'eſclave avec dédain,

Riches! prêtez-vous mieux au but du Souverain.
Votre orgueilleux mépris aux pauvres fait injure;
Ils tiennent comme vous un rang dans la nature;
Vos travaux & les leurs tendent à la même fin;
Ils entrent de concert dans le decret divin;
Et la mort, abattant le ſceptre & la houlette;
Toujours vient rétablir l'égalité parfaite.

Ce MERCREDI. *matin.*

Mon Maître vient de m'envoyer dire que ſon rétabliſſement eſt en ſi bon train, qu'il vouloit faire un tour de promenade dans ſa berline après déjeuné; & qu'il me prioit de lui accorder ma compagnie. J'eſpére que je ſaurai me tenir dans l'humilité, & me comporter comme il faut ſous le poids du tant de faveurs.

Madame Jewkes eſt la plus obligeante créature du monde, & chacun me traite ici avec autant de reſpect que ſi j'étois l'égale de Miladi Davers. Mais pourtant, ſi tout ceci n'alloit aboutir qu'au mariage ſuppoſé. Non, cela ne ſe peut, ou du moins je veux l'eſpérer. Cependant l'orgueil d'un haut rang, d'un grand nom, de nobles ayeux, & de tout ce qu'il vous plaira, eſt ſi énergiquement mis en jeu dans la Lettre de Miladi Davers, que je ne ſaurois me promettre un bonheur auſſi grand, que les apparences qui me l'annoncent ſont magnifiques. S'il me falloit à preſent dé-

cheoir de mes eſpérances, mon ſort ſeroit plus triſte que jamais. Ce nouvel honneur me fera peut-être voir plus clair dans ma condition, ainſi je me tiendrai prête. Mais je crois que je ne changerai point d'ajuſtement. Si je le faiſois, j'aurois l'air de vouloir rapprocher mon état du ſien. Et d'un autre côté, ſi je ne le fais pas, on trouvera peut-être que je lui fais deshonneur. Je crois pourtant que j'ouvrirai le porte-manteau, & que, pour la premiere fois depuis ma venue ici, je mettrai ma plus belle robe de ſoye. Mais d'un autre côté, ce ſera m'approprier en quelque ſorte les habits auſquels j'avois renoncé, & je ne ſuis pas abſolument ſûre que de nouvelles traverſes ne tomberont pas ſur ma tête. J'irai donc comme me voilà; car quoique ſimplement miſe, je ſuis ſans vanité propre comme un lapin. Ainſi allons comme nous ſommes, à moins qu'il n'en ordonne autrement. Madame Jewkes dit pourtant, que je devrois me mettre de mon mieux; mais je lui dis que je croyois n'en devoir rien faire. Comme mon Maître eſt levé, & qu'il déjeune, je me hazarderai de deſcendre pour lui demander comment il veut que je ſois.

En vérité ſes bontés pour moi ne font qu'augmenter à chaque inſtant, & Dieu ſoit loué. Sa bonne ſanté va le même train. Le charmant viſage qu'il a en comparaiſon de celui qu'il avoit hier! j'en benis Dieu d'un grand cœur.

Il ſe leva, vint à moi, me prit par la main,

main, & me fit aſſeoir à côté de lui. Vous alliez parler, mon aimable Paméla, me dit-il, que vouliez-vous me dire ? Monſieur, répondis-je un peu honteuſe, je crois que c'eſt trop d'honneur pour moi d'aller en caroſſe avec vous. Non, dit-il, ma chere Paméla : le plaiſir de votre compagnie me ſera plus grand qu'à vous l'honneur de la mienne, ainſi briſez tout-à-fait là-deſſus.

Mais, Monſieur, lui dis-je, je vous ferai déshonneur d'aller avec vous en cet équipage. Vous feriez honneur à un Prince, ma belle enfant, me dit ce bon, cet excellent Monſieur. Et dans cet équipage, & dans tout autre qu'il vous plaira de choiſir, vous y êtes ſi charmante, que ſi vous ne craignez pas de vous enrhumer avec ce bonnet rond, vous iriez tout comme vous voilà. Vous aurez donc la bonté, Monſieur, repliquai-je, d'aller par quelque chemin détourné, afin qu'on ne voie pas que vous faites tant d'honneur à votre domeſtique. O ma chere enfant, me dit-il, je ſoupçonne que vous craignez plus les caquets pour vous-même, que pour moi. Mais je veux faire évanouir peu-à-peu la ſurpriſe du public, & l'accoutumer à regarder ce qui doit bien-tôt arriver, comme une choſe due à ma Paméla.

O le plus aimable & le plus aimé des hommes ! Que penſerez-vous à préſent, mes chers parents ? n'ai-je pas bien fait de revenir ici ? Ah ! ſi je pouvois bannir mes craintes ſur le mariage ſuppoſé (car tout

ceci ne contredit pas encore cet horrible projet) je ſerois mille fois trop heureuſe.

Je montai donc de grand cœur dans ma chambre pour prendre mes gants, & j'y attendis ſes ordres. Ah, mon cher, mon très-cher Monſieur ! diſois-je en moi-même comme ſi je lui euſſe parlé, épargnez-moi de grace de nouvelles épreuves & de nouveaux chagrins ; car je crois en bonne vérité que je n'y réſiſterois jamais.

Enfin, à ma grande ſatisfaction, on vint me dire que mon maître étoit prêt. Je deſcendis comme un éclair, & devant tous les domeſtiques il me donna la main, & m'aida à monter en caroſſe, comme ſi j'euſſe été une Dame, & puis y monta lui-même. Madame Jewkes lui recommanda d'éviter avec ſoin de gagner du froid après ſon indiſpoſition ; & j'eus la ſatisfaction d'entendre ſon nouveau cocher dire à un des autres domeſtiques : voilà en vérité un charmant couple, ce ſeroit dommage de les ſéparer. O mes chers parents ! je crains que votre fille n'aille devenir tout-à-fait orgueilleuſe ; mais vous croirez ſur-tout que j'ai lieu de me tenir en garde contre l'orgueil, quand vous lirez les particularités dont je vais vous faire le détail.

Il commande le dîner pour deux heures, & Abraham, qui a ſuccédé à Jean, monta derriere le caroſſe. Il ordonna à Robin d'aller à petit train, & me dit qu'il avoit à me parler de ſa ſœur Davers, & de pluſieurs autres choſes. Il me baiſa un peu trop en

partant ; & j'avois peur que Robin ne tournât le dos pour regarder au travers la glace de devant ; ou que les paſſans ne nous viſſent. Il me tint auſſi les diſcours du monde les plus obligeans.

Je ne doute pas, me dit-il, à la fin, que vous n'ayez lû & relû l'impertinente lettre de ma ſœur, & que vous ne trouviez, comme je vous l'ai déjà dit, que vous ne lui êtes pas plus obligée que moi. Vous voyez qu'elle m'y donne à entendre que quelques perſonnes ont été chez elle, qui ne ſauroient être que l'officieuſe Madame Jervis, Mrs. Longman & Jonathan ; & c'eſt ce qui me fit prendre la précaution de les congédier.... Je vois, dit-il, que vous allez parler en leur faveur ; mais le temps n'eſt pas encore venu pour vous de le faire, ſi jamais je le permets.

J'ai, dit-il, prévenu les menaces de ma ſœur, en la déſavouant pour telle. Dieu ſait que j'en ai agi en bon frere avec elle ; & qu'en entrant en poſſeſſion du bien de mon Pere, je lui ai donné la valeur de trois mille livres ſterling de plus que ce qu'il lui avoit laiſſé par ſon teſtament. En vérité elle s'eſt bien oubliée, en m'écrivant ſur le ton de colere & inſolent dont elle l'a fait ; car elle ſavoit de reſte que je ne l'endurerois pas. Mais il faut que vous ſachiez, Paméla, qu'elle eſt outrée de dépit de ce que je ne veux pas entendre à un mariage qu'elle m'a propoſé avec la fille de Milord..... qui, même avec tous ſes autres

avantages, ne peut en aucune maniere être miſe en parallele avec ma Paméla, ni pour la perſonne, ni pour l'eſprit, ni pour les talents. Vous voyez cependant, ma chere enfant, combien étoit fondée l'excuſe que je vous alléguois de l'orgueil attaché à un haut rang, & de la cenſure du monde, qui, je l'avoue, me tient encore un peu trop au cœur. Car une femme ne brille pas dans le public comme un homme, & le monde n'apperçoit pas vos excellentes qualités & vos perfections. S'il pouvoit les démêler, les plus ſévéres cenſeurs ſeroient mes premiers apologiſtes. Mais on dira en gros, voilà Monſieur un tel, qui avec une fortune conſidérable, vient d'épouſer la femme de chambre de ſa Mere, ſans conſidérer qu'il n'y a pas une Dame dans le Royaume qui puiſſe l'effacer, ni ſoutenir avec plus de dignité le rang où je l'éléverai ſi je l'épouſe: &, ajouta-t-il en me paſſant les bras au cou & me rebaiſant, je plains auſſi ma chere enfant de la part qu'elle aura à cette cenſure; car il lui faudra repouſſer l'orgueil & les mépris de toute la Nobleſſe qui nous environne. Vous voyez bien que ma ſœur Davers ne pourra jamais vous regarder de bon œil. Les autres Dames ne vous rendront pas viſite, & avec un mérite infiniment ſupérieur à tout ce qu'elles en ont enſemble, vous en ſerez traitée comme une perſonne indigne de leur attention. Si donc j'épouſois ma Paméla, comment la chere enfant s'accommoderoit-

elle de tout cela ? Ne ſeroit-ce pas-là de grands créve-cœurs pour mon aimable fille ? Car de mon côté, tout ce que j'ai à faire avec mon grand bien, c'eſt de ſoutenir effrontement la gageure, d'en railler le premier, comme autrefois avec mes camarades de chaſſe, de jeu de boule, & de danſe ; d'eſſuyer leurs impertinences une bonne fois ou deux ; & je vous répons bien que ma fortune m'attirera toujours aſſez d'égards de leur part. Mais encore une fois, comment ma pauvre enfant fera-t-elle de ſon côté avec celles de ſon ſexe ? car il faudra bien que vous voyiez quelque compagnie. Mon état ne vous permettra pas de choiſir celle de mes domeſtiques ; les Dames fuiront la votre, &, quoique ma femme, continueront à vous traiter comme la femme de chambre de ma Mere. Que dit ma chere fille à tout cela ?

Vous devinez aſſez, mes chers parents, combien je devois être tranſportée de ſentiments ſi pleins de bonté, de généroſité, & de condeſcendance. Il me ſembloit que j'étois environnée de concerts céleſtes ; & chaque mot qui ſortoit de ſa bouche étoit pour moi plus doux que le miel d'*Hybla*. Ah ! Monſieur, lui dis-je, quelle indulgence ! quelle bonté inexprimable ! La pauvre Paméla, a certes bien d'autres combats à ſoutenir, & bien une autre difficulté à vaincre.

Et quelle peut-être cette difficulté, reprit-il avec quelque ſorte d'impatience ?

Songez, Paméla, que je n'ai plus de doutes à vous pardonner. Auſſi n'en ai-je plus moi-même, lui dis-je, ni n'en puis avoir déſormais : ma difficulté eſt comment je pourrai mériter & ſoutenir le poids de toutes vos faveurs. Chere enfant, me dit-il, en me ſerrant tendrement entre ſes bras, je craignois que vous ne me miſſiez encore en colere : mais je ne le ſerai pas, car je vois que vous avez un cœur reconnoiſſant : & ce retour plein de douceur & de bonté dont vous payez le cruel traitement que vous avez reçu dans ma maiſon, traitement qui devoit vous la faire déteſter, m'a fait prendre la réſolution de vous pardonner tout, excepté les doutes que vous pourriez avoir ſur ma probité, dans un temps où je répands mon ame devant vous avec l'ardeur la plus ſincere & la plus tendre.

Mais, mon cher Monſieur, lui dis-je, ce qui me touchera plus que tout, ce ſeront les railleries groſſiéres que vous aurez à eſſuyer perſonnellement, pour vous être abaiſſé juſques-là. Car pour moi, vu la petiteſſe de ma condition, & mon peu de mérite, les mépris mêmes & les réflexions des Dames me feront honneur ; & j'aurai l'orgueil de mettre plus de la moitié de leur mauvaiſe volonté ſur le compte de l'envie qu'elles porteront à ma félicité. Si je puis par tout le reſpect imaginable, & par la plus prompte obéiſſance, avoir le plaiſir de vous être agréable, je me croirai toujours trop heu-

reuſe, quoique le monde en puiſſe dire.

Vous êtes bien bonne, me dit-il, ma chere enfant : mais comment remplirez-vous votre temps, quand vous n'aurez ni à rendre ni à recevoir des viſites ? Quand vous ne ſerez d'aucune partie de plaiſir ? Quand vous n'aurez point de table de jeu pour paſſer vos ſoirées d'hiver, ou même, comme c'eſt le goût d'aujourd'hui, la moitié des jours d'hiver & d'été ? Vous avez joué fort ſouvent avec ma Mere, ainſi vous ſavez vous tirer du jeu comme des autres divertiſſements ; & je vous aſſure, ma chere fille, que je n'exigerai jamais que vous vous priviez des amuſements auſquels ma femme pourroit s'attendre, ſi j'épouſois une Dame de la premiere qualité.

Ah ! Monſieur, lui dis-je, vous êtes plein de bonté pour moi, & je m'en ſens accablée. Mais croyez-vous que dans une maiſon comme la votre, celle à qui vous ferez l'honneur de l'en rendre maîtreſſe, n'y trouvera pas à employer utilement ſon temps, ſans aller chercher des occupations ailleurs ?

Premierement, Monſieur, ſi vous me le permettez, j'entrerai dans certaines branches d'œconomie de famille, qui ne ſont pas au-deſſous du rang auquel j'aurai le bonheur d'être élevée, s'il y en a de cette eſpece ; & j'eſpére que je le ferai ſans m'attirer la haine d'aucun honnête domeſtique.

En ſecond lieu, je vous ſoulagerai d'autant de calculs domeſtiques qu'il me ſera poſſible, quand je vous aurai convaincu

que vous pouvez me les confier ; & vous ſavez, Monſieur, que feue ma bonne maîtreſſe avoit fait de moi ſon Tréſorier, ſon Aumônier, & ſon factoton.

D'un autre côté, s'il faut que je rende ou reçoive des viſites, & que les Dames ne veuillent pas me faire cet honneur, ou qu'elles ne me le faſſent que de temps à autre, je recevrai, ſi vous voulez bien me le permettre, & rendrai des viſites aux pauvres malades des environs, & ſoulagerai leurs beſoins & leurs néceſſités dans les petites choſes qui leur ſeront utiles, ſans vous porter aucun préjudice, & qui vous attireront de leur part des bénédictions, & des prieres pour votre ſanté & votre bien être.

J'aiderai encore, comme ci-devant, votre femme de charge, à faire des gelées, des confitures ſéches & liquides, des marmelades & des cordiaux ; à préparer toutes les proviſions de garde pour l'uſage de la famille ; & à faire tout votre linge fin & le mien.

Si quelquefois vous avez la bonté de m'accorder votre compagnie, je ferai par ci par-là un tour de promenade en caroſſe ; & quand vous reviendrez de vos divertiſſements, ou de la chaſſe, ou de tout autre endroit où il vous plaira d'aller, j'aurai la ſatisfaction de vous recevoir avec tous les mouvements de reſpect & de joie imaginables. En votre abſence, je compterai chaque inſtant juſqu'à votre retour, &

peut-être que de temps à autre vous m'accorderez votre agréable converſation, pour une ou deux de ces heures que je regarderai comme les plus douces de ma vie, & où vous aurez l'indulgence d'écouter toutes les tendres folies qu'un cœur plein de vos bontés pourra m'inſpirer dans ſes épanchements.

Le temps du déjeûné, les préparatifs du dîner, où il s'agira quelquefois de régaler vos amis choiſis, & la compagnie, ſinon de Dames, au moins de Meſſieurs que vous amenerez avec vous, ſans compter les ſoupers, rempliront très-utilement la meilleure partie du jour.

D'ailleurs, Monſieur, quelque Dame d'un bon caractere pourra bien me venir voir de temps en temps; & s'il m'en vient, j'eſpére me comporter de maniere à n'augmenter pas le blâme que vous vous en ſerez attiré. J'uſerai alors de toute la circonſpection & de toute la diſcretion imaginables; & porterai l'humilité auſſi loin qu'il me ſera poſſible, ſans compromettre votre honneur.

Il eſt vrai que je puis jouer tous les jeux de cartes que notre ſexe aime: mais je n'en ai pas la fureur, & n'en aurai jamais envie qu'autant que cela pourra encourager à venir ici, les Dames que vous ſeriez fâché qui s'en abſtinſſent, faute d'y trouver un amuſement auquel elles ſont accoutumées.

Si j'ai quelques inſtans de loiſir, la muſique, que ma digne maîtreſſe m'a appriſe, pourra les remplir.

Et puis, Monſieur, vous ſavez que j'aime à lire & à griffonner; & quoique je ne puiſſe déſormais faire le dernier que pour des comptes de famille entre les domeſtiques & moi, ou entre vous-même & moi, la lecture eſt pour moi un plaiſir que je ne me refuſerois pas aux heures convenables, pour la meilleure compagnie du monde excepté la vôtre. Elle pourra encore me polir l'eſprit, & me rendre plus digne de votre compagnie & de votre converſation : & les explications que vous aurez la bonté de me donner de ce que je n'entendrai pas, me la rendront à la fois une occupation délicieuſe, & une inſtruction ſolide.

Mais, Monſieur, il y a une choſe que je devrois bien ne pas oublier, parce qu'elle doit aller devant toute autre. J'eſpére que mon devoir envers Dieu occupera toujours une bonne partie de mon temps, en actions de graces pour ſa ſouveraine bonté envers moi, & en prieres pour vous & pour moi-même. Pour vous, Monſieur, je le prierai de vous benir, en recompenſe de votre extrême condeſcendance à mon égard. Pour moi-même, afin qu'il me rende capable de remplir mon devoir de femme, & de lui marquer ma gratitude pour tous les biens que je recevrai des mains de ſa Providence, à l'aide de votre généroſité.

Croyez-vous, Monſieur, qu'avec tout cela je puiſſe être embarraſſée des moyens d'employer mon temps? Mais comme je ſais que ſi j'ai le bonheur d'être à vous, cha-

que marque de mépris qu'on me témoignera, réjaillira en quelque ſorte ſur votre perſonne, je vous prierai de ne pas m'équiper magnifiquement, mais de permettre que je ſois auſſi ſimplement ajuſtée que cela ſe pourra ſans vous faire honte, & ſans déroger à l'honneur que j'aurai de porter votre digne nom. Car je ne ſais que trop, Monſieur, que rien n'excite plus l'envie de celles de mon ſexe, que de voir une perſonne l'emporter ſur elle en fait d'équipage, & cela m'attireroit mille impertinentes épithétes de leur part.

Je m'arrêtai-là; car j'avois déja ſuffiſamment jaſé. Pourquoi ma chere Paméla s'arrête-t'elle, me dit-il en me ſerrant contre lui? Que ne continue-t'elle ſon diſcours? Je pourrois l'écouter tout un jour. Vous dirigerez vous-même vos propres plaiſirs, ajouta-t'il, & l'emploi de votre temps, dont vous faites un choix ſi aimable, de cette maniere; quelques-unes de mes mauvaiſes actions ſeront expiées par votre conduite exemplaire, & Dieu me benira pour l'amour de vous.

Avec quel plaiſir ne me faites-vous pas ſavourer cet avant goût de ma félicité, me dit-il tout tranſporté! je vais maintenant défier l'impertinence des gens les plus avides du plaiſir de cenſurer, & les envoyer apprendre l'excellence de votre caractere, & l'excès de mon bonheur, avant que de permettre à leurs bouches profanes de prononcer ſur mes actions & ſur votre mérite.

Permettez-moi, ma chere Paméla, de me flatter ici de l'eſpérance d'un amuſement encore plus doux, dont votre modeſtie n'a rien voulu m'inſinuer ; & ſur lequel, de peur que votre délicateſſe ne me ſupçonne de déroger à la pureté de mes bonnes intentions, je me contenterai de dire en paſſant, que j'eſpere qu'à tant d'occupations il s'en joindra une autre, qui me fera penſer à perpétuer à la fois, mon bonheur & ma famille, dont je ſuis preſque le ſeul mâle.

Je penſe que je rougis, quoique je ne puſſe être choquée, de la maniere charmante & décente avec laquelle il inſinuoit cette eſpérance éloignée. Mais jugez combien mon cœur étoit touché de tout ce qu'il me diſoit.

Il eut la bonté d'ajouter une autre réflexion toute charmante, qui me montra la noble ſincérité de ſes bonnes intentions. Je vous avoue, ma Paméla, me dit-il, que je vous aime avec une pureté que je n'ai jamais connue de ma vie. C'eſt un feu qui m'étoit abſolument étranger, & que je commençai à ſentir pour vous au jardin ; quoique, par des doutes hors de ſaiſon, vous euſſiez pincé le bouton près d'éclore, lorſqu'il étoit encore trop tendre pour réſiſter à la biſe du mépris & de la négligence. Oui, l'heure délicieuſe de la converſation que j'ai preſentement avec vous, m'a déjà cauſé plus de joie & de contentement, que toutes les agitations criminelles de ma pre-

miere paſſion, quand même elle eût été ſatisfaite, ne m'en ont ni ne m'en auroient jamais pu procurer.

Ah! Monſieur, lui dis-je, n'attendez pas de la pauvre Paméla, des termes qui répondent à de ſi généreuſes proteſtations. C'eſt bien à préſent que je vois que vous avez les moyens auſſi bien que la volonté, de me lier à vous d'une obligation éternelle. Que je me tiendrai heureuſe, ſi quoiqu'incapable de mériter cet excès de condeſcendance & de bonté, je puis au moins vous montrer que je n'en ſuis pas tout-à-fait indigne! je ne puis vous garantir qu'un cœur reconnoiſſant: mais ſi jamais je vous donne volontairement ſujet de vous dégoûter de moi (car vous pardonnerez généreuſement des fautes involontaires) puiſſai-je me voir bannie de votre maiſon & de votre cœur, & auſſi parfaitement répudiée, que ſi la loi m'avoit ſéparée de vous pour jamais.

Mais, Monſieur, continuai-je, quelque mal que je priſſe mon temps lorſque je me conduiſis ainſi dans le jardin, j'oſe me flatter que ſi vous m'aviez écoutée pour lors, vous auriez pardonné mon imprudence, & ſeriez convenu que j'avois quelque ſujet de vous craindre, & de me ſouhaiter avec mes pauvres parens. Je dis ceci d'autant plus volontiers, que je ne voudrois pas que vous me cruſſiez capable de payer votre bonté d'inſolence, ou d'affecter une ſotte ingratitude, lorſque vous me témoignés tant de tendreſſe.

En vérité, Paméla, me dit-il, vous me donnâtes bien du chagrin. Car je vous aime trop, pour n'être pas jaloux de l'ombre de votre indifférence pour moi, ou de la plus legére préférence que vous pourriez paroître donner à un autre ſans en excepter vos parens mêmes. Ce fut ce qui me porta à ne vouloir pas vous entendre ; car je n'avois pas encore ſurmonté ma répugnance pour le mariage ; &, comme vous ſcavez, un rien fait tenir une balance en équilibre. Vous voyez cependant, que quoique j'aye pu me ſéparer de vous pendant que ma colére duroit, le reſpect que je venois de témoigner pour votre vertu, me fit néanmoins prendre la réſolution de ne rien attenter contr'elle. Vous avez vu auſſi, que le rude combat que je ſoutins lorſque je commençai à réfléchir & à lire votre pathétique journal, entre le deſir de vous rappeller, & le doute où j'étois que vous vouluſſiez revenir (car j'étois abſolument réſolu à ne vous y pas forcer) avoit penſé me coûter une cruelle maladie : mais votre retour prompt & obligeant a banni toutes mes craintes, en me faiſant eſpérer que je ne vous ſuis pas indifférent, & vous voyez avec quelle promptitude votre preſence a fait évanouir mon indiſpoſition.

J'en benis Dieu, lui dis-je ; mais puiſque vous avez la bonté de m'encourager, & de ne pas mépriſer ma foibleſſe, je vous avouerai que je ſouffris plus que je ne me le ſerois imaginée, avant que de

l'avoir experimenté, en me voyant bannie de votre preſence avec tant de colére. J'y fus d'autant plus ſenſible, que j'entendis la généreuſe réponſe que vous fîtes en ma faveur à la méchante Jewkes, au moment que je partis de chèz vous. Car cela réveilla tout mon reſpect pour vous: & vous vîtes bien, Monſieur, que toute tranſportée, je ne pus m'empêcher de me preſenter encore bruſquement devant vous, & de reconnoître à vos genoux votre extrême bonté pour moi. Il eſt vrai, dit-il, ma chere Paméla, que nous nous ſommes ſuffiſamment tourmentés l'un l'autre: la ſeule conſolation qui nous en peut revenir, ſera d'y réfléchir de ſang froid & avec plaiſir, quand toutes ces bouraſques ſeront diſſipées, comme j'eſpere qu'elles le ſont à préſent; & lorſque sûrs de l'eſtime l'un de l'autre, nous nous rappellerons par quelle gradation extraordinaire nous ſerons montés au faite de la félicité, à laquelle j'eſpere que nous arriverons bien-tôt.

Apprenez-moi cependant, ajouta mon bon maître, ce que ma chere fille m'auroit dit pour ſa juſtification, ſi je m'étois livré au danger de l'entendre, ſur ſes craintes, & ſur ce qui lui faiſoit ſouhaiter de s'éloigner de moi, au moment que je venois de lui montrer ma paſſion pour elle, d'une maniere que je croyois qui devoit lui plaire, & contenter ſa vertu.

Là-deſſus je tirai de ma poche la lettre de la Bohémienne: mais avant que de la

lui montrer, j'ai, lui dis-je, à vous faire voir une lettre, que je crois que vous avouerez avoir dû me donner beaucoup d'inquiétude. Mais avant toutes choſes, comme je n'en connois pas l'auteur, & que l'écriture en paroît contrefaite, j'aurois à vous demander en grace, ſi vous devinez qui c'eſt (ce que je ne ſaurois faire) de ne leur en marquer aucun reſſentiment, parce qu'elle n'a été écrite ſelon toute apparence, que dans la vue de me rendre ſervice.

Il la prit & la lut, & la voyant ſignée *quelqu'un*: oui, dit-il, elle vient bien ſurement de *quelqu'un*, & toute déguiſée qu'eſt la main, je connois l'écrivain. Ne voyez-vous pas par le port de quelques-unes de ces lettres, & par une petite touche d'écriture de ſécretaire répandue par-ci par là, ſur-tout dans ce *c* & cette *r*, que c'eſt la main d'une perſonne élevée à la chicane? c'eſt, dit-il, celle du vieux Longman. L'officieux coquin qu'il eſt! auſſi ai-je fait avec lui, Monſieur, lui dis-je, je ſuis tellement comblée de vos faveurs, qu'il y auroit de l'audace à moi de pretendre plaider pour quelqu'un contre qui vous ſeriez en colére. Cependant, Monſieur, comme il n'a encouru votre indignation que pour l'amour de moi, & non par aucun autre manque de reſpect ou de déférence, je ſouhaiterois.... mais je n'oſe en dire davantage.

Mais quant à la lettre, reprit-il, & à l'avertiſſement qu'elle contient, dites-moi,

je vous prie, Paméla, quand l'avez-vous reçue ? le Vendredi que vous allâtes à la nôce à Stamford. Comment, ajouta-t-il, a-t-on pu vous la faire tenir à l'inſçu de Madame Jevvkes, puiſque je lui avois enjoint ſi étroitement de vous accompagner, & que vous m'aviez promis que vous ne rechercheriez pas les moyens d'entretenir une ſemblable correſpondance ? car lorſque je partis pour Stamford, je ſcavois par un avis particulier, qu'on eſſayeroit de vous voir, & de vous faire remettre une lettre par quelqu'un, ſi on ne pouvoit vous délivrer ; mais je n'étois pas certain de quel côté cette lettre viendroit, ayant également à ſoupçonner ma ſœur Davers, Madame Jervis, M. Longman, Jean Arnold, & votre pere. Et comme je ne faiſois plus que combattre avec moi-même, pour ſçavoir ſi j'écouterois les vues honorables que j'avois pour vous, ou ſi je vous mettrois en liberté de retourner chez vos parens, pour éviter le danger où je me ſentois de prendre le premier parti, (car j'étois abſolument réſolu à ne pas vous bleſſer, pas même vos oreilles, par aucune propoſition d'une autre nature,) ce fut la raiſon pour laquelle je vous priai de permettre que Madame Jevvkes vous gardât de ſi près juſqu'à mon retour, temps auquel je penſois que j'aurois pris parti entre mon orgueil & ma tendreſſe.

Ceci, lui dis-je, Monſieur, me met bien au fait de la conduite que vous tintes, & de ce que vous nous dîtes alors à la Jevvkes

& à moi ; & je vois de plus en plus, combien je dois faire fond ſur votre bonté & ſur votre généroſité. Auſſi vous dirais-je tout. Là-deſſus je lui racontai l'affaire de la Bohémienne, comment elle avoit mis la lettre parmi l'herbe détachée de terre, & le reſte. L'homme, me dit-il alors, qui s'imagine que mille dragons ſuffiront pour garder une femme contre ſon inclination, trouvera bien-tôt qu'ils ne ſuffiſent pas : elle ſaura mettre dans ſon parti le pavé des rues & l'herbe des champs, & les faire ſervir à entretenir ſes intelligences. Je vois bien, dit-il, que ſi le cœur n'eſt pas de la partie, il y a à peine aſſez de verroux pour captiver le corps. Vous venez de me faire un fort joli récit ; & comme vous ne m'avez jamais donné lieu de ſoupçonner votre véracité, même dans vos plus rudes épreuves, je ne révoque nullement en doute la vérité de ce détail ; & je veux à mon tour vous donner de ma ſincérité une preuve, que vous ne pourrez vous empêcher de trouver convaincante.

Je vous dirai donc, ma chere Paméla, tant ce vieux coquin de *quelqu'un* étoit bien au fait ! que j'avois actuellement formé un ſemblable deſſein ; que le jour étoit pris pour la venue du même original qui eſt dépeint dans cette lettre ; & que j'avois imaginé qu'il ne liroit qu'une partie de la cérémonie dans ma chambre, pour vous tromper le moins qu'il ſeroit poſſible. De cette maniere j'eſperois vous avoir à moi

ſur un pied, qui pour lors m'auroit été beaucoup plus agréable qu'un mariage effectif. Je ne voulois pas non plus vous donner trop-tôt la mortification de vous détromper; de ſorte que nous aurions pu vivre des années entieres en très-bonne intelligence, & j'aurois en même-temps été le maître d'annuller ou de confirmer ce mariage ſelon que bon m'auroit ſemblé.

Ah, Monſieur! m'écriai-je, la reſpiration me manque de l'idée du danger que j'ai couru. Mais quel bon Ange a pu prévenir l'exécution d'une trame ſi bien ourdie?

Votre bon Ange, ma Paméla, me dit-il, car lorſque je vins à conſidérer que cela vous auroit rendue miſérable ſans me rendre heureux; que ſi vous fuſſiez devenue mere, il m'auroit été impoſſible de légitimer l'enfant, au cas que j'euſſe voulu le faire héritier de mes biens; que je ſuis preſque le dernier de ma famille, & que la plus grande partie de ce que je poſſéde reviendroit de néceſſité à une famille étrangere, compoſée de perſonnes ſans mérite & qui me déplaiſent, quoique je puſſe en ce cas avoir des enfans vraiment iſſus de moi; quand je vins à conſidérer encore votre vertu ſans reproche, les dangers & les aſſauts que vous avez ſoutenus de ma part, l'abîme de chagrin où je vous aurois plongée, uniquement parce que vous étiez belle & ſage, & que ces qualités m'avoient rendu paſſionné pour vous; quand enfin je vins à réfléchir ſur votre prudence & ſur votre

véracité tant de fois éprouvée, je pris la réſolution, quoique certain de l'exécution de ce dernier projet, de me vaincre moi-même; &, quelques combats que j'euſſe à ſoutenir contre ma tendreſſe, de me ſéparer de vous, plutôt que de vous trahir par un ſi noir attentat. D'ailleurs, ajouta-t-il, je me ſouvins d'avoir déclamé hautement contre une action de ce genre, qu'on avoit attribué à un des premiers hommes que nous euſſions dans la robe, & qui devint enſuite un des premiers du royaume; je ſongeai que ce ne ſeroit que marcher ſur les traces d'autrui; & comme j'étois aſſuré qu'il en avoit eu du chagrin quand il étoit venu à réfléchir ſur ſon action, mon ſot orgueil en fut un peu piqué, parce qu'ayant à donner à gauche, je ne voulois pour ainſi dire être l'original que de moi-même. Toutes ces conſidérations me déterminerent à renoncer à ce projet, & j'envoyai dire à mon homme que j'avois penſé plus mûrement à la choſe, & que je le priois de ne pas venir qu'il n'eût de plus amples nouvelles de ma part. Je ſuppoſe que pendant cette incertitude, quelques-uns de vos confédérés (car nous avons été deux projetteurs, quoique votre vertu & votre mérite vous euſſent concilié des partiſans & des amis fideles, ce que mon argent & mes promeſſes m'avoient à peine procuré) en ont eu avis de maniere ou d'autre, & vous en ont informée. Ceſecours auroit pu vous venir trop tard, ſi votre

Ange blanc ne l'avoit pas emporté ſur mon noir, & ne m'avoit pas inſpiré la réſolution d'abandonner mon projet, comme il alloit être exécuté. J'avoue cependant que, vu la façon ſinguliere dont cet avis vous étoit donné, de ſemblables apparences ne juſtifioient que trop bien vos appréhenſions : la ſeule choſe, où je vous trouve blâmable, c'eſt que quoique je fuſſe réſolu à n'écouter pas vos excuſes, vous auriez pu cependant, avec le talent d'écrire que vous avez, m'éclaircir ce point de votre conduite par une ligne ou deux : & quand j'aurois ſçu combien vous aviez été fondée à verſer de l'eau froide ſur un feu naiſſant prêt à ſe manifeſter d'une maniere honorable, je ne l'aurois pas regardé, comme il étoit aſſez naturel que je le fiſſe, d'un côté comme une inſulte faite hors de ſaiſon à ma tendreſſe pour vous, & de l'autre comme une délicateſſe ridicule, ou, ce que je craignois & devois craindre plus que toute autre choſe, comme un effet de votre prévention en faveur d'un autre. Par-là vous nous auriez ſauvé beaucoup de tourmens, à moi d'eſprit, & à vous de corps.

Et à moi d'eſprit auſſi en vérité, lui dis-je : ce que je ne pouvois mieux vous prouver, que par la promptitude avec laquelle j'obéis, quand vous me rappellâtes chez vous.

Ah, ma chere Paméla, me dit-il en m'embraſſant ! c'eſt une action obligeante, c'eſt cette obéiſſance pleine de bonté qui

m'a lié à vous d'un amour éternel, & qui me fait répandre aujourd'hui mon ame toute entiere dans votre ſein, avec cette liberté ſans réſerve.

Je lui dis que mon prompt retour chez lui étoit d'autant moins méritoire, que je m'y étois ſentie entraînée par un mouvement irréſiſtible, auquel je ne me ſerois pas réfuſée, quand même je l'aurois voulu.

En vérité, reprit-il, en me faiſant l'honneur de me baiſer la main, ce que vous me dites eſt bien ſatisfaiſant, ſi j'en puis augurer que la douce inclination de ma chere Paméla pour ſon perſécuteur, a été le plus puiſſant motif de ſon retour. Je mets à ſi haut prix un amour volontaire dans la perſonne qu'on veut épouſer, que la prudence & l'intérêt me paroiſſoient mériter à peine d'être nommés en comparaiſon. Mais, ma chere enfant, quand je vous dis avec toute la pureté de cœur imaginable, que dans la cérémonie, qui Dieu aidant, ne tardera pas à nous unir, il eſt impoſſible qu'aucun motif d'intérêt m'y porte, & que je ne ſaurois y en avoir d'autre que celui de l'amour, du véritable amour; pouvez-vous en me rendant mon compliment, me dire avec ſincérité, que ſi je n'étois pas ce que je ſuis, vous pourriez, malgré ce qui s'eſt paſſé entre nous, me préférer à tout ce que vous connoiſſez d'hommes dans le monde? pourquoi, lui dis-je, votre Paméla, comblée de vos faveurs au point qu'elle l'eſt, refuſeroit-elle

de répondre à cette charmante queſtion ? tout cruel que vous me paroiſſiez, toutes dangereuſes qu'étoient vos vues pour mon honneur, vous êtes, Monſieur, le ſeul homme vivant qui m'ait jamais trouvée plus qu'indifferente. Avant que je connuſſe que ce fût ce que je rougis à préſent de nommer, il m'étoit impoſſible de vous hair, ou de vous ſouhaiter du mal, quoique j'euſſe une ſincere horreur pour vos attentats, & que je les déteſtaſſe de toute mon ame.

Je ſuis content, ma chere Paméla, me dit-il. Je n'ai plus beſoin de voir les papiers pour le renvoi deſquels vous avez eu la bonté d'écrire à votre Pere. Je les verrai pourtant, ajouta-t-il en ſe reprenant, pour y admirer la maniere charmante dont vous ſavez mettre vos ſentimens par écrit, & pour y voir la chaine entiere des maux que je vous ai faits, afin d'en mieux connoître ſi les égards que j'aurai déſormais pour vous juſqu'au tombeau, pourront ſuffire à vous en récompenſer.

Voilà, mes chers parens, la maniere dont votre heureuſe fille fut comblée des faveurs de ſon généreux maître. Cette douce converſation me parut contrebalancer amplement tous ſes maux. Il me dit encore mille choſes tendres, qu'il ſeroit trop long de vous écrire, quoiqu'elles ne puiſſent jamais ſortir de mon ſouvenir. Quelles bénédictions ne donnai-je pas à Dieu, & j'eſpere que je le benirai ſans ceſſe, pour

tant de faveurs non méritées qu'il verſe ſur ſa ſervante ! l'heureux changement que celui de mon ſort ! & qui ſait ſi mon généreux & tendre maître, voyant que je n'en ſuis pas tout-à-fait indigne, ne me mettra pas en pouvoir de répandre autour de moi, ſans lui faire tort, les heureuſes influences attachées à la condition, où ſa bonté va m'élever ? ce ſera ſur tout une double bénédiction pour moi, ſi je puis ſeulement m'acquitter de la centiéme partie de ce que je dois à d'auſſi bons parens que les miens, dont les pieuſes inſtructions & les bons exemples ont été, après Dieu, les inſtrumens de mon bonheur preſent, & de celui que j'ai lieu de me promettre pour l'avenir. Oh ! quels épanouiſſemens de joye ces magnifiques eſpérances, & ce charmant point de vûe ne me font-ils pas ſentir ! c'en eſt plus que je n'en puis porter. Je veux réfléchir à longs traits ſur toutes ces choſes, pour admirer & bénir la bonté de cette providence, qui par tant de tours & de détours a ſçu me faire marcher dans les ſentiers de l'innocence, & m'a ſi libéralement récompenſée de ce qu'elle même m'a donné la force d'exécuter. Gloire en ſoit à jamais rendue à Dieu ſeul, par celle qu'il a miſe dans cet état de raviſſement pour votre heureuſe Paméla !

Je vais maintenant reprendre le fil de mon agréable récit.

Comme notre promenade étoit finie, & que le caroſſe prenoit le chemin du logis :

Par

Par tout ce qui s'eſt paſſé entre nous dans cette agréable converſation, me dit-il, ma Paméla voit & croit ſans doute, que déſormais ſa vertu n'a plus d'aſſauts à ſoutenir de ma part; mais ſa patience & ſon humilité auront peut-être encore quelques legéres épreuves à eſſuyer; car j'ai, aux inſtantes importunités de Miladi Darnford & de ſes filles, promis de leur faire voir mon aimable Enfant; & je veux pour cet effet les avoir tous avec Miladi Jones, & la famille de Madame Péters, à dîner chez moi un de ces jours. Et comme je crois que pour le preſent vous ne vous ſoucierez pas autrement de faire en cette occaſion l'ornement de la table, juſqu'à ce que vous puiſſiez le faire de plein droit, je ſerois charmé que vous ne refuſaſſiez point de deſcendre, ſi je venois à vous en prier; car je voudrois bien, ajoûta ce cher Maître, que pour préludedenos nôces (ah que ce mot me parut doux!) toute cette Nobleſſe eût bonne opinion de votre mérite, la vûe de votre perſonne & de vos charmantes manieres ſera plus que ſuffiſante pour cela. De cette façon je préparerai peu à peu mes voiſins à ce qui doit ſuivre. Je les ai déja mis au fait de votre caractére, & leur admiration n'attend que vous.

Monſieur, répondis-je après tout ce qui s'eſt paſſé, je ſerois indigne de vos bontés, ſi je pouvois héſiter à dire que je ne ſaurois avoir d'autres volontés que la votre. Quelque décontenancée que je puiſſe être dans une compagnie de cet ordre, le poids de

vos faveurs l'emportera ſur le ſentiment de mon peu de mérite, & ſur la crainte des obſervations qu'on pourra faire, & j'obéirai ſans ſcrupule.

Je vous ſuis obligée, ma Paméla, me dit-il, & je vous prie de ne vous ajuſter que comme vous voilà ; car comme ils ſont informés de votre condition, & que je leur ai fait l'hiſtoire de l'ajuſtement que vous portez aujourd'ui, & leur ai appris à quelle occaſion vous l'avez, une des jeunes Demoiſelles a prié en grace qu'on put vous voir juſtement comme vous êtes. La choſe me fera d'autant plus de plaiſir, qu'ils verront que vous n'êtes redevable à vos habits d'aucun de vos agréments, & qu'avec les ſeules graces naïves que vous tenez de la Nature, vous paroiſſez beaucoup plus aimable, que ne ſont les plus grandes Dames avec tout l'éclat de la parure & des diamans.

Ah, Monſieur, lui dis-je, votre bonté voit la pauvre Paméla dans un jour bien ſupérieur à ſon mérite ! Mais vous ne devez pas vous attendre que d'autres, & les Dames ſur-tout, me verront d'un œil auſſi favorable. Néanmoins, je ſerai toujours ravie de garder cet humble ajuſtement, juſqu'à ce que pour l'amour de vous-même, vous m'ordonniez d'en changer ; car jeſpére que je mettrai toujours ma plus grande gloire dans vos bontés ; d'ailleurs, je ſerai charmée de montrer à tout le monde, que par rapport à mon bonheur dans cette vie, je ſuis entierement l'ouvrage de votre généro-

ſité, & de faire voir de quelle petite condition il vous a plu de m'élever à des honneurs, que les plus grandes Dames ſeroient ravies de poſſéder.

Admirable Fille, me dit-il, excellente Paméla ! Tes ſentimens ſont aſſurément ſupérieurs à ceux de ton ſexe ? J'aurois pu m'adreſſer à mille belles femmes, mais jamais aucune n'auroit mérité mon admiration comme toi.

Comme je ne vous répéte des diſcours ſi obligeans, que parce qu'ils ſont les effets de la bonté de mon Maître, & que je ſuis bien éloignée d'avoir la préſomption de m'en croire digne par aucun endroit, j'eſpere auſſi, mes chers Parens, que vous ne l'attribuerez pas à ma vanité; car je puis vous aſſurer que je me crois d'autant plus obligée à l'humilité, que je ſens qu'on a de bonté pour moi. C'eſt dans tous les ſens un défaut de richeſſes, que de recevoir des faveurs qu'on ne ſauroit payer, comme c'eſt le propre d'une ame riche en vertu, de pouvoir les diſpenſer, ſans en attendre ou en deſirer du retour. C'eſt d'un côté l'état de la créature humaine, comparé de l'autre au Créateur. On ne peut donc dire de ceux qui ſont dans ce dernier cas, qu'ils imitent la Divinité, & c'eſt-là ſans doute le plus grand des éloges.

Le caroſſe nous ramena au logis environ ſur les deux heures. Je louai Dieu de l'état parfait de ſanté & de contentement où il me parut être, & j'en augurai qu'il ne ſe repen-

toit pas de ſa bonté. Il me donna la main pour deſcendre de caroſſe, & me mena ainſi juſques dans la ſalle, devant tous les domeſtiques, avec la même politeſſe qu'il l'avoit fait en partant. Madame Jewkes vint lui demander comment il ſe portoit. A merveille, Madame Jewkes, lui dit-il, à merveille, graces à Dieu, & à l'aimable Fille que voilà? J'en ſuis bien aiſe, dit-elle; mais j'eſpére que vous ne vous trouverez pas plus mal de mes ſoins & de mes ordonnances. Au contraire, Madame Jewkes, lui dit-il, vous m'avez fait grand bien l'un & l'autre.

Madame Jewkes, ajoûta-t'il, vous & moi avons traité bien rudement cette aimable fille. Je m'attendois aſſez, lui dit-elle, à être le ſujet de ſes plaintes. Je puis vous aſſurer, dit mon Maître, qu'elle n'a pas prononcé votre nom. Nous nous ſommes entretenus de toute autre choſe, & j'eſpére qu'elle nous pardonnera à l'un & à l'autre. Il faut ſur-tout qu'elle vous pardonne, à vous qui n'avez rien fait que par mes ordres. Je veux dire ſeulement, que les conſéquences néceſſaires de ces ordres, ont donné bien du chagrin à ma Paméla; & c'eſt maintenant à nous à le faire oublier, ſi nous pouvons.

Monſieur, reprit la Jewkes, j'ai toujours dit à Mademoiſelle (ce fut le nom qu'elle me donna) que vous étiez bien bon & toujours prêt à pardonner. Non, dit-il, j'ai été un franc vaut rien, & c'eſt elle, je penſe, qui voudra bien me pardonner. Tout

ce préambule eſt pour vous dire, Madame Jevvkes, que je vous prie déſormais de faire votre étude de l'obliger, autant que vous avez auparavant été contrainte par mes ordres à lui déplaire. Et vous n'oublierez pas qu'en toutes choſes, il faut à preſent qu'elle ſoit ſa propre maîtreſſe.

Et apparemment la mienne auſſi, dit la Jevvkes? Oui; reprit mon généreux Maître, & je crois que la choſe aura lieu avant qu'il ſoit peu. Je ſais donc bien, dit-elle en mettant ſon mouchoir ſur ſes yeux, ce qui m'arrivera. Paméla, me dit mon Maître, conſolez la pauvre Madame Jevvkes.

Rien ne pouvoit être plus généreux, que de paroître la mettre déja en mon pouvoir. Madame Jewkes, lui dis-je, en la prenant par la main, je ne préſumerai jamais de faire un mauvais uſage d'aucun pouvoir qui puiſſe m'être donné par le meilleur des Maîtres: & je n'aurai jamais à cœur de vous faire aucun tort, quand même je le pourrois. Car je penſerai toujours que ce que vous avez fait n'a été que pour obéir à une volonté, à laquelle la bienſéance voudra que je me ſoumette auſſi. Ainſi, quoique nous ſoyons animées de ſentimens très-différens par rapport à leurs effets, cependant, comme ces effets partent d'une même cauſe, je les reſpecterai toujours.

Voyez, Madame Jewkes, dit mon Maître, nous avons affaire, vous & moi, à un cœur généreux; en vérité, ſi Paméla ne vous pardonnoit pas, comme vous n'avez

agi que ſur mes inſtructions, je croirois qu'elle ne me pardonne qu'à moitié. Eh bien, dit-elle, puiſqu'ainſi va, Dieu vous béniſſe l'un & l'autre. Je vais redoubler de diligence, pour obliger celle que je vois qui ſera bientôt ma Maîtreſſe.

O mes chers Parents! faites à preſent pour moi des priéres d'un autre ordre. Priez que je ne m'enorgueilliſſe pas trop, & que la tête ne me tourne pas de tant de choſes ſi propres à flâter la vanité d'une perſonne de mon ſexe & de mon âge. Je demande actuellement à Dieu de grand cœur, de faire évanouir & d'éloigner de moi toutes ces délicieuſes eſpérances, ſi elles doivent me corrompre juſqu'au point de me rendre vaine & ſi j'en dois venir à ne pas reconnoître avec une humilité pleine de gratitude la bonne Providence, qui m'a ſi viſiblement conduite à cet heureux période, à travers les ſentiers dangereux où j'ai marché.

Mon Maître eut la bonté de dire qu'il croyoit que je pouvois bien dîner avec lui, puiſqu'il étoit ſeul. Mais je le priai de m'excuſer, de peur qu'un ſi grand excès de bonté tombant ſur moi tout à la fois, ne vînt à bout de me tourner la tête; & je lui demandai en grace d'amener mon bonheur plus par degrés, de peur que je ne fuſſe pas aſſez comment le ſupporter.

Ceux, me dit-il, qui doutent d'eux-mêmes, font rarement des fautes. Si ce que vous dites avoit été le moins du monde à craindre, il ne vous ſeroit jamais venu dans

l'esprit ; car il n'y a que les ames présomptueuses, remplies d'elles-mêmes, & incapables de penser, qui donnent dans des erreurs capitales. Cependant, ajoûta-t'il, j'ai une si haute opinion de votre prudence, qu'en général, je croirai toujours ce que vous faites très-bien fait, parce que ce sera vous qui le ferez.

Monsieur, lui dis-je, vos obligeantes expressions ne seront pas absolument perdues, si je puis l'empêcher; car elles me feront employer tous mes soins, pour tâcher de mériter votre bonne opinion & votre approbation, que je regarderai toujours comme la plus sûre régle de ma conduite.

Comme j'étois alors prête à monter dans ma chambre, permettez, Monsieur, lui dis-je en regardant autour de moi, avec quelque confusion pour voir si quelqu'un étoit-là, que je vous remercie à genoux, comme j'ai été cent fois tentée de le faire dans le carosse, pour toutes les bontés dont vous m'accablez; j'espére que vous n'en perdrez pas le fruit, & là-dessus j'osai lui baiser la main.

Je me suis étonnée depuis, que j'eusse eu tant de hardiesse. Mais que pouvois-je y faire ? Mon pauvre cœur plein de gratitude ressembloit à une riviere, qui s'enflant à l'excès, vient à inonder ses bords, & comme celle-ci entraîne avec elle tout ce qui surnage, les élans de mon ame emporterent toute ma crainte & ma timidité.

Il me serra dans ses bras avec transport,

eut la condeſcendance de s'agénouiller à côté de moi, & me baiſant: Ma chere & toute bonne Paméla, me dit-il, proſterné comme vous, je vous jure une fidélité & une ſincérité éternelles: Dieu veuille nous accorder ſeulement la moitié des plaiſirs qui ſemblent nous être réſervés, & nous n'aurons jamais lieu d'envier le bonheur des plus grands Princes. Ah! Monſieur, lui dis-je, comment pourrai-je ſoutenir tant de bonté? Je ſuis vraiment pauvre à tous égards, en comparaiſon de vous; car dans quel genre de généroſité ne me laiſſez-vous pas mille lieu s derriere vous?

Il me releva, & comme je prenois le chemin de la porte, il me conduiſit juſqu'au pied de l'eſcalier, & après m'avoir encore donné un baiſer, il me laiſſa monter dans ma chambre. Je m'y jettai à genoux dans les plus grands tranſports d'allégreſſe, & je benis ce Dieu tout bon, qui avoit ainſi changé ma triſteſſe en joie, & m'avoit ſi abondamment recompenſée des maux que j'avois endurés. Que je les trouve legers à preſent tous ces maux, qui paroiſſoient ſi formidables à mon triſte cœur! Je veux déſormais, dans tous les états de la vie, & au milieu de toutes ſes viciſſitudes & de ſes hazards, me livrer à la Providence; elle ſait ce qui nous convient le mieux; & des malheurs mêmes que nous redoutons le plus, elle en fait ſouvent les cauſes de notre bonheur, & les moyens pour nous délivrer de plus grands déſaſtres.

Toute jeune que je ſuis, mon expérience quant à cet article de la confiance qu'il faut avoir en Dieu, eſt conſidérable, quoique mon jugement en général puiſſe n'être encore que foible & peu formé. Vous excuſerez ces réfléxions, parce que ce ſont celles de votre fille; & qu'en ce qu'elles peuvent avoir de bon, elles ſont le fruit des exemples & de vos inſtructions, comme de celles de feue ma bonne Maîtreſſe.

Je vous en ai beaucoup écrit en peu de tems. J'ajoûterai ſeulement, pour finir les détails de cette charmante journée, que mon Maître ſe portoit ſi bien l'après-dînée, qu'il alla faire un tour à cheval, & ne revint que ſur les neuf heures du ſoir. En arrivant, il monta dans ma chambre, & me voyant la plume à la main, je ne viens, me dit-il, ma chere Paméla, que pour vous dire que je me porte à merveille; comme j'ai une Lettre ou deux à écrire, je vous laiſſerai continuer la vôtre, car je ſuppoſe que vous étiez après (j'avois mis mon papier de côté lorſqu'il entra), & là-deſſus il me donna un baiſer, me ſouhaita le bon ſoir, & deſcendit: & moi je finis ma Lettre juſqu'à cet endroit, avant que d'aller au lit. La Jewkes me dit que ſi cela m'étoit plus agréable, elle iroit coucher ailleurs. Non, lui répondis-je, Madame Jewkes, je vous prie de m'accorder votre compagnie. Elle me fit une profonde révérence, & me remercia. Comme les temps changent!

JEUDI.

Mon Maître vint me voir le matin, & m'entretint long-temps avec toute la complaiſance imaginable ſur différens ſujets. Il me demanda entr'autres choſes, ſi je voulois ordonner quelques habits neufs pour le jour de mon mariage (oh! que le cœur me battit à ce mot prononcé ſi tranquillement!) Je lui dis que je me remettois de toutes choſes à ſon bon plaiſir, mais que je lui demandois en grace une ſeconde fois, pour les raiſons que je lui en avois déjà données, de ne pas m'équiper avec trop de magnificence.

Je crois, ma chere, me dit-il, que la choſe ſe fera ſecrettement. J'eſpére que vous n'avez pas peur d'un mariage ſuppoſé, apprenez-en l'Office par cœur, je vous prie, afin de voir qu'on n'en oublie pas un ſeul mot. J'étois tranſportée entre la honte & la joie: oh! comme le feu me monta au viſage!

Je lui dis que je ne craignois abſolument rien, & que je n'appréhendois que ma propre indignité. Je crois, ajoûta-t'il, que cela ſe fera d'aujourd'hui en quinze dans cette maiſon. Oh pour le coup que je tremblai! & vous penſez bien que ce n'étoit pas de chagrin. Que dit ma chere Enfant, ajoûta-t'il? avez-vous quelque répugnance à choiſir un des jours de la ſemaine prochaine?

car mes affaires demandent ma preſence à mon autre maiſon, & je ne voudrois pas quitter celle-ci ſans me voir heureux par la poſſeſſion de ma chere Paméla.

Je n'ai de volonté que la vôtre, lui dis-je, plus rouge que le feu : mais, Monſieur, ne dites-vous pas que ce ſera dans la maiſon? Oui, reprit-il, car je veux tenir la choſe auſſi ſecrette que faire ſe pourra ; & ſi nous allons à l'Egliſe, tout ſera bien-tôt public. C'eſt, lui dis-je, une cérémonie ſainte, Monſieur, & il vaudroit mieux, ce me ſemble, la faire dans un lieu ſaint.

Je vois la confuſion de mon aimable Fille, me dit-il fort obligeamment, & votre délicateſſe allarmée m'apprend que je dois vous obliger de tout mon pouvoir. C'eſt pourquoi je veux faire vuider & nettoyer ma petite Chapelle, qui depuis deux générations n'a ſervi que de décharge, parce que notre famille n'y a jamais réſidé long-temps, & la faire préparer pour la cérémonie, ſi vous n'agréez pas qu'elle ſe faſſe dans votre chambre ou dans la mienne.

Cela vaudra mieux que la chambre, lui dis-je; & j'eſpére qu'on n'en fera plus un garde-meuble, mais qu'on la mettra conſtamment à l'uſage auquel je préſume qu'elle a été conſacrée. Oui, dit-il, elle a été conſacrée il y a déja pluſieurs ſiécles, du temps de mon biſayeul, qui a bâti & la Chapelle & le bon vieux Manoir.

Mais, ma chere Enfant, pardonnez, ſi ce n'eſt point trop ajoûter à votre aimable

confuſion, que je vous demande ſi ce ſera la premiere ou la ſeconde ſemaine des quinze jours en queſtion ? Je baiſſai les yeux, & perdis toute contenance. Parlez, me dit-il ?

Monſieur, repris-je, ce ſera s'il vous plaît, la ſeconde ſemaine. Comme il vous plaira, me dit-il avec complaiſance ; mais je vous ſerois bien obligé, ma Paméla, ſi vous faiſiez choix de la premiere. J'aimerois mieux la ſeconde, lui dis-je, ſi cela vous étoit indifférent. Et bien ſoit, reprit-il ; mais ne differez donc pas juſqu'au dernier des quinze jours.

Puiſque vous m'enhardiſſez à parler ſur cet important ſujet, permettez-moi, lui dis-je, de vous demander ſi je ne puis pas écrire à mes Parents, pour les informer de mon bonheur ? Vous le pouvez ſans doute, me dit-il ; mais recommandez-leur de tenir la choſe ſecrette, juſqu'à ce que vous & moi exigions le contraire. Je vous ai bien dit que je ne voulois plus voir vos papiers, mais j'entendois que je ne voulois plus le faire ſans votre conſentement : ſi vous voulez me les montrer, & à preſent (ma curioſité n'a d'autre motif que le plaiſir que je goûte à lire ce que vous écrivez) je vous en tiendrai compte comme d'une faveur.

Monſieur, répondis-je, quoique je ne les aye pas écrits pour que vous les luſſiez, parce que je comptois ſur votre parole, je ne laiſſerai pas que de vous les montrer, ſi vous voulez bien me permettre d'en récrire une feuille. Quelle feuille, me dit-il?

Je vous le demande, quoique je ne conſente pas par avance à ce que vous paroiſſez ſouhaiter; car j'ai d'autant plus à cœur de voir cette feuille, qu'elle contient les véritables ſentimens où vous l'avez écrite, & parce que votre intention n'étoit pas que je la viſſe. Ce que je ne voudrois pas que vous luſſiez, lui dis-je, ſont des réfléxions peu ménagées pour les termes, ſur la lettre que j'ai reçue de la Bohémienne. Je les ai miſes ſur le papier, dans le temps que j'étois effrayée de votre projet du mariage ſuppoſé. Il y a bien encore quelques autres choſes que je ne me ſoucierois pas que vous viſſiez, mais ç'en eſt-là le plus mauvais article. Ma chere petite impertinente, me dit-il, je ne ſaurois y être peint plus en laid que je ne l'ai déja été, comme je l'ai vu; & je vous permettrai de noircir à diſcrétion ſur ce ſujet, un portrait dont l'original a dû vous paroître la noirceur même. Eh bien, Monſieur, lui dis-je, je crois que je vous obéirai avant que le ſoir vienne. Au moins, reprit-il, n'y changez pas un mot. Je m'en garderai bien, lui dis-je, puiſque vous me le défendez.

La Jewkes monta pendant que nous parlions, & nous dit que Thomas étoit de retour. Ah! dit mon Maître, qu'il apporte ici les papiers; car nous eſpérions lui & moi que vous les aviez envoyés par cet homme. Mais nous fumes cruellement trompés, quand il vint dire à mon Maître. Monſieur, M. Andrewvs ne s'eſt pas trouvé d'hu-

meur à me les livrer ; il vouloit abſolument que ſa fille eût été forcée à lui écrire cette Lettre ; & en vérité le bon Vieillard paroiſſoit accablé de douleur. Il ſoutenoit que ſa fille étoit perdue ; qu'autrement elle n'auroit pas tourné bride ſi près de chez lui, comme je venois de lui dire qu'elle avoit fait, au lieu de venir voir ſes Parens. Je commençai à craindre pour lors, que la chance ne tournât encore pour moi.

Allons Thomas, dit mon Maître, point de détour ; dites-moi devant Mademoiſelle Andrevvs, quels diſcours ils ont tenus. Vraiment, Monſieur, dit Thomas, lui & la bonne Madame Andrevvs, après avoir conféré enſemble ſur votre Lettre ; Mademoiſelle, ſortirent ſur votre reſpect, en pleurans ſi amèrement que j'en avois grand mal au cœur, & puis ils diſoient, qu'à cette heure ç'en étoit fait de leur pauvre fille, qu'elle avoit écrit cette lettre-là par force, ou qu'elle avoit cédé à Monſieur, & comme çà qu'elle étoit perdue, ou qu'elle le ſeroit bien-tôt.

Mon Maître parut fâché, je l'appréhendai. De grace, Monſieur, lui dis-je, excuſez les craintes de mes honnêtes Parents ; ils ne ſauroient ſavoir votre bonté pour moi.

Ainſi, ajoûta-il ſans me répondre, ils ont refuſé de vous livrer les papiers ? Oui, dit Thomas, quoique je leur diſſe ſur votre reſpect, que vous, Mademoiſelle, aviez écrit de votre propre mouvement & de très-grand cœur ce que je venois de leur appor-

ter, ſur une Lettre que je vous avois remiſe. Mais le bon Vieillard dit : Vraiment, femme, il y a dans ces papiers-là cent choſes qu'il n'y a que nous qui devons voir, & ſur-tout qu'il ne faut pas que notre Monſieur liſe. On s'eſt ſervi de tant de ſtratagèmes pour tromper la pauvre fille, qu'à la fin il s'eſt trouvé trop fort pour elle. Comment pouvons-nous concevoir qu'elle ſoit partie pour venir nous trouver, & cela de ſi grand train, & que quand elle a été à plus de moitié chemin, elle nous a envoyé cette Lettre-là, & qu'elle s'en eſt retournée de ſon bon vouloir, comme vous dites; pendant que nous ſavons que ſa plus grande joie eût été de revenir avec nous, & d'échapper aux dangers où elle a été ſi long-temps expoſée ? Et puis il dit, ſur votre reſpect, qu'il ne réſiſteroit pas à ce chagrin là, parce qu'aſſurément ſa fille étoit déja une fille perdue. Et comme ça, ajoûta Thomas, les deux bonnes vieilles gens s'aſſirent, & ſe donnant la main & s'appuyant ſur l'épaule l'un de l'autre, ne firent que ſe lamenter pitoyablement : le cœur me ſaignoit de les voir; mais tout ce que je leur dis ne put les conſoler, & ils ne voulurent pas me donner les papiers, quoique je leur diſſe que je ne les remettrois qu'à Mademoiſelle Andrews elle-même. Et comme ça j'ai été, ſur votre reſpect, obligé de m'en revenir ſans eux.

Mon cher Maître me vit fondre en larmes à cette deſcription de vos craintes & de

vos allarmes ſur mon compte. Ne vous chagrinez pas de la ſorte, me dit-il, au fond, je ne ſuis point faché contre votre Pere: c'eſt un bon & honnête homme: je voudrois ſeulement que vous lui écriviſſiez ſur le champ: la Lettre ſera envoyée par la poſte à M. Atkins, qui demeure à deux milles de la maiſon de votre Pere. Je la mettrai dans un couvert, où je prierai M. Atkins de la faire tenir ſûrement à vos Parens d'abord qu'il la recevra. Ne leur parlez pas d'envoyer les papiers, pour ne leur point donner d'inquiétude; car je ne veux voir à preſent ces papiers, que par un pur motif de curioſité, que je puis ſatisfaire en tout temps. Là-deſſus il me donna un baiſer devant Thomas, eſſuya mes larmes avec ſon mouchoir, & dit à Thomas, après tout les bonnes vieilles gens ne ſont point à blâmer. Ils ne ſavent pas mes honorables intentions pour leur chere fille, qui dans peu ſera votre Maîtreſſe, Thomas. Je tiendrai cependant la choſe ſecrette pendant quelques jours, & ne voudrois pas que mes domeſtiques en parlaſſent hors du logis.

Dieu beniſſe Monſieur, lui dit Thomas, Monſieur ſait mieux que perſonne ce qu'il a à faire. Vous êtes toute bonté, lui dis-je. J'admire l'indulgence avec laquelle vous pardonnez qu'on vous trompe dans votre attente, au lieu d'en être fâché, comme je l'appréhendois. Thomas ſe retira, & mon Maître me dit, je n'ai pas beſoin de vous faire reſſouvenir d'écrire ſur le champ, pour

tranquilliſer les bonnes gens. Je vais pour cet effet vous laiſſer à vous-même : envoyez-moi ſeulement ceux de vos papiers que vous voulez bien que je voye, afin que je m'y amuſe une heure ou deux. Mais, ajouta-t'il, j'oubliois de vous dire, que les Meſſieurs & Dames de nos voiſins dont je vous ai parlé, viendront dîner demain avec moi, & que j'ai donné là-deſſus à Madame Jevvkes les ordres néceſſaires. Faudra-t'il, lui dis-je, que je paroiſſe ? Sans doute, reprit-il, c'eſt-là principalement ce qui les améne : & croyez-moi, ma Paméla, raſſurez-vous, vous ne verrez rien-là qui vous égale.

Dès que mon Maître m'eut quittée, j'ouvris mes papiers, & tirai ceux qui commençoient au Jeudi matin qu'il partit pour Stamford. Ils contenoient, „ ſa viſite du „ matin qu'il me rendit avant que je fuſſe „ levée, & les ordres exprès qu'il donna à „ Madame Jevvkes de veiller attentive- „ ment ſur ma conduite. L'affaire de la „ Bohémienne du jour ſuivant, & mes ré- „ fléxions là-deſſus, où je le traite d'homme „ vraiment diabolique, avec pluſieurs au- „ tres expreſſions fort vives, ſuggérées par „ ce que les apparences avoient alors d'af- „ freux contre lui. Son retour le Samedi ; „ les frayeurs où il me jetta, en faiſant ſem- „ blant de vouloir me viſiter, pour trouver „ les papiers qui ſuivoient ceux qu'il avoit „ eus par le moyen de Madame Jevvkes. „ L'obligation où je fus de les abandonner.

„ Sa conduite à mon égard après les avoir „ lus, les queſtions qu'il me fit à ce ſujet. „ Son extrême bonté pour moi, à la vûe „ des dangers auſquels j'avois échappé, & „ des angoiſſes où je m'étois trouvée. Com- „ ment, au milieu de l'accès de bienveil- „ lance où il étoit, je m'aviſai hors de ſai- „ ſon, & penſant au mariage ſuppoſé dont „ j'avois été informée par la Bohémienne, „ de ne lui marquer que mon envie de re- „ tourner auprès de vous. Comment cela „ le fit entrer en fureur au point de me „ chaſſer de chez lui le Dimanche même, „ & de me renvoyer chez vous. Les parti- „ cularités de mon voyage, mon chagrin „ en le quittant, & comment, je vous „ l'avoue avec ſincérité, je me trouve l'a- „ voir aimé ſans le ſavoir, & ſans pou- „ voir m'en empêcher. Comment il fit cou- „ rir après moi pour me prier de revenir, „ laiſſant néanmoins généreuſement la „ choſe à mon choix lorſqu'il auroit pu me „ faire revenir de gré ou de force. Com- „ ment je me réſolus de l'obliger, & quelle „ fatigue j'eſſuyai en m'en retournant. L'o- „ bligeante réception qu'il me fit, & com- „ ment il me montra la Lettre foudroyante „ de ſa ſœur Davers, où elle cenſure ſa „ conduite à mon égard, le priant de me „ mettre en liberté & le menaçant de le „ renier pour ſon frere, s'il ſe deshonore „ en m'épouſant. Mes réfléxions ſérieuſes „ ſur cette Lettre, &c. „ J'eſpére que vous verrez bien-tôt tout ces papiers avec le-

reſte. Ils amenent les choſes juſqu'à mardi dernier au ſoir.

Tout ce qui s'en eſt enſuivi (comme notre converſation dans le caroſſe Mercredi matin, & ſon extrême bonté depuis) a été ſi obligeant, que j'ai cru que je n'en écrirois pas davantage; ayant quelque honte de parler ſi ouvertement ſur un ſujet ſi délicat & ſi flatteur, quoique les faveurs ſans nombre que je reçois de lui, méritent de ma part tous les témoignages que je puis lui donner de ma reconnoiſſance.

Quand j'eus parcouru ces papiers, je les lui portai moi-même dans la ſalle, & lui dis en les lui donnant : accordez-moi, Monſieur, la même indulgence que ci-devant, & ſi j'ai été trop ſincére & trop libre dans mes réfléxions & dans l'énoncé de mes ſentimens, que mes frayeurs d'un côté, & ma ſincérité de l'autre me ſervent d'excuſe. Vous êtes bien obligeante, ma chere Enfant, me dit-il, mes penſées ne ſont pas plus à craindre pour vous que mes actions.

Je montai enſuite dans ma chambre, & vous écrivis pour vous informer en peu de mots de mon bonheur preſent, & des bontés de mon Maître, pour vous marquer combien mon cœur eſt pénétré de la reconnoiſſance qu'il doit au plus aimable des hommes, & pour vous aſſurer que j'aurois bien-tôt le plaiſir de renvoyer, non-ſeulement les papiers que je vous demande, mais encore tous ceux qui les ont ſuivis juſqu'à preſent, parce que je ſais qu'à vos

heures perdues vous aimez à vous amuſer de mon griffonnage. Avant que de cacheter ma Lettre je la portai en bas, & dis à mon Maître : Monſieur, vous plairoit-il prendre la peine de lire ce que j'écris à mes chers Parens ? Je vous ſuis obligé, ma chere Paméla, me dit-il, & tout de ſuite il me fit aſſéoir ſur ſes genoux, pendant qu'il lut ma Lettre. Elle parut lui plaire infiniment : mon aimable fille, me dit-il en me la rendant, vos expreſſions & votre ſtile ſont charmants, rien n'eſt plus obligeant que la maniere affectueuſe dont vous parlez de moi, & je confirme de nouveau par ce baiſer, ajouta-t'il, la vérité de tout ce que vous promettez ici de mes bonnes intentions. Oh les charmans jours que ceux que je paſſe ici ! Dieu veuille me les continuer. Un revers, s'il m'en arrivoit à preſent, me tueroit infailliblement.

Il ſortit après le dîner dans ſon caroſſe, & le ſoir à ſon retour il m'envoya dire, qu'il ſeroit bien aiſe d'aller faire un tour de jardin avec moi. Je deſcendis dans l'inſtant.

Il vint à ma rencontre. Eh bien, me dit-il, comment ſe porte ma chere Enfant ? Qui croyez-vous que j'ai vu depuis que je ſuis ſorti ? Je n'en ſais rien, Monſieur, lui dis-je. Il y a environ cinq milles d'ici, me dit-il, un détour dans le grand chemin, qui environne un pré, où il y a un beau chemin pour les gens de pied, auprès d'un petit ruiſſeau avec double rang de tilleuls de

chaque côté, où la Nobleſſe des environs va de temps en temps ſe promener, pêcher, ſe divertir, je vous montrerai l'endroit à la premiere occaſion. Je ſuis deſcendu de caroſſe pour traverſer le pré, & j'ai ordonné à Robin de faire le tour, & de venir me retrouver de l'autre côté. Qui croyez-vous que j'ai rencontré ſe promenant un livre à la main & liſant ? Votre très-humble & très-dévoué ſerviteur, M. Williams. Ne rougiſſez point, Paméla, me dit-il. Comme il avoit le dos tourné vers moi, j'ai pris la réſolution de lui parler, & avant qu'il m'eût apperçu, comment ſe porte notre vieille connoiſſance, ai-je dit? car, ajouta mon Maitre, nous avons lui & moi étudié un an dans le même Collége ; au ſon de ma voix & à ma vûe, il a treſſailli ſi violemment, que j'ai cru qu'il alloit ſauter dans le foſſé.

Le pauvre homme ! m'écriai-je. Fort bien, interrompit mon Maître, mais point tant de votre pauvre homme non plus, avec ce ton affectueux. Je ſuis fâché, M. Williams, lui ai-je dit, que ma voix vous cauſe tant d'épouvante. Que liſez vous-là ? Monſieur, dit-il en bégayant & tout ſurpris, c'eſt le *Thélemaque François* ; car je travaille à me perfectionner, s'il étoit poſſible, dans la Langue Françoiſe. Je penſois en moi-même, cela vaut mieux que d'y perfectionner ma Paméla. C'eſt fort bien fait à vous, M. Williams, mais ne croyez-vous pas que ce nuage que voilà nous donnera une petite ondée ? Il commençoit effectivement

à pleuvoir un peu. Je crois, dit-il, que cela ne durera pas.

Si vous voulez vous en retourner au village, ai-je ajouté, je vous y menerai; car je paſſerai chez le Chevalier S..... au retour de ma petite promenade? Il m'a dit que ce ſeroit lui faire une trop grande faveur. Ne parlez point de cela, lui ai-je dit, promenons-nous juſqu'à l'autre bout de l'allée, & nous rencontrerons le caroſſe.

De ſorte, continua mon maître, que nous avons, chemin faiſant, lié conſervation. Il m'a dit qu'il étoit très-fâché d'avoir encouru mon indignation, d'autant plus qu'il avoit oui dire à Miladi Jones, qui le ſavoit de la famille du Chevalier S....., que mes vues étoient plus honorables qu'on ne l'avoit cru d'abord. M. Williams, lui ai-je dit, nous autres favoris de la fortune, prenons quelquefois avec le monde un peu plus de liberté que nous ne devrions, nous faiſons ce que vous autres eſprits contemplatifs appellericz ſans doute ſe livrer voluptueuſement aux influences d'une abondance dangereuſe, & nous ne ſaurions nous réſoudre à demeurer dans le chemin battu, quoiqu'après tout il ſoit le plus sûr, & mérite la préférence. Vous pouvez donc bien penſer, que je ne trouvois pas trop bon de me voir ſuplanté dans une choſe qui me touchoit de ſi près, & cela par une vieille connoiſſance, dont, avant cette affaire, je me faiſois une étude de procurer le bien-être.

Je voulois dire ſeulement, a interrompu Williams, que mon premier motif étoit entiérement tel qu'il convenoit à mon état: & il a ajouté très-poliment, je ſuis aſſuré que quelqu'inexcuſable que j'aye pu vous paroître dans le cours de cette affaire, vous-même, Monſieur, auriez été très-fâché qu'on eût pû dire que vous aviez jetté les yeux ſur une Demoiſelle, dont perſonne que vous n'auroit ſouhaité la poſſeſſion.

Fort bien, M. Williams, lui ai-je répondu, je vois que vous êtes auſſi galant que religieux: mais ce qui m'a le plus choqué, c'eſt qu'en ſuppoſant que vous me trouviez à blâmer, vous ne m'en ayiez pas fait des reproches, comme votre caractere vous en donnoit le droit; & qu'au contraire vous ayiez, pour premiere réſolution, pris celle de me contremine, d'être auſſi habile en fait d'intrigues comme Eccléſiaſtique que je l'étois comme Laïque, & de travailler à vous aſſurer un butin, que vous m'auriez enlevé dans ma propre maiſon. Mais l'affaire eſt finie, & je n'en garde plus de rancune; vous ne ſaviez pas cependant, ſi je n'en viendrois pas enfin à une conduite plus honorable avec elle, comme en effet j'y ſuis venu.

Je ſuis fâché pour moi-même, m'a-t-il dit, d'avoir ſi malheureuſement encouru votre indignation; mais je me réjouis pour elle des généreuſes intentions où vous êtes. Permettez-moi ſeulement de vous dire, que ſi vous épouſez Mademoiſelle An-

drews, elle fera honneur à votre choix dans l'eſprit de tous ceux qui la verront, ou qui viendront à la connoître; & tant pour la perſonne que pour l'eſprit, vous pourrez hardiment défier tout le Comté de vous livrer ſa pareille.

Voilà, dit mon maître, de quelle maniere nous nous ſommes entretenus le Miſniſtre & moi, & je l'ai remis à ſon logis dans le Village. Mais, Paméla, il vous a bien gardé le ſecret, & n'a jamais voulu convenir que vous euſſiez répondu à ſes recherches pour le mariage.

En vérité, Monſieur, lui dis-je, il ne pouvoit jamais avancer rien de ſemblable, & j'eſpére que vous m'en croirez. Je vous en crois, reprit-il d'un ton affirmatif; mais je ſuis toujours d'opinion, que ſi voyant qu'on m'oppoſoit des contrebatteries, je n'avois pas découvert, comme je l'ai fait, qu'elles venoient de Williams, les choſes auroient pu en venir à un point, qui nous auroit interdit notre préſente ſituation à l'un & à l'autre.

Monſieur, lui dis-je, ſi vous conſidérez que tout l'orgueil du monde ne pouvoit jamais me faire eſpérer l'honneur où vous paroiſſez vouloir m'élever; que par conſéquent je n'avois que du deshonneur à attendre, ſans compter le cruel traitement que j'eſſuyois, j'aurois paru très-peu ſincere dans l'attachement que je montrois pour la vertu ſi je n'avois pas fait tous mes efforts pour m'évader. J'étois cependant réſolue

ſolue à ne pas penſer au mariage, n'ayant jamais vû d'homme que j'aurois pu aimer, avant que votre bonté m'eût enhardie à lever les yeux ſur vous.

Ma chere Paméla, me dit-il, je ferois grand tort à ma vanité en ne vous croyant pas; mais la juſtice veut en même temps que j'avoue que, tout bien conſidéré, c'en eſt plus que je ne mérite.

La magnifique expreſſion, mes chers parents! qu'elle a de charmes pour votre heureuſe fille! qu'il lui eſt doux de l'entendre de la bouche de ſon maître!

J'étois ravie du récit qu'il venoit de me faire de ſon entrevue avec M. Williams; mais je n'oſois en témoigner ma joie. J'eſpére qu'avec le temps il rentrera dans ſes bonnes graces.

Il eut la bonté de me dire, qu'il avoit donné des ordres pour préparer la Chapelle. Avec quelle joie intérieure, mais en même temps avec quelle crainte & quel tremblement ne regardai-je pas le bonheur qui m'attend!

VENDREDI.

Sur le midi arriverent le Chevalier S.....; ſa femme & ſes deux filles, Miladi Jones, une de ſes belles ſœurs, & M. Péters avec ſon épouſe & ſa niéce. Madame Jewkes, qui redouble chaque jour de civilité pour

moi, étoit très-fâchée que je n'euſſe pas mis quelques-uns de mes plus beaux habits, & me fit force compliments.

Ils entrerent tous dans le jardin pour ſe promener avant le dîner, &, à ce que je compris, mouroient tellement d'impatience de me voir, qu'après qu'ils eurent fait deux ou trois tours, mon maître les fit entrer dans le grand alcove, & vint me chercher lui-même. Allons ma chere Paméla, me dit-il, les Dames ne ſauroient être contentes qu'elles ne vous voyent, je vous prie de les ſatisfaire. Je ſuis toute honteuſe, lui dis-je, mais je ne laiſſerai pas que de vous obéir. Les deux jeunes Demoiſelles, ajouta-t-il, ſe ſont miſes de leur mieux; mais elles paroiſſent de beaucoup inférieures à ma charmante fille, malgré la ſimplicité de ſon équipage; Monſieur, lui dis-je, ne vous y ſuivrai-je pas? car je ne ſaurois ſouffrir que vous me faſſiez l'honneur de m'y conduire. Eh bien, dit-il, je m'en vais vous y annoncer. Il ordonna à la Jewkes d'apporter une bouteille ou deux de vin de Canarie & quelques biſcuits, & alla retrouver ſa compagnie.

L'alcove dont je viens de parler eſt au fond du jardin, en face de la plus longue allée de gravier, de ſorte qu'ils me virent en perſpective aſſez long-temps avant que je puſſe les aborder. Mon maître m'a depuis fait avec plaiſir le récit de tout ce qu'ils lui dirent de moi.

Pardonnerez-vous à votre petite pécore

de fille, ſi elle a la vanité de vous dire tout, comme il a eu la bonté de me le répéter? Il m'apperçut le premier: regardez, Meſdames, leur dit-il, voici venir ma jolie villageoiſe. En un clin d'œil je les vis tous, ce qui me déconcerta horriblement, remplir les fenêtres & la porte, & me regarder de tous leurs yeux.

C'eſt une charmante fille, dit Miladi Jones à mon maître, je le vois d'ici. Le Chevalier S....., qui a été un grand débauché dans ſa jeuneſſe, jura qu'il n'avoit jamais vu d'air plus aiſé, de taille plus fine, ni une preſtance plus gracieuſe. Miladi Darnford dit que j'étois toute aimable, & Madame Péters me combla de louanges. Le Miniſtre en voulut être auſſi, & dit que je ſerois la gloire de tout le Comté. Hélas! je devois tout cela au jour où il plaiſoit à mon cher maître de me mettre, & qui me paroît à leurs yeux des mérites que je n'avois pas. Les jeunes Demoiſelles, à ce qu'il m'a dit, rougirent, & me regarderent d'un œil d'envie.

Quand je fus près d'eux, mon maître, qui me vit confuſe & hors de moi-même, eut la bonté de venir au-devant de moi. Donnez-moi la main, me dit-il, ma chere Paméla, vous marchez trop vîte (& je me hâtois en effet de mettre fin à l'avidité de leurs regards.) Je la lui donnai en le ſaluant; il m'aida à monter les degrés de l'alcove, & de l'air du monde le plus galant il me préſenta aux Dames, qui me

baiſerent toutes, & me dirent qu'elles eſpéroient faire une plus ample connoiſſance avec moi. Miladi Darnford eut la bonté d'ajouter, que je ſerois la fleur de tous les environs. Avec votre permiſſion, dit le Chevalier S..... à mon maître en me ſaluant, je puis dire à préſent que j'ai baiſé la plus aimable fille d'Angleterre. Malgré ſon compliment, & le bon tour que les choſes avoient pris, je me ſentois une eſpece de dent de lait contre lui pour ſes beaux rapports. M. Péters ſuivit gravement ſon exemple, & en véritable Evêque me dit, Dieu vous béniſſe, mon aimable enfant. Aſſéyez-vous auprès de moi, je vous prie, Mademoiſelle, me dit Miladi Jones: tous prirent des ſiéges, mais je leur demandai la permiſſion de me tenir debout: Non, Paméla, me dit mon maître, aſſéyez-vous avec ces Dames, ce ſont mes bonnes voiſines, qui vous le permettront pour l'amour de moi, en attendant qu'elles vous connoiſſent mieux, & qu'elles vous en prient pour l'amour de vous-même. Monſieur, lui dis-je, je me ferai toujours gloire de mériter leur indulgence.

Ils me dévoroient tellement des yeux, que je n'oſois lever les miens. C'eſt, je crois, une des prérogatives des perſonnes de diſtinction & bien élevées, de décontenancer les gens timides. Eh bien, Monſieur le Chevalier, ajouta mon maître, n'avez-vous rien à dire à ma gentille campagnarde? Je ſaurois bien mieux ce qu'il

lui faudroit dire, reprit le Chevalier en jurant un gros juron, ſi j'étois auſſi jeune que vous. Vous êtes toujours le même, Monſieur le Chevalier, dit Miladi Darnford.

Vous êtes un peu troublée & hors d'haleine, ma chere enfant, dit mon maître : mais j'ai déjà dit à tous mes excellens voiſins ici préſents, une bonne partie de votre hiſtoire, & de ce que vous valez. Oui, ma chere voiſine, me dit Miladi Darnford, car c'eſt le nom que je veux vous donner; nous tous qui ſommes ici, avons appris votre hiſtoire extraordinaire. Madame, lui dis-je, vous avez donc entendu des choſes qui me rendent votre indulgence bien néceſſaire. Non, non, dit Madame Péters, nous avons entendu ce qui vous fera toujours regarder comme l'honneur de notre ſexe, & comme un modele digne de l'imitation de toutes les jeunes Demoiſelles du pays. Vous êtes bien bonne, Madame, lui dis-je, de m'enhardir ainſi à lever les yeux, & à vous remercier de l'honneur que vous voulez bien me faire.

Madame Jewkes entra avec le vin de Canarie, que Manon avoit apporté juſqu'à l'alcove, avec quelques biſcuits ſur une ſoucoupe. Permettez que je vous aide, Madame Jewkes, lui dis-je, je ſervirai le biſcuit aux Dames. En diſant cela je pris la ſoucoupe, & fis le tour de la compagnie finiſſant par mon maître. Miladi Jones dit qu'elle n'avoit jamais été ſervie de ſi bonne grace, & que je prenois trop de peine.

Ah ! Madame, lui dis-je, j'eſpere que la faveur du meilleur des maîtres ne me fera jamais oublier qu'il eſt de mon devoir de ſervir mes amis. Votre maître ! * ma belle fille, reprit le Chevalier : j'eſpére que vous n'appellerez pas toujours Monſieur B... de ce nom-là, de peur que toutes les Dames du Comté n'amenent la mode générale d'en faire autant. Monſieur, lui dis-je, j'aurai bien des raiſons de continuer ſur le même ton, qui ne ſauroient regarder vos Dames.

Vous vous égayez toujours ſur notre compte, Monſieur le Chevalier, lui dit Miladi Jones ; mais je vois très-bien, qu'il ſera de l'intérêt de tous nos Meſſieurs, d'établir une perſonne qui peut leur donner un ſi bon exemple. Madame, lui dis-je, ce ſera donc après que l'honneur de vous avoir pour modele, m'aura rendue digne de leur en ſervir.

Ils m'accablerent tous de politeſſes. Je vous demande mille pardons, Mademoiſelle †, me dit la plus jeune fille de Miladi Darnford, qui avoit ſouhaité de me voir dans l'équipage où j'étois ; mais je ſavois combien cet ajuſtement vous paroît ; on

* En Angleterre les femmes ſoumiſes, appellent ſouvent leur mari *mon maître*, en parlant de lui. Les femmes du commun n'y manquent jamais, la choſe eſt rare parmi les Dames.

† Le mot Anglais *Miſs* traduit ici par celui de *Mademoiſelle*, eſt un titre qu'on ne donne en Angleterre qu'à de jeunes Demoiſelles juſqu'à ce qu'elles ſe marient.

m'en avoit appris l'hiſtoire, & j'avois demandé en grace que vous vouluſſiez bien vous montrer à nous ſans y rien changer. Je vous ſuis infiniment obligée, Mademoiſelle, lui dis-je, de ce que votre gracieuſe preſcription s'eſt trouvée ſi bien d'accord avec mon choix. Quoi donc, me dit-elle, aviez-vous fait choix de cet ajuſtement? J'en ſuis ravie; quoiqu'en vérité je ſois perſuadée que vous devez orner tout ce que vous portez, & que vous n'en ſauriez recevoir de luſtre.

Vous êtes bien bonne, Mademoiſelle, lui dis-je; mais tant que je trouverai du plaiſir à montrer de quel degré de petiteſſe le plus aimable des hommes a bien voulu m'élever, on en aura moins lieu de craindre que j'oublie les obligations infinies que je lui ai. Ma chere Paméla, dit mon maître, ſi vous continuez, il faudra que j'inſiſte ſur la premiere ſemaine; vous ſavez ce que je veux dire. Monſieur, repris-je, vous êtes la bonté même.

Ils burent chacun un verre de vin de Canarie; & le Chevalier, pour m'engager à en faire autant, me dit que je jetterois un blâme ſur toutes les Dames, ſi je ne les imitois pas. Cela ne ſauroit être, M. le Chevalier, lui dis-je; après la promenade que ces Dames ont faite, un verre de vin ſec eſt un cordial qui leur convient fort. Je ne vous refuſerai pas cependant, parce que je veux avoir l'honneur de ſaluer votre ſanté, & celle de toute la compagnie.

J'eſpére, dit la bonne Miladi Darnford, à mon maître, que nous aurons la compagnie de Mademoiſelle Andrevvs à dîner. Madame, lui dit-il, fort obligeamment pour moi, elle eſt encore à elle-même, & je l'en laiſſe la maîtreſſe. Cela étant, répondis-je, ſi ces Dames veulent bien le permettre, je les prierai de m'excuſer. Toutes dirent qu'elles n'en feroient rien. Je redoublai mes inſtances. Quelle raiſon en avez-vous, ma chere Paméla, me dit mon maître? ces Dames vous le demandent avec tant d'inſtance, que je ſerois bien aiſe que vous les obligeaſſiez. Monſieur, lui dis-je, votre bonté me rendra chaque jour plus digne de l'honneur que ces Dames me font; & quand je pourrai me perſuader que j'en ſuis plus digne qu'à préſent, j'embraſſerai avec joie toutes les occaſions qu'elles voudront bien m'en offrir.

Madame Péters dit à l'oreille de Miladi Jones, & mon maître me l'a repété, avez-vous jamais rien vu de ſi accompli, de ſi prudent, & de plus diſcret? jamais de ma vie, répondit cette aimable Dame, & elle ornera, dit-elle en propres termes, le rang diſtingué où elle doit monter. En vérité, ajouta Madame Péters, il n'eſt point d'état dans la vie auquel elle ne donnât du relief.

Mon maître, mon généreux maître, nageoit dans la joie de voir la bonne opinion que ces Dames avoient de moi; & je m'y délectois d'autant plus, qu'elle ſembloit le relever de l'abaiſſement auquel il ſe ſoumettoit.

Nous ne voulons pas vous gêner, dit Miladi Darnford, quoiqu'on pût vous blâmer d'une exactitude un peu trop pointilleuſe : mais, ajouta-t-elle en s'adreſſant à mon maître, ſi nous nous paſſons de Mademoiſelle Andrevvs à dîner, il faut abſolument inſiſter pour qu'elle nous donne ſa compagnie au thé & aux cartes : car nous vous avons déjà dit que nous voulions paſſer ici la journée entiere. Que dites-vous à cela, Paméla, dit mon maître ? Monſieur, répondis-je, je ferai volontiers tout ce qui pourra plaire à ces Dames & à vous. Elles dirent que j'étois fort obligeante : mais le Chevalier S.. jura ſes grands Dieux, qu'elles pouvoient dîner enſemble ſi elles vouloient, mais que pour lui il vouloit dîner avec moi ſans autre compagnie. Et je vous dirai comme le Miniſtre Williams, ajouta-t-il (ce qui me fit voir que mon maître leur avoit conté ce trait) que vous ne devez pas croire que vous ayez choiſi une perſonne, dont qui que ce ſoit que vous ne puiſſe ſouhaiter la poſſeſſion.

Les jeunes Demoiſelles dirent, que ſi cela me faiſoit plaiſir, elles feroient un tour de jardin avec moi. Je répondis que je les accompagnerois volontiers ; de ſorte qu'elles & moi, la belle-ſœur de Miladi Jones, & la niéce de M. Péters, nous promenames enſemble. Elles me traiterent avec toute l'affabilité & toute la politeſſe imaginable, & nous entrames bien-tôt dans une converſation aſſez familiere. Mademoiſelle Darnford l'ainée me parut une très-aimable perſonne.

Sa ſœur fut un peu plus ſur la réſerve, & j'appris dans la ſuite qu'environ un an auparavant, elle n'auroit point été fâchée que mon maître ſe fût adreſſé à elle; mais que tout riche qu'étoit réputé le Chevalier S... ſon pere, on ne l'avoit pas jugée un parti ſortable pour lui. Or de le voir s'abaiſſer juſqu'à moi, devoit mortifier une pauvre jeune Demoiſelle. Auſſi en avois-je grand pitié, oui, en vérité, j'en avois pitié. Je voudrois du meilleur de mon ame que toutes les jeunes perſonnes de mon ſexe fuſſent auſſi heureuſes qu'il y a apparence que je le ſerai.

Mon maître m'a dit depuis, que les autres Dames, le Chevalier, & M. Peters étoient ſi pleins de mes louanges quand je les eus quittés, qu'à peine pouvoient-ils parler d'autre choſe; l'un ſe jettant ſur mon tein, l'autre ſur mes yeux, ſur ma main, en un mot (car vous m'allez croire d'un orgueil affreux) ſur toute ma perſonne, & ſur la maniere dont je me comportois: & tous exalterent juſqu'aux cieux la promptitude & la politeſſe de mes réparties, & d'autres choſes ſemblables. J'en étois ravie, comme je vous l'ai déjà dit, pour l'amour de mon cher maître, qui paroiſſoit tranſporté de plaiſir. Dieu veuille récompenſer de mille bénédictions la bonté qu'il a pour moi!

Comme le dîner n'étoit pas prêt, les jeunes Dames me propoſerent de leur donner un air de claveſſin. Je leur dis que je ne croyois pas qu'il fût d'accord. Elles m'aſſu-

rerent qu'il l'étoit il n'y avoit que quelques mois. Je voudrois donc bien l'avoir ſçu, repris-je ; quoiqu'en vérité, vous n'en ignorez pas la raiſon, pendant un très-long-temps mon eſprit n'ait guere été tourné de ce côté-là. Il fallut leur en jouer un air, & l'accompagner d'une chanſon que feue ma chere maîtreſſe m'avoit appriſe, qu'elle avoit rapportée de *Bath* * & qu'elle ſe faiſoit ſouvent un plaiſir de m'entendre chanter. Ces Dames furent charmées de la chanſon, & eurent la bonté de louer mon exécution. Mademoiſelle Darnford me fit l'honneur de me dire, que j'avois moi ſeule toutes les perfections de mon ſexe. Je lui répondis que j'avois eu dans la mere de M. B.... la plus excellente maîtreſſe du monde, qui n'avoit épargné ni peine ni dépenſe pour mon éducation. Ah ! me dit-elle, ſi l'on pouvoit perſuader M. B.. de donner un bal à l'honneur de l'heureux mariage, j'y danſerois de grand cœur. Je ne lui dis pas que je n'étois nullement de ſon goût, quoique je ne puſſe m'empêcher de le penſer. Une ſolemnité de cet ordre eſt, à mon avis, trop auguſte pour ceux qui y font le principal rôle, au moins pour celles de notre ſexe, pour ſe livrer à la joie qui y regne, ſur-tout ſi elles en ont la même idée que moi. Car,

* Lieu aſſez diſtant de Londres où la plûpart des perſonnes de qualité vont prendre des bains chauds, & des eaux minérales. Le mot Anglois *Bath* ſignifie *bain*.

quelque digne d'envie que ſoit le point de vue où je me vois, il faut que je vous avoue, mes chers parens, que la penſée de ce grand jour tient mon ame en reſpect ; & que plus il approche, plus ce ſentiment a de pouvoir ſur moi. Voici la chanſon en queſtion.

I.

Partez, mes vers, allez ſur l'oreille d'Elvire,
Plus fortunés que moi, vous placer doucement :
Et ſi dans un heureux moment
Ses yeux fixés ſur vous s'amuſent à vous lire,
Dites-lui mon ſecret, dites-lui tendrement....
Ce que moi-même, hélas ! je n'oſerois lui dire
Du pouvoir de ſes yeux ſur le cœur d'un amant.

II.

Dites-lui qu'ils pourroient, par de tendres allarmes,
Du plus ſage reclus troubler les ſaints loiſirs,
Et que moi, pour les doux ſoupirs
D'un cœur à qui le ſien auroit rendu les armes,
Je quitterois le monde & tous ſes vains plaiſirs :
Je pourrois, pour jouir d'un ſort ſi plein de charmes,
La ſuivre au fond d'un antre, y borner mes deſirs.

III.

Là ſes divins appas répareroient l'abſence
De toutes les beautés que je ne verrois plus.
Là de mes vœux irréſolus
Fixant en ſa faveur la legere inconſtance,
Elle ſeule en ſeroit le flux & le reflus :
Je verrois tout en elle, & plein de ſa preſence
J'oublierois ces tableaux où l'art flâta Vénus.

IV.

Pour d'autres le ſoleil fourniroit ſa carriere,
J'oublirois & cet aſtre & l'aſtre qui le ſuit :
Tant que mes yeux dans ce réduit
Verroient de ceux d'Elvire éclater la lumiere,
Tant qu'elle veilleroit, je dirois, le jour luit :
Et dès que le ſommeil lui cloroit la paupiere,
Ce ſeroit lors pour moi le retour de la nuit.

V.

Partez mes vers, partez, dût la belle inhumaine,
Mécontente de vous, vous condamner au feu.
Pour vous au fond ce ſeroit peu,
Un inſtant verroit naître & finir votre peine.
C'eſt moi ſeul qui dois craindre un cruel déſaveu.
Ah ! ſi de vous ſur moi rejailliſſoit ſa haine,
Vos maux, au prix des miens, mes vers,
ſeroient un jeu !

Sur les quatre heures mon maître monta dans ma chamare. Paméla, me dit-il, ne ſeriez-vous pas ſurpriſe ſi vous alliez voir M. Williams en deſcendant là-bas. Non, Monſieur, lui dis-je ; pourquoi le ſerois-je ? attendez-vous donc, ajouta-t-il, à voir un étranger quand vous viendrez nous trouver dans la ſalle ; car nos Dames ſe préparent pour les cartes, & inſiſtent ſur votre compagnie. Je crois, lui dis-je, Monſieur, que vous avez envie d'eſſayer tout mon courage. Quoi donc, reprit-il, votre cœur manque-t-il de courage pour le voir ? nullement, Monſieur, répondis-je, nullement. Mais vous ſavez que la vûe de tant de Meſſieurs

& de Dames qui me ſont étrangers, m'a déjà cruellement troublée ; & comme quelques-uns d'entr'eux n'ont pas voulu écouter les prieres qu'il leur a faites en ma faveur lorſque je cherchois à m'évader, il me paroîtra un peu étrange de le rencontrer avec eux, & de les voir rire du reſſouvenir de ce qui s'eſt paſſé. Fort bien, reprit-il ; mais quoiqu'à votre retour dans la ſalle, vous ayez à voir un homme que je vous permets d'aimer beaucoup, en me réſervant cependant la préférence, ne laiſſez pas que de tenir votre cœur en garde contre les ſurpriſes.

Ce diſcours m'étonna, je craignis qu'il ne commençât à être jaloux de moi. Que vais-je devenir, bon Dieu ! me dis-je à moi-même (car il avoit l'air tout ſérieux). Si quelque revers m'arrivoit ! j'ai le cœur en preſſe ! je ne ſai de quoi il s'agit ! n'importe, deſcendons d'un air auſſi gai qu'il nous ſera poſſible, afin qu'on ne nous accuſe de rien. Je voudrois pourtant bien que ce M. Williams n'eût pas choiſi pour venir ici le temps qu'ils y ſont tous, à cauſe des regards malins qu'ils nous jetteront à lui & à moi. Si ce n'étoit cela, je ſerois ravie de voir ce pauvre Monſieur ; car je le crois homme de bon cœur, & il a beaucoup ſouffert pour l'amour de moi.

On vint enfin m'avertir de deſcendre pour jouer. J'irai, me diſois-je en moi-même, mais je crains fort de leur ôter la bonne opinion qu'ils ont de moi, car je vais être tout ce qu'il y a de plus gauche. Mon maître m'a

rendue la triſteſſe même, par la demande ſérieuſe qu'il m'a faite : l'avis qu'il m'a donné de tenir mon cœur en garde contre les ſurpriſes, quoique j'euſſe à voir un homme qu'il me permet d'aimer beaucoup, en ſe réſervant la préférence, m'allarme extrêmement. J'eſpere qu'il m'aime : mais qu'il le faſſe ou non, je me ſens engagée depuis la tête juſqu'aux pieds. Je ne ſaurois m'empêcher de l'aimer, ce ſeroit folie de le nier. Aſſurément, je ne ſaurois lui préférer aucun homme vivant. Je ſaurai bien-tôt ce qu'il veut dire.

C'eſt à preſent, ma chere mere, qu'il faut que mes lettres s'adreſſent à vous. Mon cher Maître avoit bien raiſon de m'avertir miſtérieuſement, comme il l'a fait, de tenir mon cœur en garde contre les ſurpriſes. Je n'ai jamais été plus étonnée de ma vie, ni ne pouvois jamais voir d'homme qui me fût plus cher. Ah ! ma chere mere, c'étoit mon cher, mon très-cher pere, & non M. Williams, qui m'attendoit en bas, & qui ſe préparoit à me donner ſa bénédiction. Mon maître & lui m'ont tous deux enjoint de vous écrire comment le tout ſe paſſa, & quelles ont été mes penſées ſur cette heureuſe rencontre.

Je reprendrai les choſes dès le commencement, c'eſt-à-dire, depuis le temps où la providence a conduit mon pere ici juſqu'à préſent, telles que je les ai appriſes de Madame Jevykes, de mon maître, de mon pere, de ces Dames, & de mon propre cœur ;

on m'a ordonné de le faire, & vous trouverez du plaiſir à mon recit, qui ſera tout d'une piece avec le reſte, parce que vous ſavez comment le tout eſt lié.

Il paroît que mon cher pere & vous, étiez dans la derniere inquiétude de ſavoir la vérité de l'hiſtoire que Thomas vous avoit faite, & que craignant que je ne fuſſe trahie & entierement perdue, il obtint de vous la permiſſion de vous quitter, & de ſe mettre en chemin pour ici, le jour après celui où Thomas avoit été chez vous. En conſéquence il arriva vendredi matin au village voiſin, & y apprit que la nobleſſe des environs étoit chez mon maître, qui les y avoit invités à un grand feſtin. Il entra dans un cabaret du lieu, s'y fit raſer, mit une chemiſe & une cravate blanches qu'il avoit apportées dans ſa poche; & après avoir mangé un morceau de pain & de fromage, & bu un verre de biere, il s'achemina vers la maiſon de mon maître, le cœur accablé de triſteſſe, craignant pour moi, & appréhendant fort d'être regardé de travers. Il paroît qu'il avoit demandé dans le cabaret, quels domeſtiques mon maître avoit amenés avec lui, dans l'eſpérance d'entendre parler de moi. On lui dit qu'il y avoit pour lors dans la maiſon une femme de charge, deux ſervantes, deux cochers, deux palfreniers, un laquais & un aide. Eſt-ce-là tout? reprit-il. On lui dit qu'il y avoit encore une jeune créature, qui étoit apparemment, ou qui devoit être ſa maîtreſſe, ou quelque choſe

comme cela ; mais qui avoit été femme de chambre de ſa mere. Ceci, à ce qu'il nous a dit, lui ſerra le cœur, & le confirma dans ſes craintes.

Il continua ſa route, & environ ſur les trois heures après midi, il arriva à la porte de fer, où il ſonna. Le cocher du Chevalier y vint ; mon pere demanda la femme de charge, quoiqu'après ce que je vous avois écrit, il la déteſtât dans ſon cœur. Ne ſe doutant guere de ce que ce pouvoit être, elle lui envoya dire d'entrer, & lui demanda dans la petite ſalle, ce qu'il avoit à lui dire ? Madame, lui dit-il, je voulois ſeulement vous demander ſi je ne pourrois pas dire un mot à Monſieur ? non, mon ami, lui dit-elle, il eſt en affaire avec pluſieurs Meſſieurs & Dames. J'ai, reprit-il, à lui parler d'une affaire qui m'eſt de plus grande conſéquence que la vie ou la mort ; & en diſant cela, il avoit les larmes aux yeux.

Là-deſſus elle entra dans la grande ſalle, où mon maître entretenoit les Dames de la meilleure humeur du monde. Monſieur, lui dit-elle, il y a ici un bon vieux homme aſſez proprement mis, qui voudroit vous parler d'une affaire de la derniere importance, & où il y va, dit-il, de la vie & de la mort. Qui peut être cet homme là, dit mon maître ? faites-le attendre dans la petite ſalle, je m'en vais lui parler tout-à-l'heure. Ils ſembloient tous s'entre-regarder ; & le Chevalier S... dit, je gage, notre ami, que ce n'eſt ni plus ni moins qu'un petit bâtard

qu'on vous reſtitue. Si ç'en eſt un, dit Miladi Jones, apportez-le-nous ici. Je n'y manquerai pas, reprit-il.

La Jewkes m'a dit que mon maître fut dans la derniere ſurpriſe, quand il vit qui c'étoit, & qu'elle-même le fut beaucoup plus, quand elle entendit dire à mon pere : bon Dieu, donne moi patience ! tout grand que vous êtes, Monſieur, il faut que je vous redemande mon enfant ; & là-deſſus il fondit en larmes. (Ah ! que de chagrins je vous ai cauſés à tous deux !) tranquiliſez-vous, mon bon M. Andrews, lui dit mon maître en le prenant par la main, votre fille eſt en chemin d'être heureuſe.

Ce diſcours allarma mon pere. Quoi ! reprit-il, eſt-elle donc mourante ? il trembloit ſi fort qu'à peine pouvoit-il ſe ſoutenir. Mon maître le fit aſſeoir, & s'aſſeyant auprès de lui : non, Dieu ſoit loué, lui dit-il, elle ſe porte à merveilles. De grace raſſurez-vous ; je ne ſaurois ſupporter de vous voir dans les tranſes où vous êtes ; elle vous a écrit une lettre, pour vous aſſurer qu'elle a lieu d'être très-ſatisfaite, & de ſe croire heureuſe.

Ah ! Monſieur, reprit mon pere, vous m'avez dit une fois qu'elle étoit à Londres auprès de l'épouſe d'un Evêque, & tout ce temps-là vous la reteniez priſonniere ici. Fort bien ; dit mon maître, mais à préſent il n'eſt plus queſtion de tout cela : les temps ſont changés, car actuellement cette aimable fille me retient priſonnier ; & dans peu

de jours, je me chargerai des plus agréables fers que jamais homme ait portés.

Eh ! Monſieur, dit mon pere, voilà trop de bonne humeur pour mes chagrins, mon cœur eſt preſque aux abois. Mais eſt-ce que je ne pourrai pas voir ma pauvre fille ? vous l'allez voir tout-à-l'heure, lui dit-il, car elle va deſcendre pour jouer avec nous ; & ſi vous ne voulez pas m'en croire, j'eſpere que vous l'en croirez elle-même.

En attendant ſa venue, permettez-moi, mon cher Monſieur, de vous faire une ſeule & unique queſtion, afin que je ſache comment je dois la regarder, quand je la verrai. Eſt-elle honnête ? eſt-elle vertueuſe ? comme l'enfant qui vient de naître, M. Andrews, dit mon aimable maître, & j'eſpere que dans dix ou douze jours d'ici elle ſera ma femme.

Ah ! ne me flâtez pas, mon bon Monſieur, dit mon pere, cela ne ſe peut. Je crains que vous ne l'ayez trompée par de trop belles eſpérances, & que vous ne vouliez me faire croire l'impoſſible. Madame Jewkes, ajouta mon maître, pendant que je vais ſortir, dites au pere de ma chere Paméla tout ce que vous ſavez de moi, & de celle qui ſera bien-tôt votre maîtreſſe : traitez-le auſſi de votre mieux, ſervez-lui de ce que vous avez, & faites-lui boire un verre du vin qu'il aime le mieux. Si c'eſt-là du vin, ajouta-t-il, donnez-m'en un plein verre.

Elle le lui donna, & mon maître prenant la main de mon pere : croyez-moi, M. An-

drews, lui dit-il, tranquiliſez-vous, je vous prie, car je ne ſaurois vous voir dans le doute cruel qui vous tourmente. Votre aimable fille eſt tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je ſuis ravi que vous ſoyez venu; car vous nous trouverez tous remplis de ce que je vous dis. Allons, à la bonne Madame Andrews. Dieu vous beniſſe l'un & l'autre, d'être les heureux moyens qui m'ont procuré un ſi grand bonheur! & là-deſſus il but raſade à cette chere ſanté.

Qu'entens-je! il n'eſt pas poſſible, dit mon pere. Mais j'eſpére que Monſieur eſt trop bon, pour ſe moquer d'un pauvre vieillard. Monſieur, ajouta-t-il, cette vilaine hiſtoire de la femme de l'Evêque me chiffonne l'eſprit. Mais vous dites que je verrai ma chere fille, & que je la verrai honnête. Sans cela, Monſieur, tout pauvre que je ſuis, je ne voudrois pas l'avouer pour mon enfant.

Mon maître ordonna à Madame Jewkes de me laiſſer encore ignorer que mon pere fût venu, & alla retrouver la compagnie. Je viens d'être agréablement ſurpris, leur dit-il; le bon vieux Andrews arrive ici dans l'inſtant, il eſt au déſeſpoir, car il craint que ſa fille n'ait été ſéduite; & le bon & honnête homme qu'il eſt, m'a dit qu'il ne l'avouera pas pour ſa fille, ſi elle n'eſt pas vertueuſe. Ah! Monſieur, s'écrierent-ils preſque tous à la fois, ne verrons-nous pas ce bon vieillard, dont vous nous avez tant exalté la ſimplicité, le bon ſens & la probité?

ſi je croyois, dit-il, que Paméla ne fût pas trop émue de la ſurpriſe, je vous rendrois tous témoins de leur premiere entrevue; car jamais pere & fille ne ſe ſont auſſi tendrement aimés que ces deux-là. Mademoiſelle Darnford, toutes les Dames & les Meſſieurs, demanderent en grace que la choſe ſe fit comme il l'avoit dit. Mais cela n'étoit-il pas bien cruel, ma chere mere? car ils pouvoient bien penſer que je ne ſoutiendrois pas une ſi agréable ſurpriſe.

Je ne crains qu'une choſe, leur dit-il avec bonté, c'eſt que cette chere fille ne ſoit trop émue. Oh, dit Miladi Darnford, nous aiderons tous à lui ſoutenir le cœur. Je vais, dit-il, monter là-haut pour la préparer, mais je ne lui dirai pas de quoi il s'agit. Il monta donc dans ma chambre, comme je vous l'ai déjà dit, & m'amuſa de M. Williams, pour me préparer à quelque ſorte de ſurpriſe, quoique celle qu'il me cauſa n'approchât en rien de celle où j'allois être expoſée; & il me laiſſa, comme vous ſavez, en ſuſpens ſur les ſens myſtérieux de ſes paroles, en me diſant qu'il m'enverroit chercher quand on ſeroit prêt à ſe mettre au jeu.

Dès qu'il m'eut quittée, il alla retrouver mon pere, & lui demanda s'il avoit mangé quelque choſe. Non, dit Madame Jevvkes, le pauvre homme a le cœur ſi plein qu'il ne ſauroit manger, ni rien faire qu'il n'ait vû ſa chere fille. C'eſt un plaiſir qu'il aura bientôt, dit mon maître. Je veux, ajouta-t-il,

parlant à mon pere, que vous entriez avec moi; car elle va faire un quadrille avec ma compagnie, & je vais lui envoyer dire de deſcendre. Ah! Monſieur, dit mon pere, diſpenſez-m'en, je vous prie, de grace diſpenſez-m'en; je ne ſuis pas en état de paroître devant votre compagnie; permettez, au nom de Dieu, que je voie ma fille en particulier. Mon bon M. Andrevvs, dit mon cher maître, ils ſavent tous que vous êtes le plus honnête homme du monde, & ils meurent d'envie de vous voir pour l'amour de Paméla.

Il prit donc mon pere par la main, & malgré lui il le préſenta à la compagnie. Tous l'accablerent de civilités. Meſdames & Meſſieurs, dit obligeamment mon maître, je vous préſente le plus honnête homme d'Angleterre, c'eſt le pere de mon aimable Paméla. M. Péters s'avança vers lui, & lui prenant la main: nous ſommes tous charmés de vous voir, Monſieur, lui dit-il; vous êtes le plus heureux de tous les peres, dans la perſonne de votre fille. Nous la voyons aujourd'hui pour la premiere fois, & nous ne nous laſſons point de l'admirer.

M. Andrevvs, dit mon maître, Monſieur eſt le miniſtre de la paroiſſe, mais il n'eſt pas aſſez jeune pour être M. Williams. Cette raillerie piquante fit pour un moment craindre à mon pere, à ce qu'il m'a dit depuis, que le tout ne fût qu'un jeu. Le Chevalier le prit auſſi par la main: vraiment, notre cher, lui dit-il, vous avez un ange pour fille, nous

en ſommes tous amoureux. Les Dames s'approcherent auſſi, & lui dirent mille choſes obligeantes. Miladi Darnford, entr'autres, lui dit qu'il pouvoit bien ſe regarder comme l'homme d'Angleterre le plus heureux, d'avoir une auſſi aimable fille. Madame, répondit mon pere, ſi elle eſt ſeulement honnête fille, je ne lui en demande pas davantage; c'eſt-là le tout du tout, car le reſte n'eſt que hazard. Mais j'ai peur que Monſieur n'ait été un peu trop ſur le ton de moquerie avec moi. Non, non, dit Madame Péters, nous ſommes tous témoins qu'il n'a que des vues très-honnêtes pour la chere Paméla. C'eſt, reprit-il en s'eſſuyant les yeux, une conſolation pour moi, que de bonnes Dames me parlent de la ſorte. Mais quand pourrai-je donc la voir?

Ils vouloient tous le faire aſſeoir auprès d'eux, mais il ne voulut ſe mettre que derriere la porte dans un coin de la chambre, de ſorte qu'en entrant on ne pouvoit le voir, parce que la porte ouvroit ſur lui, & le cachoit preſqu'entiérement. Toutes les Dames s'aſſirent, & mon maître envoya dire à Madame Jevvkes de monter dans ma chambre, & de m'avertir que les Dames m'attendoient. Je deſcendis.

Mademoiſelle Darnford ſe leva, & vint au-devant de moi à la porte. Eh bien, Mademoiſelle, me dit-elle, nous vous attendons avec impatience. Je ne voyois pas mon cher pere; il avoit apparemment le cœur trop plein pour pouvoir ouvrir la bouche;

car il ſe leva & ſe raſſit trois ou quatre fois de ſuite, ſans pouvoir venir à moi, ni proférer un ſeul mot. Les Dames avoient les yeux fixés de ſon côté; mais croyant toujours que M. Williams étoit-là, je me gardai bien d'y jetter les miens. Ils me firent aſſeoir entre Miladi Darnford, & Miladi Jones, & me demanderent à quel jeu je voulois que nous jouaſſions? au jeu qu'il plaira à ces Dames, répondis-je. J'étois ſurpriſe du ſourire univerſel qui régnoit ſur tous les viſages, & de les voir regarder tantôt de mon côté, & tantôt de celui de mon pere: mais quoique je fuſſe vis-à-vis de lui avec la table devant moi, j'évitois de jetter les yeux vers la porte, de peur d'appercevoir M. Williams.

Ma chere enfant, me dit mon maître, avez-vous envoyé à la poſte votre lettre pour M. Andrews. Sans doute, Monſieur, répondis-je, je n'avois garde de l'oublier, j'ai pris la liberté de charger M. Thomas de la porter. Je voudrois pour beaucoup, ajouta-t-il, ſavoir ce que le bon vieux couple en dira. Ah, Monſieur! m'écriai-je, votre bonté remettra bien le cœur à ces deux bonnes cheres ames. A ce mot, mon pere ne pouvant plus ſe contenir ni bouger de ſa place, répandit un torrent de larmes, que ce meilleur des peres s'étoit efforcé de retenir. Ah! ma chere enfant! s'écria-t-il!

Je reconnus ſa voix, levai les yeux, & ne l'eus pas plutôt apperçu, que je m'élançai vers lui, renverſai la table ſans aucun égard pour

pour la compagnie, & me jettai à ſes pieds. Ah! mon pere, mon pere! m'écriai-je, eſt-il bien poſſible! eſt-ce vous? oui, c'eſt lui! c'eſt lui-même! donnez votre bénédiction à votre heureuſe... je ne pus achever, & je m'évanouis.

Mon maître parut vraiement inquiet. J'ai toujours craint, leur dit-il, qu'une ſi grande ſurpriſe ſeroit plus forte qu'elle. Toutes les Dames accoururent à moi, & me firent boire un verre d'eau. Il me rendit mes eſprits, & je me trouvai dans les bras du plus cher de tous les Peres. Ah! m'écriai-je en le regardant, dites-moi au plus vîte tout ce que vous ſavez. Y a-t-il long-temps que vous êtes ici? Comment ſe porte ma chere & très-honorée Mere? Je lui avois déjà fait une douzaine de queſtions, avant qu'il eût pu répondre à une ſeule.

On me permit de me retirer avec lui; & ce fut alors que m'exhalant en vœux & en actions de graces à Dieu pour ce ſurcroît de bonheur, je lui confirmai l'excès des bontés de mon maître; que ſa muette ſurpriſe ſembloit refuſer de croire. Nous nous agenouillâmes au milieu des bénédictions que nous nous donnions mutuellement; nous remerciâmes Dieu de concert, & demeurâmes aſſez long-temps dans une eſpece d'extaſe. Mon maître entra peu après. Ah! Monſieur, lui dit mon cher Pere, quel changement eſt celui-ci! Dieu veuille vous bénir, & vous récompenſer dans ce monde & dans l'autre.

Dieu veuille vous bénir tous, répondit mon maître. Mais comment ſe porte mon aimable enfant? vous m'avez donné bien de l'inquiétude, Paméla; je ſuis au déſeſpoir de ne vous avoir pas averti d'avance.

Ah! Monſieur, lui dis-je, c'eſt vous qui avez tout fait, ainſi tout étoit bien; mais pouvois-je jamais m'attendre à un ſi grand bonheur!

Vraiement, ajouta-t-il, vous avez mis en peine toute la compagnie. Quand vous pourrez les aller rejoindre, ils ſeront ravis de vous voir; car vous avez dérangé tous leurs plaiſirs, quoiqu'en même temps vous les ayez attriſtés avec quelque ſorte de délices. Vous êtes chez vous, M. Andrews, dit-il à mon Pere, & plus vous reſterez ici, plus on ſera ravi de vous y voir. Et vous, ma chere Paméla, quand vous aurez un peu repris vos eſprits, venez rejoindre la compagnie. Je ſuis charmé de vous retrouver ſi bien. Là-deſſus il nous quitta.

Voyez, dis-je à mon Pere, juſqu'où va la bonté de ce maître qui m'a été ſi méchant. Ah! priez pour lui; & priez auſſi pour moi, que je puiſſe m'en rendre digne.

Depuis quand cet heureux changement s'eſt-il fait, ma chere enfant, me dit mon Pere? Il y a déjà pluſieurs jours, repris-je, j'ai mis tout par écrit, & vous verrez de quel abîme de miſere Dieu a retiré votre honteuſe Paméla.

Son ſaint nom ſoit béni, me dit-il; mais m'aſſurez-vous donc qu'il vous épouſera?

ſe peut-il qu'un ſi brave Gentilhomme fera une Dame de la fille d'un pauvre homme comme moi ? Ah que Dieu eſt bon ! Comment votre pauvre chere Mere ſoutiendra-t-elle le poids de tant de bonnes nouvelles ? Je partirai demain pour les lui annoncer : car je ne ſerai qu'à demi heureux, juſqu'à ce que cette chere femme en partage la joie avec moi. Certes, ma chere enfant, nous devrions nous retirer dans quelque campagne éloignée pour nous y cacher, de peur que notre pauvreté ne vous faſſe deshonneur.

Ah ! mon cher Pere, m'écriai-je, vous me mortifiez dans ce moment pour la premiere fois de votre vie. Votre pauvreté a été ma gloire & ma richeſſe ; & ſi je puis me vanter de quelque choſe, c'eſt de l'avoir toujours regardée comme un honneur plutôt que comme une honte ; parce que vous avez toujours eu tant de probité, que votre fille n'a jamais eu lieu que de ſe glorifier de tels Parents.

C'eſt ainſi, ma très-chere Mere, que nous paſſions ces doux moments, quand Mademoiſelle Darnford vint me trouver. Comment vous portez-vous, ma chere Demoiſelle, me dit-elle ? Je ſuis ravie de vous voir ſi bien. Allons, donnez-nous votre compagnie : & vous auſſi M. Andrews, ajouta-t-elle, en prenant mon Pere par la main.

Rien n'étoit plus obligeant, je l'en remerciai, & nous allâmes dans la grande ſalle. Mon maître ſe ſaiſit de mon Pere,

le fit asseoir à côté de lui, & ils bûrent un verre de vin ensemble. Pendant ce temps-là je demandai pardon de mon mieux à nos Dames, qui me l'accorderent de très-bonne grace. Pour le Chevalier S....., il mit les deux mains sur mes épaules, & avec son air jovial, voyons, me dit-il, si c'est-là que croissent vos ailes, car je n'ai jamais vû d'oiseau voler comme vous: Savez-vous bien que vous avez brisé les jambes de Miladi Jones avec la table: montrez-les lui, Madame, ajouta-t-il.

Cette plaisanterie fit rire toute la compagnie. Je dis que j'étois au désespoir de mon extravagance, & que si mon maitre n'en avoit pas été l'auteur, j'aurois dit qu'on avoit eu tort de m'exposer à tant de surprise, & de me forcer de sortir ainsi de moi-même devant une si bonne compagnie. Tous dirent que j'étois bien excusable, & qu'ils étoient charmés que je ne m'en fusse pas trouvée plus mal.

Ils eurent la bonté de me dispenser du jeu, & jouerent entr'eux. J'allai par ordre de mon maitre, m'asseoir de l'autre côté de la salle, dans la plus délicieuse place où je ne me sois trouvée de ma vie, entre les deux hommes du monde que j'aimois le plus, & qui me tenoient chacun par une main. De temps en temps mon Pere levoit vers le Ciel ses yeux baignés de larmes, & disoit, pouvois-je jamais espérer rien de semblable!

Je lui demandai s'il avoit eu la bonté

d'apporter avec lui les papiers ? Il me dit qu'oui, en me regardant fixement, comme pour dire, vous les livrerai-je à préſent ? Je les lui demandai, il les tira de ſa poche, je me levai le plus reſpectueuſement qu'il me fut poſſible, je les remis entre les mains de mon maître. Je vous remercie, ma chere Paméla, me dit-il. Votre Pere remportera le tout, pour voir non-ſeulement comment les choſes ont tourné pour le mieux, mais encore juſqu'à quel point j'ai été un méchant garçon. Mais je veux qu'il me le rende pour l'amour de l'auteur.

Les Dames & les Meſſieurs, quoique je puſſe dire, voulurent abſolument que je fiſſe le thé *, & Abraham demeura auprès de moi pour le ſervir à la compagnie. Mon maître & mon Pere demeurerent enſemble, & au lieu de thé bûrent quelques verres de vin. Le Chevalier dit en badinant à mon maître, je gagerois bien que pour tout l'or du monde vous ne voudriez pas être galant juſqu'au point de boire le thé avec les Dames †; mais votre temps approche & je ne doute pas que bien-tôt vous ne ſoyez d'auſſi bonne affaire que moi.

Mon maître les preſſa tant de reſter, qu'à

(*) En Angleterre, c'eſt toujours l'ouvrage de la Dame du logis.

(†) C'eſt encore un uſage en Angleterre, qu'après le repas les Dames ſe retirent pour boire le thé entr'elles, tandis que les hommes demeurent autour d'une table couverte de verres & de bouteilles.

ſa fin ils ſe rendirent, à condition que je viendrois orner la table : ce fut l'expreſſion dont ils voulurent bien ſe ſervir. J'inſiſtai pour qu'on m'en exemptât : mais mon maître me pria de céder, puiſque les Dames le vouloient. D'ailleurs, me dit-il, nous ne laiſſerons pas aller votre Pere, ainſi vous ferez auſſi-bien de reſter avec nous.

Je m'étois flatté que mon Pere & moi ſouperions, ou tête à tête, ou ſeulement avec la Jewkes. Mais Mademoiſelle Darnford, qui eſt une jeune Dame des plus obligeantes, me dit, nous ne vous laiſſeront point aller ; en vérité nous n'en ferons rien.

Quand on eut ſervi, Miladi Darnford me prit par la main. Avec votre permiſſion, Monſieur, dit-elle à mon maître, voulant me placer au haut bout de la table. De grace, Madame, lui dis-je, diſpenſez-m'en, je ne ſaurois le faire, je ne m'y réſoudrai jamais. Paméla, dit mon maître au grand contentement de mon cher Pere dans les yeux duquel je liſois, obligez Miladi Darnford, puiſqu'elle le ſouhaite : vous ſavez que ce n'eſt qu'anticiper de peu de jours ſur vos propres droits.

Mon cher Monſieur, lui dis-je, au nom de Dieu ne me l'ordonnez point, permettez de grace que je m'aſſeye auprès de mon Pere. Ouais, dit le Chevalier, voilà bien du bruit ici, allons, mettez-vous au haut bout, c'eſt votre place, & votre Pere s'aſſeyera auprès de vous. Ceci embarraſſant

beaucoup mon cher Pere, allons, dit mon maître, je vais vous placer tous; & là-deſſus il mit Miladi Darnford au haut bout de la table, Miladi Jones à ſa main droite, & Madame Péters à ſa gauche. Il me plaça entre les deux jeunes Demoiſelles, mais il mit fort adroitement l'aînée au-deſſous de ſa cadette. Je vous mets ici, Mademoiſelle, lui dit-il, afin que vous enfermiez mon petit oiſeau qui vole ſi bien; car je remarque avec plaiſir la bonté que vous avez pour lui; & d'ailleurs il faut que toutes les jeunes Demoiſelles ſoient enſemble. Cela parut faire plaiſir aux deux ſœurs; car la plus jeune d'elles avoient été miſe au-deſſous, ſur le pied que les choſes avoient été autrefois, elle auroit pu ſe trouver piquée de ce qu'on m'avoit miſe au-deſſus d'elle; au lieu que Mademoiſelle Darnford ſon aînée lui cédant, il paroiſſoit moins étrange qu'elle me cédât auſſi; ſur-tout après le tour aimable que mon cher maître venoit de donner à la choſe, en me ſuppoſant ſon petit oiſeau, qu'il étoit bon de tenir en cage.

Mon maître dit obligeamment à mon Pere, allons, M. Andrevvs, vous & moi nous ſerons enſemble. Là-deſſus, il prit le bas bout de la table, & mit mon Pere à ſa droite: le Chevalier voulut abſolument être à ſa gauche. Docteur *, dit-il au mi-

(*) Titre que les Anglois donnent indifféremment à tous les Eccléſiaſtiques & qui répond en François à celui de *Monſieur l'Abbé.*

nistre de la Paroisse, il me semble que toutes les jupes devroient être ensemble : ainsi mettez-vous auprès de cette Dame, ajouta-t-il en lui montrant sa sœur. Comme j'avois un dindon bouilli vis-à-vis de moi : si l'ouvrage n'est pas trop fort pour vous, me dit mon maître, coupez cet oiseau, pour épargner une partie de la peine à Miladi Darnford. Il fut disséqué dans un clin d'œil, & je servis aux Dames. Je donnerois bien quelque chose de bon, dit Mademoiselle Darnford, pour faire aussi adroitement l'office d'Ecuyer tranchant. Mademoiselle, lui dis-je, lorsque feue ma chere maîtresse régaloit quelques Dames de ses amies, comme elle le faisoit régulièrement à certains jours, elle vouloit toujours que je servisse.

Je me souviens, dit mon maître, que quand moi ou quelqu'autre ne coupions pas parfaitement, ma Mere disoit assez souvent, je vais envoyer chercher Paméla, pour vous apprendre à couper comme il faut. Mademoiselle Andrews a toutes les perfections de son sexe, dit Miladi Jones, c'est un prodige pour son âge. Je puis vous assurer encore, dit Mademoiselle Darnford, qu'elle joue du claveſſin à charmer, & chante en même temps, car elle a une très-belle voix. Nous avons bien besoin que vous nous disiez cela, lui dit le Chevalier, qui est-ce qui ne le devinera pas à l'entendre parler? & qui est-ce qui, voyant ses doigts, ne dira pas qu'ils sont

faits pour toucher quelqu'inſtrument que ce ſoit ? Docteur, ajouta-t-il en s'adreſſant au Miniſtre, il eſt bon que vous ſoyez ici, autrement j'aurois fait rougir les Dames. Je n'en crois rien, M. le Chevalier, dit Miladi Jones ; car un Gentilhomme auſſi poli que vous, ne voudroit pas pour beaucoup faire rougir des Dames. Non, non, dit-il, pas pour tout l'or du monde ; mais ſi je l'avois fait, j'aurois dit comme le Poëte, *Elles rient, parce qu'elles entendent.*

Quand la compagnie ſe retira, Miladi Darnford, Miladi Jones, & Madame Péters, invitérent ſéparement mon maître & moi à les aller voir, & lui demanderent en grace de me permettre d'y aller auſſi, au moins avant que nous quittaſſions l'endroit. Nous eſpérions, me dirent-elles, que quand le charmant lien ſera ſerré pour toujours, vous engagerez M. de B... à réſider davantage parmi nous. Nous étions toujours charmés quand il venoit ici, dit Miladi Darnford, mais à préſent nous en aurons une double raiſon. Mon Pere étoit tranſporté de tout ce qu'il entendoit.

Quand la compagnie eut pris congé, mon maître lui demanda s'il fumoit, il répondit que non. J'ai dit à mon aimable Paméla, ajouta-t-il en nous faiſant aſſeoir à ſes côtés, que de quinze jours, dont deux ſont déjà paſſés, il faut qu'elle en marque un pour me rendre heureux ; je l'ai laiſſée maîtreſſe de le choiſir dans la premiere ou dans la ſeconde ſemaine. Souhaiter que

Dieu vous béniſſe, eſt tout ce que je puis dire, répondit mon Pere, en levant les yeux & les mains au Ciel! Or, Paméla, continua mon maître en me prenant la main, ſi vous n'en avez point d'autre raiſon, qu'une petite honte mal placée ne vous faſſe pas différer; car je voudrois aller dans le Comté de Bedford le plutôt que faire ſe pourra; mais je n'y voudrois pas retourner, ſans y amener à mes domeſtiques une maîtreſſe, qui m'aide à réparer le mal qu'elle a fait elle-même dans ma maiſon.

J'étois ſi confuſe, que je n'oſois lever les yeux. Ma chere fille, me dit mon Pere, je ſuis bien sûr que je n'ai pas beſoin de vous exciter à l'obéiſſance dans tout ce qui peut obliger un ſi bon maître. Que dit ma Paméla? ajouta ce dernier; elle n'a pas coutume de chercher ſes expreſſions. Monſieur, lui dis-je, ſi je montrois trop d'empreſſement, j'aurois l'air de douter que vous demeuraſſiez dans les ſentiments où vous êtes, & de ne pas vouloir vous laiſſer le temps de la réflexion. Il eſt bien sûr que ſans cela, je dois me réſigner ſans réſerve à votre volonté.

Je n'ai pas beſoin de réfléchir, reprit-il, car je vous ai ſouvent dit, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui, que je ne pouvois vivre ſans vous. L'orgueil de ma condition m'a porté à tâcher par la douceur & par la crainte, de vous poſſéder ſur un autre pied; mais votre vertu s'eſt trouvée plus forte que toutes les tentations, & toutes les ter-

reurs du monde n'ont pu lui en impoſer. N'ayant donc pu vaincre ma paſſion pour vous, j'ai corrigé mon cœur ; j'ai réſolu que, puiſque vous ne vouliez pas être à moi aux conditions que je vous ai offertes, vous le ſeriez à celles qu'il vous plairoit ; & je vous jure qu'aujourd'hui je ne voudrois pas vous voir à d'autres. Il me paroît donc que le plutôt ne ſera que le mieux : qu'en dites-vous, M. Andrevvs ? Il y a tant de bonté de votre côté, Monſieur, & graces à Dieu tant de prudence du côté de ma fille, répondit mon Pere, que c'eſt à moi à garder le ſilence. Mais quand l'affaire ſera terminée, nous n'aurons, ma chere femme & moi, autre choſe à faire qu'à prier pour vous deux, & à admirer avec joie, en regardant en arriere, les voies admirables de la providence.

Il eſt aujourd'hui vendredi au ſoir, dit mon maître, je ſuppoſe, ma chere fille, que ce ſoit pour lundi prochain, ou mardi, ou mercredi, ou Jeudi matin, dites, mon enfant.

Voulez-vous bien, Monſieur, lui dis-je, me permettre de ne vous répondre que demain ? Volontiers, reprit-il ; & là-deſſus il tira la cloche, & fit appeller Madame Jevvkes. Où ferez vous coucher M. Andrevvs cette nuit, lui dit-il ? Prenez ſoin de lui, je vous prie ; c'eſt un parfaitement honnête homme, qui fera venir la bénédiction ſur toute maiſon où il mettra le pied.

Mon cher Pere pleuroit de joie, & je ne pus m'empêcher de lui tenir compagnie. Mon maître me donna un baiſer, nous ſouhaita le bon ſoir, & ſe retira. Je conduiſis mon Pere à ſa chambre, & l'entretins avec tant de feu ſur les bontés de mon maître, & ſur mon bonheur futur, qu'il me ſembla preſque à moi-même, que je n'étois que langue depuis la tête juſqu'aux pieds. Il écouta mon babil avec indulgence, & parut tranſporté de la plus grande joie. Il ſe coucha enfin, & ne ſongea toute la nuit qu'à l'échelle de Jacob, & aux anges qui montoient & deſcendoient pour le bénir lui & ſa fille.

SAMEDI.

Je me levai de grand matin, mais je trouvai que mon Pere m'avoit déjà prévenue, & qu'il étoit allé faire un tour de jardin. Je courus l'y trouver. Avec quels tranſports & quelles actions de graces n'en parcourûmes-nous pas tous les endroits, qui m'y avoient été ſi redoutables auparavant! l'étang, la porte de derriere, en un mot, juſqu'au moindre recoin. Que de motifs de joie & de gratitude n'y trouvâmes-nous pas?

Sur les ſept heures, mon maître vint nous y joindre en robe de chambre & en pantoufles; il avoit l'air un peu appeſanti. Je

crains, Monſieur, lui dis-je, que vous n'ayez mal repoſé cette nuit. C'eſt votre faute, Paméla, me dit-il. Quand je vous eus quittée, je ne pus jamais m'empêcher de jetter les yeux ſur vos papiers, & encore moins de les lire juſqu'au dernier mot; de ſorte qu'il étoit trois heures avant que je me ſois mis au lit. Je voudrois, Monſieur, lui dis-je, que vous euſſiez eu un meilleur paſſe-temps. Ce qu'il y a de pis, me dit-il, c'eſt ce que je m'étois attiré à moi-même; & vous ne m'avez pas épargné, Monſieur, lui dis-je.... Je vous pardonne, reprit-il, en m'interrompant; vous n'en avez eu que trop de ſujet. Mais je vois clair comme le jour, que ſi vous aviez pu vous évader, vous auriez bientôt été la femme de Williams; & je ne comprens pas même, comment il auroit pu en être autrement. En vérité, Monſieur, lui dis-je, je n'avois pas la moindre idée de devenir ſa femme, ni celle d'aucun autre homme. J'en ſuis perſuadé, reprit-il, mais cela devoit arriver comme une ſuite naturelle de l'état des choſes, & je vois que votre Pere l'approuvoit. Monſieur, lui dit mon Pere, je ne penſois guere alors à l'honneur que vous lui feriez, & je regardois ce parti-là comme fort au-deſſus de ce que nous pouvions lui procurer. Mais quand je vis qu'elle ne s'en ſoucioit pas, je réſolus de ne l'en point ſolliciter, & de laiſſer le tout à ſa prudence.

Je vois, reprit mon maître, qu'il n'y a eu dans toute cette affaire que ſincérité,

qu'honnêteté, & que franchiſe; j'en parle comme d'une choſe qui étoit preſque inévitable, ſuppoſé qu'elle eût eu lieu, & j'ai à cet égard toute la ſatisfaction que je pouvois ſouhaiter. Mais, ajouta-t-il, il faut que j'admire encore, comme je l'ai déjà fait mille fois, la prodigieuſe mémoire, & le tour heureux & aiſé de narration que votre excellente fille poſſéde. Au milieu des petits tours & des charmans artifices qu'elle employe pour éviter de tomber dans les piéges que je lui tends, toute ſa conduite eſt innocente, aimable, & adorable d'un bout à l'autre. Vous êtes le plus heureux des Peres, M. Andrews, & je ſerai, j'eſpere, le plus heureux des maris. Si cela ne devoit pas être ainſi, lui dit mon Pere, je prierois Dieu que le mariage ne ſe fît jamais. Je ne crains rien de ſemblable, répondit mon maître, & j'eſpere que je le mériterai de mon côté.

Mais en vérité, Paméla, ajouta mon maître, je ſuis fâché de trouver dans quelques endroits de votre journal, que Madame Jewkes a un peu outré l'exécution de mes ordres. J'y fais d'autant plus d'attention, que vous ne m'avez jamais fait de ſa conduite des plaintes qu'elle pouvoit s'attendre que vous m'en feriez. Il eſt vrai qu'une bonne partie n'en étoit fondée que ſur mes ordres; mais je vois qu'elle a eu l'inſolence de fraper ma chere fille. Je crois, lui dis-je, Monſieur, que je la provoquai un peu; mais comme nous nous étions par-

donné mutuellement, j'en étois moins fondée à me plaindre d'elle.

Fort bien, me dit-il, vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur au monde; mais si vous avez le moindre reſſentiment particulier, j'y entrerai au point qu'elle n'aura déſormais rien à faire où vous ſerez. Vous êtes ſi bon, mon cher Monſieur, répondis-je, que je dois pardonner à tout le monde. Quand je vois mon bonheur amené par les moyens mêmes que je regardois comme mes plus grands fléaux, c'eſt à moi à bénir ces moyens, & à pardonner à tout ce qui me déplaiſoit alors, en faveur du grand bien qui s'en eſt enſuivi. Voilà, me dit-il en m'embraſſant, une aimable maniere d'enviſager les choſes. Je dois vous récompenſer de ce que vous avez ſouffert, pour vous en rendre l'idée de plus en plus legére, & vous faire trouver des ſujets de joie dans votre nouvel état.

Le cœur de mon cher Pere étoit plein. Au nom de Dieu, dit-il à mon maître en joignant les mains, laiſſez-moi partir, permettez que j'aille retrouver ma chere femme, & lui dire toutes ces bonnes nouvelles, pendant que mon cœur y peut encore tenir; car il eſt prêt à crever de joie. Honnête mortel! lui dit mon maître, j'aime à voir un cœur auſſi excellent que le votre, ſur des levres ſi pleines de candeur. Je vous enjoins, Paméla, ajouta-t-il, de continuer votre recit à meſure que vous en aurez l'occaſion. Quoique votre Pere ſoit ici,

écrivez à votre Mere, pour compléter cette admirable hiſtoire, & que nous puiſſions, nous & nos amis, vous lire & vous admirer de plus en plus. Faites cela, ma chere enfant, me dit mon Pere, faites-le, je vous en prie. Voilà, ma très-chere Mere, la raiſon pourquoi j'ai continué de vous écrire, lorſque je croyois avoir fini, & que je penſois que mon Pere vous diroit tout ce qui ſe ſeroit paſſé pendant ſon ſéjour ici.

Mon maître avoit pris garde à mon pſeaume, il eut la bonté de le louer. Vous avez, me dit-il, tourné très-charitablement les derniers verſets, qui dans l'original ſont pleins de malédictions, & vous les avez changez en un vœu, qui montroit que vous n'aviez pas l'ame implacable, quoique mon cruel procédé à votre égard vous eût rendu très-excuſable, ſi vous l'aviez été. Je veux, ajouta-t-il, que vous me le chantiez demain.

Si vous n'avez rien de mieux à faire, nous irons prendre l'air enſemble après le déjeuner, & ce ſera en caroſſe, parce que votre Pere ſera de la partie. Mon Pere auroit bien voulu s'en exempter, mais mon maître ne le lui permit jamais. Il avoit honte horrible du peu de brillant de ſon équipage.

Mon maître nous fit déjeuner avec lui, & nous donna du chocolat. Je voudrois, Paméla, ajouta-t-il, que vous recommençaſſiez à vous remettre comme de coutume: vous pouvez au moins à préſent ap-

peller votres *les deux autres paquets*. Si vous avez beſoin de quelque choſe pour le grand jour où nous touchons, quelque ſecrette que je veuille tenir la choſe, j'enverrai un exprès à Lincoln, qui vous en rapportera tout ce que vous ſouhaiterez. Je lui répondis que la libéralité de ma chere maîtreſſe & la ſienne, m'avoient miſe beaucoup au-deſſus de mon état; que j'avois d'excellentes nipes de toutes les eſpeces, & que je n'en ſouhaitois point d'autres, ne voulant pas exciter la cenſure des Dames. Il n'en ſera pas de même, me dit-il avec bonté, quand j'aurai rendu mon mariage public en arrivant à l'autre maiſon. Mais ſi pour le préſent vous êtes contente de votre équipage, je vous laiſſerai faire comme bon vous ſemblera.

J'eſpere, M. Andrews, dit-il à mon Pere, que vous ne nous quitterez pas avant que l'affaire ſoit conclue, & pour lors vous ſerez bien sûr que mes vûes ſont honorables. D'ailleurs, cela engagera Paméla à hâter le jour deſiré. Ah! Monſieur! reprit mon Pere, je n'ai, graces à Dieu, nulle raiſon de révoquer en doute la généroſité de vos intentions; & j'eſpere que vous m'excuſerez, ſi je pars lundi de grand matin, pour aller retrouver ma chere femme, & la rendre auſſi heureuſe que je le ſuis.

Mais, Paméla, reprit mon maître, n'y auroit-il pas moyen de conclure mardi, peut-être alors votre Pere voudra bien reſter. J'aurois été ravi, ajouta-t-il, que

la choſe eût eu lieu dès demain ; mais j'ai envoyé M. Colbrand me chercher une licence *, pour lever juſqu'au moindre ſcrupule ; & il n'eſt guere poſſible qu'il ſoit de retour avant demain au ſoir, ou lundi matin.

Je ne pouvois jamais apprendre une plus agréable nouvelle. Monſieur, lui dis-je, je ſais que mon Pere languira d'être chez-lui. Et comme vous avez eu la bonté de me donner la quinzaine, à compter de mardi dernier, je ſerois bien aiſe que vous euſſiez la bonté de m'accorder un jour dans la ſeconde ſemaine.

Eh bien, dit-il, je ne veux pas être trop preſſant ; mais moins vous reculerez, & mieux ce ſera. Il nous faut bien accorder quelques choſes à ces filles de Jephté, M. Andrews, ajouta-t-il obligeamment. Je ſuppoſe que la petite foibleſſe mêlée de modeſtie, qui, dans les mariages les plus heureux, peut laiſſer quelque ſorte de regret de quitter l'état de fille, joint à un manque de contenance en entrant dans celui d'une femme, eſt la raiſon qui retient ma Paméla ; ainſi elle arrêtera elle-même le jour. Monſieur, répondit mon pere, vous n'êtes que bonté pour elle.

Je montai peu après à ma chambre, & m'équipai tout de neuf, prenant poſſeſſion

* C'eſt un acte expédié par la Cour Eccléſiaſtique qui autoriſe tout miniſtre à marier deux perſonnes qui le lui préſentent. Il tient lieu de publication de bans.

pour cette fois, & à la bonne heure, de ce que mon cher maître avoit appéllé mes *deux paquets*, faiſant alluſion à la maniere dont j'avois ci-devant diviſé les bonnes choſes que ma maîtreſſe & lui m'avoient données. Ainſi je mis du linge fin, des ſouliers d'étoffe de ſoie, des bas de coton fins, un beau jupon piqué, un joli habit de tafferas verd, manteau & jupe, un colier de France, une coëffure & un mouchoir à dentelle, & des gants blancs; puis j'eus l'impertinence, petite ſotte que j'étois, de me regarder l'éventail en main dans le miroir, & encore une fois de me trouver l'air d'une Dame. Mais je n'oubliai pas de remercier Dieu, de ce que je pouvois m'équiper de la ſorte avec tant de ſatisfaction.

Madame Jewkes voulut m'aider à m'habiller, me fit force complimens, & me dit entr'autres choſes, que pour le coup j'avois bien l'air de ſa maîtreſſe. Elle m'apprit que la petite chapelle étoit prête, qu'on y feroit le ſervice divin le lendemain, & marqua ſouhaiter beaucoup que l'heureux lien pût y être ſerré le même jour. Madame, me dit-elle, n'avez-vous pas vu la chapelle depuis qu'elle eſt nettoyée? non, repris-je: mais ne dites-vous pas qu'on y fera demain le ſervice divin? J'en ſuis charmée; car en dernier lieu, & à mon grand regret, j'ai vécu en vraie payenne? qui eſt-ce qui doit y officier? quelqu'un que M. Péters enverra, reprit elle. Vous m'apprenez-là de bonnes nouvelles. Madame Jewkes, lui dis-je,

j'eſpére qu'à l'avenir elle ne ſervira plus de garde-meubles. Vraiment, ajouta-t-elle, j'ai d'autres bonnes nouvelles à vous dire encore ; car les deux jeunes Demoiſelles Danrford & Miladi Jones doivent ſe trouver à l'ouverture de la chapelle, & dîneront ici avec nous. Mon maitre ne m'en a rien dit, répondis-je. Il faut changer de ſtile, Mademoiſelle, me dit-elle. Ce n'eſt aſſurément plus *mon maître* qu'il vous faut dire. Ah ! repris-je, c'eſt un langage que je n'oublierai jamais. Il ſera mon Maître tant que je vivrai, & je me croirai de plus en plus ſa ſervante.

Mon bon cher pere ne ſavoit pas que je fuſſe montée pour m'ajuſter : il me dit qu'en me voyant du premier coup dans cet équipage, il avoit tremblé qu'on ne ſe fût moqué de moi, & que quelque grande Dame qui me reſſembloit ne dût bien-tôt être la véritable femme de mon maître. Il fut frappé d'admiration : ah ! ma chere enfant, me dit-il, que votre heureux état vous ſiéra bien ! vraiment vous avez déjà l'air d'une Dame. J'eſpére, lui dis-je en me jettant à ſon cou, que quelle que ſoit ma condition, je ſerai toujours pour vous la plus reſpectueuſe des filles.

Mon maître m'envoya dire qu'il étoit prêt. Dès qu'il m'apperçut, mettez-vous, me dit-il, comme il vous plaira, ma chere Paméla, vous ſerez toujours une charmante fille : là-deſſus il me donna la main juſqu'au caroſſe, & voulut abſolument que mon pere

& moi fuſſions aſſis dans le fond. Pour lui il s'aſſit ſur le devant vis-à-vis de moi, & ordonna au cocher d'aller à la prairie où il avoit une fois rencontré M. Williams.

La converſation que nous eûmes en allant, fut infiniment agréable pour mon pere & pour moi, mon maitre redoublant toujours de bonté & de généroſité. Pendant que j'étois allée m'habiller, il avoit fait préſent à mon pere de vingt guinées, le priant d'en acheter pour ma mere & pour lui tels habits qu'ils jugeroient à propos, & de les dépenſer en entier : mais je ne ſus cela qu'à notre retour au logis, mon pere n'ayant pas eu l'occaſion de me l'apprendre.

Il eut la bonté de me dire que la chapelle étoit en aſſez bon ordre, & qu'elle avoit très-belle apparence; que la premiere fois qu'il reviendroit à ſa maiſon, il la feroit reblanchir, peindre & lambriſſer ; & qu'il y auroit de nouveaux ornemens à la chaire ; que tous les uſtencilles en ſeroient neufs ; & qu'à l'avenir on la tiendroit toujours en bon état. Il me dit que les deux jeunes Demoiſelles Darnford & Miladi Jones dineroient avec lui dimanche, & qu'en comptant leurs domeſtiques & les ſiens, il y auroit à l'égliſe une petite congrégation aſſez paſſable. N'ai-je pas bien imaginé, ajouta-t-il, de vous faire voir, avant qu'on célébre notre mariage dans la chapelle, qu'elle étoit réellement une petite maiſon de Dieu, & qu'elle avoit été conſacrée ? ah ! Monſieur, lui dis-je, votre bonté pour moi ne peut s'exprimer !

M. Péters, ajouta-t-il, a offert de venir y officier, mais il ne veut pas reſter à dîner ici, parce qu'il aura compagnie chez lui; de ſorte que je veux que le ſervice divin y ſoit fait par un homme à qui je donnerai tant par an, comme à un eſpèce de Chapelain. Vous devenez toute ſérieuſe, ma Paméla, ajouta-t-il; je devine que vous penſez à M. Williams. En vérité, Monſieur, lui dis-je, ſi vous voulez bien n'en être point fâché, je vous avouerai que j'y penſois. Le pauvre homme! je ſuis au déſeſpoir d'avoir été la cauſe qu'il vous a déſobligé.

Quand nous fûmes à la prairie, où la nobleſſe du lieu va ſe promener quelquefois, le caroſſe s'arrêta, & mon maître deſcendit & me mena au bord du foſſé, qui eſt une très-jolie promenade d'été. Il demanda à mon pere, s'il aimoit mieux ſe promener à pied, ou faire le tour de la prairie en caroſſe. Le pauvre homme choiſit de reſter en caroſſe, de peur, dit-il, que quelques perſonnes de condition ne ſe promenaſſent dans cet endroit-là; & il m'a dit depuis, que pendant preſque tout le chemin il avoit été à genoux dans le caroſſe, rendant graces à Dieu des faveurs dont il le combloit, & le priant de répandre ſa bénédiction ſur mon maître & ſur moi.

A notre arrivée à l'endroit où l'on ſe promene à l'ombre, je fus toute ſurpriſe d'y voir M. Williams, qui y étoit encore ſeul avec un livre à la main. Il paroît que ce

n'étoit point un hazard ; car j'ai ſu depuis qu'on avoit prié M. Péters, de lui dire de ſe trouver dans cette promenade à telle heure du matin.

Ha, ha ! vieille connoiſſance, lui dit mon maître, je vous retrouve encore ici ? quel beau livre liſez vous-là ? c'eſt, dit-il, le *Lutrin de Boileau*. Vous voyez, reprit mon maître, que j'ai amené avec moi ma petite fugitive, ou du moins celle qui avoit envie de l'être ; pendant que vous vous perfectionnez dans le françois, je travaille à apprendre l'Anglois, & j'eſpére y être maître dans peu.

Ce que je liſois, Monſieur, lui dit-il, eſt un très-beau morceau de poëſie françoiſe ; mais l'Anglois dont vous parlez eſt incomparable.

Vous êtes très poli, M. Williams, répondit mon maître ; mais quiconque n'en penſera pas comme vous, ne méritera pas de la poſſeder. Comment donc, Paméla, ajouta-t-il de la meilleure grace du monde, vous agiſſez bien en étrangere avec M. Williams, après avoir été ſi familiere autrefois ? je puis vous aſſurer l'un & l'autre, que je n'ai prétendu en vous procurant cette entrevue, ni inſulter M. Williams, ni rendre confuſe ma Paméla. M. Williams, dis-je alors, je ſuis charmée de vous voir en bonne ſanté, & quoique la généroſité de mon cher maître ait heureuſement changé la ſcène depuis que nous ne nous ſommes vûs, je ſuis ravie d'avoir une occaſion de vous aſſurer de ma

reconnoiſſance, pour la bonne intention que vous avez eue de me rendre ſervice, non pas tant comme à moi, que comme à une perſonne qui pour lors avoit grande raiſon de ſe croire dans la détreſſe; & j'eſpere, Monſieur, ajoutai-je en m'adreſſant à mon maître, que votre bonté me permettra bien de parler de la ſorte.

Pour vous, Paméla, me dit-il, vous pouvez vous montrer auſſi reconnoiſſante qu'il vous plaira, de la bonne intention de M. Williams; je ſuis bien aiſe que vous parliez en conſéquence de ce que vous penſez; mais, quant à moi, je ne me trouve pas tout-à-fait ſi obligé à cette bonne intention.

Permettez-moi, lui dit M. Williams, de vous repréſenter que je ſavois que vous n'avez pas été élevé en libertin, & que je n'avois aucune raiſon de vous croire tel par inclination. J'eſpérois que vous ne ſeriez pas fâché contre moi, quand vous viendriez à réfléchir ſur ma conduite: & ce n'a pas été d'abord un petit motif pour moi, de faire ce que j'ai fait.

Oui, dit mon maître; mais, M. Williams, pouviez-vous croire que je duſſe vous remercier, ſi, aimant une perſonne plus que tout le reſte de ſon ſexe, vous me l'aviez dérobée, pour l'épouſer enſuite vous-même? d'ailleurs, ajouta-t-il, vous devez conſidérer que c'étoit une connoiſſance toute nouvelle pour vous, & très-ancienne pour moi; que je l'avois envoyée à une de mes maiſons pour m'en aſſurer davantage; & qu'ayant

qu'ayant accès dans cette maiſon, vous ne pouviez effectuer votre deſſein, ſans violer en quelque ſorte les loix de l'hoſpitalité & de l'amitié. Quant à mes vûes ſur elle, j'avoue qu'elles ne paroiſſoient pas des meilleures; mais il eſt toujours vrai que je n'étois pas obligée d'en rendre compte à M. Williams; beaucoup moins devoit-on vous excuſer d'envahir un bien qui m'étoit ſi cher, & de tâcher de gagner ſon cœur, dans un temps où vous ne pouviez pas jurer que les choſes ne prendroient pas le tour qu'elles ont pris en effet.

J'avoue, répondit M. Williams, que ma conduite, telle que vous la repréſentez, paroît blâmable à quelques égards. Mais, Monſieur, je ne ſuis qu'un jeune homme, & mes intentions étoient bonnes. Aſſurément, il n'étoit pas de mon intérêt d'encourir votre diſgrace; & ſi vous voulez bien peſer impartialement toutes choſes, & faire réfléxion aux graces inimitables du corps & aux perfections de l'ame de l'aimable Demoiſelle que voici (c'eſt ainſi qu'il me nomma) peut-être votre généroſité regardera-t-elle comme l'exténuation d'une faute, ce que votre colére n'en a pas voulu accepter comme l'excuſe.

N'en parlons plus, dit mon maître; je ne ſuis pas venu ici pour me mettre en colére contre vous. Paméla ignoroit qu'elle dût vous voir; & à préſent que vous vous rencontrez enſemble, je voudrois vous demander, M. Williams, ſi, aujourd'hui que

vous ſavez mes vûes honorables ſur cette excellente fille, vous ſentez que vous pouvez trouver, je ne dis pas autant, mais preſqu'autant de plaiſir à poſſéder l'amitié de ma femme, qu'à être sûr du cœur de Mademoiſelle Andrews?

Monſieur, reprit-il, je vous répondrai ſans détour. Il me ſemble que ſi je n'avois conſidéré que moi-même, quelle qu'eût pu être ma condition, je l'aurois préférée avec elle à l'état le plus brillant. Mais je n'avois rien moins que lieu de me flatter de gagner ſon cœur; mais plutôt tous les ſujets du monde de croire que ſi elle avoit pu s'attendre aux bontés que vous avez pour elle, ſon cœur étoit déjà trop prévenu en votre faveur, pour pouvoir penſer à aucun autre homme. J'ajouterai encore, qu'en vous diſant avec franchiſe ce que je ferois, ſi je n'avois à conſidérer que moi-même, je trouve cependant, en faiſant réfléxion à ſon avantage particulier & à ſon mérite, que ce ſeroit manquer de généroſité au dernier point, ſi ayant toutes choſes à mon choix, j'héſitois à lui ſouhaiter un état ſi ſupérieur à tout ce que je pourrois faire pour elle, & ſi proportionné à ſon mérite.

Vous êtes obligée à M. Williams, me dit mon maître, & vous lui en devez un remerciement. La diſtinction qu'il vient de faire eſt très-judicieuſe: mais moi qui ai penſé vous perdre par ſon moyen, je ſuis ravi que les choſes n'ayent point été laiſſées à ſon choix. M. Williams, continua-t-il, je

vous donne la main de Paméla en témoignage de ſon eſtime & de ſon amitié pour nous, parce que je ſais que cela lui fera plaiſir ; & je vous donne la mienne pour vous aſſurer que je ne veux pas être votre ennemi. Il faut pourtant encore que je vous diſe, que je crois devoir la maniere raiſonnable dont vous penſez, au peu de ſuccès que vous avez eu, plutôt qu'à la généroſité dont vous venez de parler.

M. Williams me baiſa la main au moment que mon maître la lui donna, lui diſant, Monſieur, vous viendrez dîner chez moi, & je vous montrerai ma petite chapelle ; & à moi, vous Paméla, vous pouvez librement compter M. Williams au nombre de vos amis.

Quelle nobleſſe, & quelle affabilité ! M. Williams en verſoit des larmes de plaiſir, & moi auſſi. Je gardai le ſilence ; mais M. Williams lui dit : Monſieur, votre généroſité m'apprendra à me croire inexcuſable dans toutes celles de mes démarches qui ont pu vous déplaire ; & le reſte de ma vie fera voir mon reſpect & ma reconnoiſſance pour vous.

Nous continuâmes de marcher juſqu'au caroſſe, où étoit mon pere. Paméla, me dit mon maître, dites à M. Williams qui eſt cet honnête homme. Oh, M. Williams m'écriai-je, c'eſt mon cher pere ! à quoi mon maître eut la bonté d'ajouter, & un des plus honnêtes hommes d'Angleterre, M. Williams. Paméla lui eſt redevable de tout

ce qu'elle doit être, auſſi-bien que de ſon exiſtence : car je crois qu'elle ne m'auroit jamais amené où j'en ſuis, ni reſiſté ſi courageuſement à mes pourſuites, ſans les bonnes leçons & l'éducation religieuſe qu'il lui a fait ſucer avec le lait.

Mon bon M. Andrews, dit M. Williams à mon pere en lui prenant la main, vous voyez ſans doute avec un plaiſir inexprimable les fruits de vos ſoins religieux, & vous êtes à préſent, vous & votre chere fille, en chemin d'en reſſentir les heureux effets. Je ſuis comblé des bontés de Monſieur, répondit mon pere; & tout ce que je puis faire, c'eſt d'en benir Dieu & lui.

M. Williams & moi étions plus près du caroſſe que mon maître, & le premier ſe retirant pour faire place au dernier, celui-ci lui dit avec bonté : M. Williams, faites à Paméla le plaiſir de lui donner la main, & montez vous-même. Il me préſenta la main avec une inclination. Mon maître le fit monter & s'aſſeoir à côté de moi, ce qu'il eut toutes les peines du monde à l'obliger de faire, & s'aſſit lui-même vis-à-vis, à côté de mon pere, que j'avois en face.

M. Andrews, dit-il à mon pere, je vous dis hier que l'Eccléſiaſtique que vous voyiez n'étoit pas M. Williams, mais je vous dis aujourd'hui que Monſieur que voilà, l'eſt. Quoique je lui aye témoigné que je ne me croyois pas obligé à ſes intentions, j'avouerai cependant que vous l'êtes vous &

Paméla ; & ſi je n'ai pas promis de l'aimer, je voudrois que vous le lui promiſſiez.

Monſieur, dit M. Williams, vous avez une maniere de combler les cœurs, dont j'ai à peine trouvé un exemple dans tout ce que j'ai lû de ma vie ; & elle eſt d'autant plus noble que vous en uſez avant l'heureuſe cérémonie, que je ſuppoſe qui ne tardera pas à s'en enſuivre. Toute brillante qu'eſt votre fortune, cette cérémonie vous rendra redevable à la belle & vertueuſe Paméla, quand elle ſe ſera donnée à vous ; car alors vous poſſéderez un tréſor que des Rois pourroient vous envier.

Il eſt impoſſible que vous & moi diſputions long-temps enſemble, dit mon généreux & bien aimé maître à M. Williams, tandis que nos ſentimens s'accorderont ſi bien ſur les ſujets les plus importans.

J'étois toute confuſe. Mon maître qui s'en apperçut, me prit par la main, & me dit, allons, ma chere fille, levez les yeux, & tâchez de vous ravoir. Ne faites pas à M. Williams & à moi la cruelle injure de penſer que nous répétions ici des complimens comme nous recitions autrefois des vers à l'école. J'oſerai répondre pour nous deux, que nous ne diſons pas un ſeul mot qui ne ſoit dicté par le cœur.

Ah ! Monſieur ! m'écriai-je ! que tant de bonté eſt ſupérieure à toute la gratitude que je pourrois exprimer ! chaque inſtant ajoute au poids des obligations qui m'accablent.

Ne penſez pas trop à cela, me dit-il de-

la meilleure grace du monde. Les complimens que vous fait M. Williams ont un grand avantage ſur les miens : car, quoiqu'également ſincere, j'ai beaucoup à faire & à dire pour récompenſer tous les maux que je vous ai fait ſouffrir : encore ne pourrai-je jamais à cet égard être content de moi-même, tout ce que je puis faire n'étant jamais capable de vous en donner une pleine ſatisfaction.

Il vit que mon Pere étoit comme hors de lui de tant de marques de bonté, & qu'il en verſoit des larmes. Je ne ſuis pas étonné, lui dit-il en quittant ma main & prenant la ſienne, que le pere de ma chere Paméla exhale ainſi par des pleurs la joye de voir toutes ſes épreuves finies. Je ne dirai point qu'autrefois j'aye eu le pouvoir ou la volonté d'en agir comme je fais. Mais depuis que je me ſuis réſolu au changement que vous voyez, j'y ai trouvé un plaiſir ſi pur & ſi doux, que mon propre intérêt m'affirmera dans ma réſolution ; car ce n'eſt que depuis quelques jours que je connois le vrai bonheur.

Que vous êtes heureux, lui dit le pauvre M. Williams en pleurant de joye, que la grace de Dieu vous ait touché le cœur, avant qu'une paſſion effrenée vous ait entraîné à commettre des crimes, que le repentir le plus profond n'auroit pu expier qu'à peine ! Dieu vous a donné la force d'en arrêter tout-d'un-coup le torrent : & il ne vous reſte plus, après avoir évité le mal, qu'à

vous livrer au bien, qui ſera d'autant plus grand, que vous en jouirez ſans que jamais votre conſcience vous faſſe le moindre reproche.

Vous avez bien raiſon, lui répondit mon maître, de me faire reſſouvenir que c'eſt à la grace de Dieu que je dois tous ces avantages. Je l'en benis; je rends graces au digne homme que voici, des excellentes leçons qu'il a données à ſa fille. Je la remercie auſſi de les avoir ſuivies; & j'eſpere, M. Williams, qu'avec le temps, ſes bons exemples & votre amitié me rendront la moitié auſſi bon que ma chere compagne. Vous avouerez auſſi, je n'en doute point, que, ſans faire tort à aucun de nos Gentilshommes, cela me rendra le meilleur chaſſeur de renards qu'il y ait en Angleterre.... M. Williams alloit parler, comme il diſoit ces derniers mots. Vous prenez tout d'un coup un air ſi grave, ajouta-t-il en ſe tournant vers lui, que je m'imagine que ce que j'ai dit ne ſeroit pas abſolument approuvé de vous autres honnêtes gens de pratique, mais nous étions devenus tout-à-fait ſérieux, & il ne faut pas l'être trop non plus.

Que votre Paméla eſt heureuſe, ma chere mere! puiſſe mon cœur reconnoiſſant, & le bon uſage que je pourrai faire des biens qui m'attendent, contribuer à faire durer longtemps l'état délicieux que j'ai lieu de me promettre, & en reculer la fin pour l'amour du cher & aimable mortel, qui devient ainſi dans les mains de la providence, un

moyen pour répandre la bénédiction ſur tout ce qu'il regarde de bon œil ! certes je ne pourrai jamais aſſez reconnoître le prix qu'il veut bien mettre à mon peu de mérite, & la bonté avec laquelle il a prévenu mes ſouhaits, en cherchant, ſans être requis, l'occaſion de ſe réconcilier avec un honnête homme, qui pour l'amour de moi avoit encouru ſa diſgrace, & dont il ne me permettoit pas de prononcer le nom peu de jours avant. Mais voyez, je vous prie, combien les voyes de la providence ſont admirables ! cela même que je redoutois le plus qu'il vit ou qu'il connut ; le contenu de mes papiers, a, je l'eſpére, levé tous ſes ſcrupules, & eſt devenu un moyen pour hâter mon bonheur.

Ne prétendons plus déſormais, pauvres aveugles que nous ſommes, faire fond ſur notre propre ſageſſe ; & n'ayons plus la vanité de penſer, que nous devons régler abſolument tout ce qui nous concerne. J'ai en vérité toutes les raiſons du monde de dire, que je ne me ſuis jamais trouvée plus près de mon bonheur, que quand j'ai été la plus trompée dans mon attente. Car ſi je m'étois évadée (ce que j'ai eu ſi ſouvent en vue, & ſi ardemment ſouhaité) j'aurois échappé au bonheur qui vient aujourd hui au-devant de moi ; & je me ſerois peut-être précipitée dans toutes les miſéres que je voulois éviter. Il étoit néanmoins néceſſaire que je fiſſe les pas que j'ai faits pour admirer les choſes admirables qui m'arrivent. O ſageſſe im-

pénétrable du créateur ! combien ne dois-je pas adorer la bonté divine, & m'humilier devant elle, de ce qu'elle a bien voulu me rendre, à ce que j'eſpere, un inſtrument, non-ſeulement pour verſer ſes faveurs ſur l'aimable époux qu'elle me deſtine, mais encore pour répandre ſes bienfaits ſur mes freres ! puiſſe-t-elle m'accorder cette grace !

Ce fut de la maniere agréable dont je viens de parler, que nous paſſames notre temps dans cette ſeconde & charmante promenade. Je crus que Madame Jewkes rentreroit en terre, quand elle vit M. Williams revenir avec nous, & traité avec de ſi grands égards. Nous dinâmes avec toute la gayeté, la liberté & la cordialité imaginables ; & je vis bien aux manieres généreuſes de mon maître, que je n'avois point à me gêner avec cet honnête Eccléſiaſtique : car toutes les fois qu'il s'imagina que j'étois ſur la réſerve, il m'excita à ne me point gêner avec lui, & me pria à pluſieurs repriſes de ſervir mon pere & M. Williams ; paroiſſant charmé de me voir couper & diſtribuer à la ronde, comme il l'eſt de tout ce que je fais.

Après le dîner, nous allâmes voir la Chapelle, qui eſt très-jolie & décemment ornée ; elle ſera charmante quand on y aura mis la derniere main, comme il en a le deſſein au premier voyage qu'il fera dans le Comté de Lincoln.

Mon cœur plein d'une joie mêlée de vénération, au moment que j'y mis le pied

pour la premiere fois, fut violemment ému de l'idée de la cérémonie que j'eſpere qui y ſera célébrée dans peu de jours. Arrivée au pied du petit Autel, comme ils conſidéroient un tableau repréſentant la communion, & en admiroient le pinceau, je me gliſſai doucement dans un coin où je ne pouvois être vue, & à genoux, je répandis mon ame devant Dieu en actions de graces, de ce qu'après avoir été ſi long-temps éloignée du ſervice divin, il permettoit qu'en entrant pour la premiere fois dans une maiſon dédiée à lui rendre honneur, je le fiſſe avec de ſi magnifiques eſpérances. Je le ſuppliai de me maintenir toujours dans des ſentiments d'humilité, de me rendre digne de ſes faveurs, & de vouloir bien en benir la cauſe ſeconde, mon cher & bien aimé maître.

Ma priere fut plus courte que je n'aurois voulu, parce qu'ayant entendu mon maître demander où j'étois, je vins le retrouver ſur le champ.

J'eſpere, dit-il à M. Williams, que quelque ſcandale que je vous aye donné par ma conduite paſſée (& c'eſt bien de cela que je dois véritablement avoir honte) vous ne refuſerez pas d'officier ici demain, & de nous y donner vos inſtructions. M. Péters a eu la bonté de m'offrir de le faire la premiere fois, mais je ſai que cela l'embarraſſeroit. D'ailleurs je voulois que la requête que je viens de vous préſenter, fût le prélude de notre réconciliation.

Je vous obéirai de tout mon cœur, & dans les ſentiments de la plus parfaite reconnoiſſance, dit M. Williams : j'avouerai cependant que ſi vous exigez un diſcours, je ſuis abſolument pris au dépourvu. Je ne vous demande pas, dit mon maître, de nous parler à l'occaſion d'aucun événement particulier : mais ſi vous avez quelque diſcours ſur ce texte, . . . *Il y a plus de joie au Ciel pour un pécheur qui vient à s'amender, que pour quatre-vingt-dix-neuf juſtes qui n'ont pas beſoin de repentance*, & qu'il ne me mette pas dans un jour à me faire montrer au doigt par mes domeſtiques, & par ceux des Dames que nous aurons ici, j'en ſerai très-content. C'eſt un ſujet général qui me fait parler de cela, ajouta-t-il ; au reſte, tout ce que vous nous donnerez ſera bien reçu, car je ſais que vous ne ſauriez faire un mauvais choix.

J'en ai un ſur ce texte, répondit M. Williams ; mais s'il m'étoit permis de prendre pour mon ſujet les faveurs que je reçois de vous, je croirois qu'un ſermon d'actions de graces, que j'ai fait à l'occaſion d'une faveur ſinguliere du Ciel, répondroit fort aux ſentiments de gratitude dont je ſuis pénétré. Le texte eſt. . . . *Tu laiſſes maintenant aller ton ſerviteur en paix, car mes yeux ont vu ton ſalut.*

Ce texte-là, interrompis-je, me conviendra parfaitement. Pas ſi parfaitement, Paméla, reprit mon maître ; car je ne vous laiſſe pas *partir* en *paix*, mais j'eſpere que vous *reſterez ici avec plaiſir*.

Cela eſt vrai, Monſieur, lui dis-je, mais j'ai vu *le ſalut de Dieu.* J'ai bien lieu, ajoutai-je, ou jamais femme ne l'*eut*, de dire avec la ſainte Vierge, *Mon ame magnifie le Seigneur; car il a regardé la petiteſſe de ſa ſervante..... & a élevé qui étoit dans l'abaiſſement.*

Je ſuis bien sûr, dit mon cher Pere, que ſi l'on en avoit le temps, le Livre de Ruth, fourniroit un beau texte ſur l'honneur que ma chere fille reçoit aujourd'hui.

Pourquoi dites-vous cela, mon cher M. Andrews, repliqua mon maître? Je ſais l'hiſtoire dont vous parlez, & M. Williams confirmera ce que je dis, & que la chere enfant que voici, me fera pour le moins autant d'honneur qu'elle en recevra.

Monſieur, répondis-je, votre généroſité eſt inexprimable, mais je ne ſerai jamais de votre opinion. C'eſt ici une autre affaire, ma chere Paméla, me dit-il. Il me vaut mieux penſer que vous ſerez de mon ſentiment, & ce ſera une bonté en vous de penſer que vous n'y viendrez jamais. Voilà un principe excellent, qui pourra toujours régler notre conduite l'un envers l'autre.

N'étoit-ce pas-là, ma chere Mere, un diſcours plein de nobleſſe, de délicateſſe, & de bon ſens? Oh qu'une femme eſt heureuſe, de ſe trouver unie à un homme généreux & ſpirituel! Quoi de plus édifiant! Quoi de plus.... Mais les expreſſions me manquent, & je ne ſais que faire.

Au ſortir de la petite Chapelle, M. Williams nous dit qu'il vouloit aller chez lui, & chercher parmi ſes ſermons un diſcours convenable au jour ſuivant. J'ai une choſe à vous dire avant que vous partiez, répondit mon maître. Quand ma jalouſie ſur le compte de mon aimable Paméla, me fit tenir à votre égard une conduite que m'inſpiroit la vengeance, vous ſavez que je pris de vous une obligation de la ſomme pour laquelle je vous avoit fait des affaires. J'en ſuis très-ſincerement honteux; parce qu'en vous propoſant de la ſigner, je n'avois, & vous pouvez m'en croire, nulle intention de vous en demander le payement; mais je ne ſavois pas ce qui pouvoit arriver entre Paméla & vous, ni juſqu'où vous pouviez l'un & l'autre pouſſer les choſes; de ſorte que je voulois avoir cette piéce pour vous tenir en reſpect. Je ne crois donc pas, lui dit-il, en tirant de ſa poche l'obligation & la lui donnant, je ne crois pas vous faire un grand préſent de vous la rendre déchirée. Je penſe, ajouta-t-il, que les frais qu'elle a couté, & ceux qu'on vous a faits avant; ont été payés par mon Procureur; du moins le lui avois-je ordonné. Il a ſuivi vos ordres, répondit M. Williams; je vous rends mille graces de cette bonté, & de la maniere obligeante dont vous le faites. Si vous vous en allez, lui dit mon maître, vous ne ſerez peut-être pas fâché de vous en retourner dans ma berline? Non, Monſieur, reprit-

il, je vous rends graces. Le plaiſir de ſonger à vos bienfaits m'occupera ſi agréablement pendant tout le chemin, que je choiſis de le faire à pied, pour m'en occuper plus à loiſir.

Mon cher Pere avoit quelqu'inquiétude ſur ſon habit, avec lequel il lui falloit paroître le lendemain à la Chapelle : le pauvre homme craignoit de faire du deshonneur à mon maître, à cauſe de la jeune Mademoiſelle Darnford & des domeſtiques. Il m'en parla, & me dit en même-temps que vous aviez eu la bonté de lui faire préſent de vingt guinées pour les frais de ſes habits & des votres, ce qui me mit véritablement la joie au cœur. Certes je ne mériterai jamais la centieme partie des bontés qu'il a pour moi ! C'eſt preſqu'un malheur d'être accablé du poids de ſi grandes obligations, & en même-temps de ſentir ſi bien ſon peu de mérite. Oh que le pouvoir de faire du bien eſt divin ! c'eſt tout ce que j'envie aux riches & aux grands.

Ah, Monſieur ! dis-je à mon maître qui venoit juſtement à nous, vos bontés n'auront-elles point de bornes ? mon cher Pere m'a dit ce que vous lui avez donné. C'eſt une bagatelle, ma chere Paméla, me dit-il, une legere marque de ma tendreſſe, ainſi n'en parlez plus. Mais n'ai-je pas entendu cet honnête vieillard témoigner de l'inquiétude ſur quelque choſe ? ne me cachez rien Paméla. Tout ſon embarras, répondis-je, étoit l'impoſſibilité de s'abſenter

du ſervice divin, & la crainte de vous faire du deshonneur par le peu de brillant de ſon équipage.

N'avez-vous pas de honte, M. Andrews, lui dit-il? je croyois que vous ſaviez que l'extérieur n'eſt rien. Plût à Dieu que je fuſſe auſſi-bien équipé que vous dans le cœur! Mais à propos, Paméla, ajouta-t-il, votre Pere n'eſt guere plus mince ni plus petit que moi; nous irons lui & moi dans ma garderobe; & quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi-bien fournie ici que dans le Comté de Bedford, nous y trouverons peut-être ce qu'il lui faut.

Ainſi ne vous aviſez pas, me dit-il enſuite plaiſamment, de nous venir trouver que je ne vous appelle; car il ne faut pas que vous ſachiez encore comment les hommes s'habillent & ſe deshabillent. Diſpenſez-m'en de grace, lui dit mon Pere, je ſuis fâché qu'on vous ait parlé de cela. Et moi j'en ſuis bien aiſe, reprit-il, venez avec moi ſans plus de façon.

Il le mena en haut, & lui montra divers habits, inſiſtant pour qu'il en choiſît un. Mon pauvre Pere étoit tout confus; car mon maître n'en trouvoit aucun de trop bon, & lui n'en voyoit aucun qu'il jugeât aſſez mauvais. Comme il fixoit ſes yeux ſur un beau drap qui lui paroiſſoit le plus ſimple, mon cher maître à la fin lui dit, bon gré mal gré, à eſſayer l'habit & la veſte. Je ne l'aurois jamais cru, parce qu'il me ſembloit que des deux, mon maître

étoit le plus grand, & avoit le plus d'embonpoint, mais je vis dans la ſuite qu'ils lui alloient à merveilles. Comme le tout étoit ſimple, doublé de la même couleur, & fait pour voyager en caroſſe; mon cher Pere ne s'en accommoda que mieux. Il lui en fit préſent; & appellant tout de ſuite la Jevvkes, Madame Jewkes, lui dit-il, chauffez-moi bien cet habit pour demain au matin; M. Andrevvs, qui ne croyoit pas reſter avec nous dimanche, n'a apporté que ce qu'il a de plus commun. Je vous prie auſſi de voir parmi mes bas & mes ſouliers, s'il n'y en auroit point qui lui fuſſent propres; voyez auſſi parmi mon linge, car en gardant cet honnête vieillard plus long-temps que dimanche, nous l'avons entiérement dérangé. Il eut la bonté de lui donner en même temps les boucles d'argent qu'il avoit à ſes ſouliers. Ainſi, ma chere Mere, attendez-vous à voir mon Pere beau comme un adonis. De perruque, dit mon maître, il ne lui en faut point; car les cheveux blancs & vénérables qu'il porte, valent mieux que toutes les perruques d'Angleterre. Pour des chapeaux, je jurerois bien que j'en ai ici à revendre. Je prendrai ſoin de tout, Monſieur, lui dit Madame Jevvkes. Pour mon Pere, il vint me trouver, & ne put retenir ſes larmes. Je ne ſais, me dit-il, comment me comporter ſous le poids de tant de bienfaits. Ah, ma chere enfant! c'eſt à la bonté divine & à votre vertu que nous ſommes redevables de tout.

DIMANCHE.

Le lendemain dimanche, il ſembloit que toute la famille prit plaiſir à s'ajuſter, pour la célébration du Sabbat dans notre petite Chapelle. Miladi Jones amena M. Williams dans ſon caroſſe; & les deux jeunes Demoiſelles Darnford vinrent dans le leur, avec chacune un laquais, ſans compter le cocher. Nous déjeunâmes enſemble avec tout l'agrément imaginable. Mon cher Pere avoit l'air tout magnifique, & fut très-careſſé des trois Dames. Comme nous déjeunions, mon maître dit à M. Williams, qu'il croyoit que faute d'un Clerc il nous faudroit laiſſer-là les Pſeaumes. A quoi M. Williams répondit que non, & qu'il ſuppléeroit à tout ce qui dépendroit de lui. Là-deſſus mon Pere dit que ſi on vouloit bien le lui permettre, il rempliroit cet office de ſon mieux, s'en étant toujours fait un plaiſir. Je ſavois que dans ſa jeuneſſe il avoit appris à chanter les Pſeaumes, qu'il l'avoit pratiqué conſtamment en particulier & en famille chaque dimanche au ſoir, & qu'il avoit auſſi tâché de l'enſeigner dans la petite école qu'il avoit tenue avec ſi peu de ſuccès au commencement de ſes diſgraces, & avant qu'il ſe donnât à un genre de vie ſi dur, de ſorte que je n'avois nulle crainte qu'il s'en acquitât mal

dans notre petite Congrégation. Toute la compagnie parut charmée de ſa propoſition ; de ſorte que nous allâmes à la Chapelle avec une aſſez belle apparence, Madame Jewkes & tous les domeſtiques y étant, à la réſerve du cuiſinier. Jamais on ne fit le ſervice divin avec plus de ſolemnité, & jamais on n'y aſſiſta avec plus de dévotion & de décence. Mon maître entre autres, Miladi Jones, & les deux jeunes Demoiſelles donnerent l'exemple, & ſe comporterent d'une façon très-édifiante.

Mon cher Pere remplit ſon poſte avec beaucoup d'applaudiſſement, & fit les réponſes comme s'il avoit été toute ſa vie Clerc de Paroiſſe. Il choiſit le Pſeaume 23, * qui nous fut chanté en entier, parce qu'il

* *Dieu me ſoutient par ſon pouvoir ſuprême ;*
C'eſt mon Berger, qui me garde, & qui m'aime :
Rien ne me manque en ſes gras pâturages ;
Des clairs ruiſſeaux je ſuis les verds rivages :
Et ſous l'abri de ſon nom adorable,
Ma route eſt ſûre, & mon repos durable.

Je ne crains point, marchant dans cette voie ;
Que de la mort je devienne la proie ;
Quand je ſerois dans ſa vallée obſcure,
Par tout, ô Dieu ! ta houlette m'aſſure.
Tes biens, aux yeux d'une envieuſe troupe,
Couvrent ma table, & tu combles ma coupe.

De tous mes jours tu fais des jours de fête,

Et de ſenteurs tu parfumes ma tête ;
Tant de douceurs accompagnent ma vie,
Que mon bonheur en eſt digne d'envie.
J'eſpere ainſi que dans ta maiſon ſainte,
Je paſſerai tous mes jours en ta crainte.

ne contenoit que trois verſets. Il nous en lut chaque vers, & en commença l'air avec un cœur ſi rempli de ce qu'il faiſoit, qu'il l'acheva avec autant de tranquilité que de zele, prononçant le tout très-diſtinctement. Sur quoi Miladi Jones me dit à l'oreille, que les gens de bien étoient propres pour toutes ſortes de compagnies, & que leur cœur étoit toujours préſent à tout ce qui s'appelle action bonne & louable. Pour la jeune Mademoiſelle Darnford, elle ne ceſſoit de répéter, Dieu béniſſe un ſi bon & ſi digne homme! Jugez de la joie dont mon ame étoit remplie.

Je ſais, ma chere Mere, que vous ſavez par cœur la plupart des pſeaumes qui ſont courts, de ſorte que je n'ai pas beſoin de vous tranſcrire celui-ci, d'autant moins que votre principal tréſor eſt une Bible; & en eſt-il de plus grands au monde! Je ne ſache perſonne qui en faſſe un meilleur uſage que vous.

M. Williams nous fit un excellent diſcours ſur la libéralité & la généroſité, & ſur la bénédiction attachée au véritable uſage des richeſſes. Il avoit pris ſon texte dans le XI. chapitre du Livre des *proverbes*

verſets 24. & 25. *Tel répand, qui ſera augmenté davantage, & tel reſſerre outre meſure, qui n'en aura que diſette. La perſonne qui bénit, ſera engraiſſée, & qui arroſe abondamment, regorgera lui-même.* Il traita ſon ſujet avec tant d'art, que la délicateſſe de mon maître qui craignoit d'abord quelqu'apoſtrophe perſonnelle, n'en fut nullement bleſſée; il fut aſſez judicieux pour ne point ſortir du général : & mon maître trouva qu'il s'en étoit tiré avec autant d'éloquence que d'eſprit.

Mon Pere s'étoit mis préciſément ſous le pupitre, qui eſt la place du Clerc : & Miladi Jones faiſant ſigne à ſon laquais de venir, le chargea tout bas d'aller lui demander en grace de nous donner un autre Pſeaume, quand le Sermon ſera fini. Il choiſit le plus court de tous, le CXVII *, parce qu'il crut, comme il me le dit après, que le précédent avoit été aſſez long.

Mon maître remercia M. Williams de ſon excellent Sermon; les Dames en firent autant; je le fis auſſi de grand cœur; & il eut la bonté, auſſi-bien que M. Williams, de prendre mon Pere par la main, & de le remercier de la maniere dont il

* *Nations, louez le Seigneur,*
Peuples, chantez à ſon honneur.
Pour nous, ſes ſoins & ſon amour
Se renouvellent chaque jour;
Et ſa conſtante vérité
Demeure à perpétuité.

avoit rempli ſon office. Chacun lui en fit des compliments, & il n'y eut pas un domeſtique qui ne parût le regarder avec reſpect & avec plaiſir.

A dîner je fus obligée, malgré mille inſtances de ma part, de prendre le haut bout de la table; & mon maître ſe mit au bas bout, entre M. Williams & mon Pere. Paméla, me dit-il, vous êtes ſi adroite, que je crois pouvoir vous charger du ſoin de ſervir les Dames; pour moi, je ſervirai mes deux bons amis. J'aurois dû vous dire que j'avois mis un ſatin à fleurs, qui avoit été à ma maîtreſſe. Il avoit encore tout ſon luſtre, & paroiſſoit neuf. C'étoit un des premiers préſents que m'eût fait mon maître; & les Dames qui ne m'avoient vûe que dans mon petit habit de laine, me firent mille compliments dès qu'elles me virent.

Après le dîner on parla des Pſeaumes, & mon maître fut très-méchant, ſi j'oſe l'appeller ainſi; car il ſe tourna du côté de mon Pere, & lui dit: M. Andrews, il me ſemble que comme nous n'aurons que les prieres cette après-dîné, nous pouvons bien avoir un plus long Pſeaume; ſi vous nous donniez le CXXXVII? Qu'en penſez-vous? De grace, mon cher Monſieur, m'écriai-je, ne parlez plus de cela. Paméla, reprit-il, vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais vous nous chanterez ſelon votre verſion, avant que ces Dames s'en aillent. Mon Pere ſourit, quoiqu'il ſouffrit un peu

pour moi, & dit, croyez-vous, Monſieur, qu'il puiſſe être chanté? Sans doute, dit mon maître, il n'y a rien à craindre tant que Madame Jevvkes ne l'entendra pas.

Ce peu de mots excita la curioſité des Dames; & Miladi Jones dit qu'elle ne voudroit pas pour beaucoup demander à rien entendre qui pût me faire de la peine, mais qu'elle ſeroit charmée que ce fût de mon conſentement. En vérité, Madame, lui dis-je, il faut que je vous demande en grace de ne pas inſiſter là-deſſus, je n'y ſaurois conſentir. Vous le verrez, Meſdames, dit mon maître. Allons, Paméla, ajouta-t-il, il ne faut pas non plus que tout aille à votre fantaiſie. Je vous prie donc, Monſieur, repliquai-je, que je n'en entende rien. Paméla, me dit-il, je ſuis bien aſſuré que vous ne voudriez pas écrire ce qu'il ne ſeroit pas à propos qu'on entendît. Oui, Monſieur lui dis-je, mais il eſt des cas & des occaſions qui peuvent rendre paſſable en un temps, ce qui ſeroit inſupportable dans un autre. Ah! reprit-il, Paméla, j'en ſuis auſſi bon juge que vous. Ces Dames ſavent une bonne partie de votre hiſtoire; & vous me permettrez de vous dire, que ce qu'elles en ſavent vous fait plus d'honneur qu'à moi; de ſorte, que ſi je n'ai pas de répugnance à reveiller la choſe, vous pouvez bien ſouffrir que je le faſſe. Je vais, continua-t-il, vous tirer de peine, le voici, & en même-temps il le tira de ſa poche.

En vérité, Monſieur, lui dis-je, en me levant, je ne ſaurois y conſentir. J'eſpere que ſi vous voulez lire, vous me permettrez de ſortir de la chambre pour un moment. C'eſt ce que je ne permettrai pas, reprit-il. De grace, Monſieur, qu'il n'en ſoit rien, lui dit Miladi Jones, nous ne l'entendrons point ſi Mademoiſelle Andrews y a tant de répugnance. Et bien donc, Paméla, dit mon maître, je vous donne à choiſir que je le liſe à préſent, ou que vous nous le chantiez tantôt. L'alternative eſt fâcheuſe, Monſieur, lui dis-je. Je vous promets, reprit-il, que ce ſera l'un des deux. Faites donc ce qu'il vous plaira, répondis-je; car je ne ſaurois le chanter.

Je vois bien, dit mon maître, qu'il faut que je le liſe; & pourtant, tout conſidéré, il me vaudroit autant n'en rien faire, car je n'en retirerai pas beaucoup d'honneur. Liſez-le-nous donc, je vous en prie, dit la jeune Mademoiſelle Darnford, pour que nous en jugions.

Eh bien donc, continua-t-il, voici de quoi il eſt queſtion. A ce qu'il paroît, Paméla, dans le temps de ſa détention, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle fut priſe priſonniere, pour me rendre bien-tôt ſon priſonnier, car c'eſt-là la ſomme de tout; Paméla dit dans ſon Journal, qui ne devoit être lu que de ſes parents, qu'un jour elle fut ſollicitée par Madame Jewkes à lui chanter un pſeaume; & que ſa triſteſſe ne le lui permettant pas, elle n'en voulut rien faire;

mais qu'après que Madame Jewkes l'eut quittée, elle fit réflexion que le pſeaume CXXXVII. ſe pouvoit appliquer à ſa ſituation préſente, Madame Jewkes l'ayant ſouvent priée inutilement de lui chanter une chanſon. Que là-deſſus, elle en fit une application plus particuliere au cas où elle ſe trouvoit, & que regardant Madame Jewkes comme une géoliere qui en vouloit à ſon honneur, elle tourna le pſeaume en queſtion de la maniere ſuivante. Là-deſſus M. Williams, ajouta-t-il, vous aurez la bonté de lire un verſet de la traduction ordinaire, & moi je lirai le verſet de celle de Paméla qui y répond. Là-deſſus, M. Williams tira de ſa poche ſon petit livre de prieres, & lut ce premier verſet:

Etant aſſis aux rives aquatiques,
De Babylon, pleurions mélancoliques,
Nous ſouvenant du pays de Sion:
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret tant de pleurs repandîmes,
Aux ſaules verds nos harpes nous pendîmes.

Mon maître lut ce qui ſuit.

Etant aſſiſe au manoir horrifique
De Belton-Hall, pleurois mélancolique,
Me déſolant de ma détention:
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret épandis tant de larmes,
Seulette un jour penſois à mes allarmes.

Les

Les Dames dirent que rien n'étoit plus joli ; & Mademoiſelle Darnford ajouta, que quelqu'un de la compagnie avoit très-bien obſervé, que la lecture de ces vers me devoit moins inquiéter que lui.

Je ſavois bien, dit mon maître, que je ne m'acquerrois pas grand honneur, en montrant cette piéce ; mais liſons toujours. M. Williams continua.

Lors ceux qui-là captifs nous emmenerent
De les ſonner fort nous importunerent,
Et de Sion les chanſons reciter.
Las ! dîmes-nous, qui pourroit inciter
Nos triſtes cœurs à chanter la louange
De notre Dieu dans une terre étrange ?

Ce verſet, interrompit mon maître, ſe rapproche beaucoup de l'original. Il eſt tourné avec une charmante ſimplicité.

Lors celle là qu'on fit ma geoliére,
Inſolemment ſa pauvre priſonniére
Vint requerir de Pſalmes lui chanter.
Las ! de quel front oſes-tu m'exciter
(Dis-je en mon cœur) à chanter la louange
De notre Dieu dans ce ſéjour étrange !

Il ne ſe peut rien de mieux, dit M. Williams. Quoi donc, ajouta Miladi Jones en s'adreſſant à moi, avez-vous bien pu ſouhaiter que nous fuſſions privés de ce nouvel échantillon de vos talens & de votre génie ?

Ah ! s'écria mon pere, vous allez rendre

ma chere enfant orgueilleuſe. Non, non, lui dit mon généreux maître; Paméla ne ſauroit être orgueilleuſe, car les louanges n'énorgueilliſſent que ceux qui ne ſont pas accoutumés à les entendre. Mais continuons. M. Williams lut:

Or toutefois puiſſe oublier ma dextre
L'art de harper avant qu'on te voye être,
Jéruſalem! hors de mon ſouvenir:
Ma langue puiſſe à mon palais tenir,
Si je t'oublie, & ſi jamais j'ai joye,
Tant que premier ta délivrance j'oye.

Voici, dit mon maître, la parodie de Paméla, qui approche auſſi beaucoup de l'original.

Or toutefois puiſſe oublier ma drette
L'art de ſonner de la douce épinette,
Si d'aller droit ne ſai me ſouvenir.
Ma langue puiſſe à mon palais tenir,
Si je m'oublie, & ſi jamais j'ai joye,
Tant que premier ma délivrance voye.

Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi le plaiſir d'en demeurer-là. Permettez-moi, Mademoiſelle, répondit M. Williams, de vous demander en grace de me laiſſer lire le reſte: je languis de voir ce que vous faites des fils d'Edom, & comment vous tournez les exécrations du Pſalmiſte contre les Babyloniens inſultans.

En vérité, M. Williams, répondis-je,

vous n'auriez pas dû dire cela. Oh ! interrompit mon maître, c'eſt ici un des meilleurs endroits. La pauvre Madame Jewkes y tient la place des fils d'Edom ; gardons-nous d'autant moins de nous en priver, que ma chere Paméla y fait briller une vertu qui lui eſt propre, en ne ſouhaitant aucun mal à ſa perſécutrice. Liſez la ſtance ſuivante, M. Williams. Ce dernier lut.

Mais donc, Seigneur en ta mémoire imprime
Les fils d'Edom, qui ſur Jéroſolyme
Crioient au jour que l'on la détruiſoit.
Souvienne-toi que chacun d'eux diſoit,
A ſac, à ſac, qu'elle ſoit embraſée,
Et juſqu'au pied des fondemens raſée !

Vraiment, dit mon maître, il me ſemble appercevoir dans ce que je vais lire une petite touche de malédiction ; mais je trouve qu'elle a aſſez bonne grace, comparée avec l'original. Voici auſſi les fils d'Edom, qu'on n'épargne pas autrement.

Mais donc, Seigneur, en ta mémoire imprime
L'affreuſe Jewkes qui voudroit dans le crime
Faire tomber ta pauvre Paméla !
Souvienne-toi comme elle a dit, voilà
Bien des façons ! *puis d'un ton de tigreſſe,*
A bas, à bas, ces grands airs de ſageſſe !

En vérité, Monſieur, lui dis-je, on au-

roit pu paſſer par-deſſus cet endroit : mais les Dames & M. Williams s'écrierent, qu'elles en ſeroient bien fâchées ; ce qui me fit voir que la malheureuſe Jewkes n'avoit pas un ami parmi eux.

A préſent, dit mon maître, liſez les horribles malédictions que prononce le Pſalmiſte. M. Williams acheva ainſi ſa lecture.

Auſſi ſera Babylon miſe en cendre :
Et très-heureux qui te ſaura bien rendre
Le mal dont trop près nous viens toucher ;
Heureux celui qui viendra arracher
Les tiens enfans de ta mamelle impure ,
Pour les froiſſer contre la pierre dure ?

Voici, dit très-obligeamment mon maître, de quelle maniere Paméla a tourné ces vers.

Auſſi ſeras , impudique ennemie ,
Ains non pas moi , couverte d'infamie ;
Et pour ton bien ce mal t'arrivera.
O ! bienheureux le mortel qui viendra ,
En me tirant de ta patte effroyable ,
Te tirer toi de la griffe du diable !

Je m'imagine, dit mon maître à M. Williams en ſouriant, que ſi nous ſavions la vérité du fait, nous trouverions qu'on eſpéroit alors que vous ſeriez ce bienheureux mortel. A qui que ce fut que ceci eût rapport dans ce temps-là, dit M. Williams, l'heureux mortel en queſtion ne ſauroit ,

Monſieur, être preſentement que vous-même.

J'oſois à peine lever la tête, tant j'étois confuſe des louanges dont toutes les Dames m'accabloient à qui mieux mieux. Cela me fait bien voir qu'il y a de la partialité de leur part, & que ce qu'elles en font, ce n'eſt que parce que mon maître a tant de bonté pour moi, & aime à entendre chanter mes louanges. Car outre que j'ai beaucoup pris du Pſalmiſte, je ne vois rien dans ces vers de ſi beau qu'ils voudroient me le faire accroire.

Nous allâmes tous, & la cuiſiniere en fut auſſi, l'après-dinée à l'égliſe, comme nous y avions été le matin : mon cher pere finit le ſervice par les verſets ſuivans du pſeaume CXLV. y magnifiant fort à propos le ſaint nom de Dieu pour toutes les faveurs dont il nous combloit ; mais il ne les mit pas dans l'ordre où ils ſont dans les pſeaumes ; ce qu'il crut être d'autant moins néceſſaire, qu'il nous liſoit chaque vers avant que nous le chantaſſions.

Oui : l'éternel eſt juſte en tous ſes faits,
Et ſes faveurs rempliſſent nos ſouhaits ;
Il ſe tient près de ceux qui tous les jours,
D'un cœur fidele implorent ſon ſecours.
Sa providence, à ceux qui le révérent,
Donne toujours ce que leurs cœurs eſpérent :
Il eſt touché de leurs cris, de leurs larmes ;
Il les délivre en toutes leurs allarmes.
A toi, Seigneur, s'attend la créature ;

Elle reçoit de toi la nourriture ;
Quand il eſt temps, ouvrant ta main puiſ-
ſante,
Tu la repais, & remplis ſon attente.
Je veux chanter ta gloire & ta grandeur,
Qu'on voit briller avec tant de ſplendeur,
Et pour louer tes miracles divers,
J'emprunterai la voix de l'univers.

Nous nous promenâmes dans le jardin juſqu'à ce que le thé fut prêt ; & comme nous allions par la porte de derriere, mon maître me dit : *de toutes les fleurs du jardin il n'en eſt point de ſi belle que le tournesol.* Ah ! Monſieur, lui dis-je, oubliez préſentement tout cela ! M. Williams qui l'entendit, en parut un peu décontenancé. Sur quoi mon maître lui dit : M. Williams, je ne cherche point à vous rendre ſérieux, mais j'admire les reſſorts étranges par leſquels les événemens ſont amenés. Je vois d'autres objets ici autour, qui me touchent plus par la conſidération des dangers que ma chere Paméla a courus, que rien de ce que vous avez fait ne doit vous toucher. Vous êtes la généroſité même, lui répondit M. Williams.

Ils ſe promenerent enſuite tête-à-tête pendant un bon quart-d'heure, parlans de choſes générales & de littérature, & nous rejoignirent fort contens de leur converſation.

Miladi Jones ſe mit entre mon maître &

moi, & ſe tournant vers lui : ah ! quand l'heureux jour viendra-t'il, lui dit-elle ? nous ſouhaitons qu'il n'en ſoit plus queſtion, afin de pouvoir après cela vous garder avec nous auſſi long-temps que vous y pourrez reſter. Je voudrois, dit mon maitre, que ce fut demain ou après-demain au plus tard, ſi Paméla y conſentoit ; car j'ai envoyé chercher une licence *, & celui que j'ai chargé de la commiſſion, ſera ici ce ſoir, à ce que j'eſpere, ou demain de grand matin. De grace, Paméla, ajouta-t-il, ne différez pas plus loin que jeudi. Quoi donc ! me dit Miladi Jones, ſeroit-il bien vrai que vous fiſſiez trainer la choſe en longueur ? fort bien, dit mon maitre, à préſent que vous êtes de mon côté, je vous laiſſe avec elle pour arrêter le jour ; & j'eſpére qu'elle n'inſiſtera pas ſur des bagatelles, comme ſur quelque choſe d'important. Là-deſſus il nous quitta, & fut joindre les deux jeunes Demoiſelles.

Miladi Jones me dit, qu'elle ne balanceroit point à me trouver blâmable, ſi je différois d'un moment ; parce qu'elle comprenoit que Miladi Davers ſeroit dans la derniere inquiétude que ſon frere ne m'épouſât ; & que rien au monde ne ſeroit plus triſte, ſi quelque choſe venoit à la traverſe. Madame, lui dis-je : lorſqu'il eut la bonté

* C'eſt un acte expédié à la Cour Eccléſiaſtique au nom de l'Archevêque de Cantorbéri, par lequel il eſt permis à tous Miniſtres, de marier deux perſonnes ſans publication de bans.

de m'en parler pour la premiere fois, il me dit que l'affaire ſe feroit dans quinze jours; mais il me demanda enſuite ſi je voulois que ce fut dans la premiere ou dans la ſeconde ſemaine. Je lui répondis (car pouvois-je faire autrement ?) que ce ſeroit dans la ſeconde. Il me pria que ce ne fût pas le dernier jour de la ſeconde ſemaine. Or, Madame, ajoutai-je, m'ayant ainſi marqué l'intention où il étoit que ce fût pour un des jours de la ſeconde, je n'avois garde de montrer plus d'empreſſement que lui, en lui nommant un jour de la premiere.

Fort bien, me dit-elle; mais comme il vous preſſe avec tant d'égards & de politeſſe d'en avancer le moment, il me ſemble qu'à votre place j'y conſentirois. Comme elle me vit héſiter & rougir, vous ſavez mieux que moi, ajouta-t-elle, ce qui vous convient; je vous dis ſeulement ce que je ferois. Je répondis que j'y penſerois ſérieuſement, & que ſi je le trouvois fort empreſſé, aſſurément je croirois devoir l'obliger, & conſentir à ce qu'il ſouhaitoit.

Meſdemoiſelles Darnford demanderent inſtamment d'être à la nôce, & qu'on leur donnât un bal. Appuyez notre requête, Mademoiſelle Andrews, me dirent-elles, vous ne ſauriez nous obliger plus ſenſiblement. En vérité, Meſdames, leur dis-je, je ne vous le promettrois pas, quand même je le pourrois. Et pourquoi cela? me dirent-elles. Je ne ſais, répondis-je; il me ſemble qu'on peut célébrer avec plaiſir l'anniver-

ſaire de ſon mariage ; mais pour le jour même, en vérité, Meſdames, je le trouve un jour trop important pour celles de notre ſexe, pour y pouvoir être fort gaye : c'eſt une affaire tout-à-fait ſérieuſe & qui donne beaucoup à penſer ; & je ſuis sûre que dans le même cas, vous en jugeriez comme moi. A ce compte, dit l'aînée, on en a que plus de beſoin de ſe réjouir, & de s'égayer de ſon mieux.

Je vous avois bien dit, interrompit mon maître, quelle réponſe vous deviez attendre de Paméla. La plus jeune dit, que de ſa vie elle n'avoit entendu parler des gens ſi graves en pareille occaſion. J'eſpére auſſi, Monſieur, ajouta-t-elle, que ce jour-là vous ne ferez que chanter des pſeaumes, & que Mademoiſelle le paſſera en jeune & en oraiſon. Qui jamais ouit parler de porter ainſi le ſac & la cendre en un jour de nôces? Il me ſembla qu'elle étoit un peu piquée, & je ne lui répondis point. Je vois que j'aurai aſſez à faire avant qu'il ſoit peu, s'il me faut répondre à toutes celles qui me porteront envie.

Nous entrâmes pour boire le thé, & tout ce que les Dames purent obtenir de mon maître, ce fut de leur donner un petit bal avant que de quitter le pays. Mademoiſelle Darnford dit alors, qu'il falloit donc que ce fût chez elles que ſe fit l'aſſemblée ; parce que ſi elle ne pouvoit pas être à la nôce, elle ſe croiroit inſultée, & ne reviendroit plus que nous n'euſſions été les voir.

Quand elles furent parties, mon maître voulut faire reſter mon pere juſqu'après la concluſion ; mais il demanda en grace, qu'il lui fût permis de partir le lendemain avec le jour ; donnant pour raiſon, que ma mere ſeroit doublement inquiéte s'il tardoit plus long-temps, & que d'ailleurs il mouroit d'impatience de lui apprendre toutes les circonſtances du bonheur de ſa fille. Quand mon maître vit qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur de s'en retourner, il appella Thomas, & lui ordonna de tenir prêt pour le lendemain de grand matin, un certain cheval bai pour mon Pere, avec un porte-manteau pour mettre ſes habits ; & de l'accompagner tout le premier jour, ou même juſques chez lui, ſi M. Andrews l'aimoit mieux. Et, ajouta-t-il en s'adreſſant à mon pere, comme ce cheval-là vous ſervira pour aller & venir quand vous nous rendrez viſite dans le Comté de Bedford, je vous en fais préſent, auſſi bien que de ſon équipage. Et ne vous aviſez pas de dire non, continua-t-il, voyant que mon pere vouloit parler, je ne veux pas qu'on me refuſe. Cela n'étoit-il pas charmant ?

Il lui dit encore mille choſes obligeantes à ſouper, & lui donna tout ce qu'il avoit de papiers à moi, en le priant de les lui rendre lorſque ma mere & lui les auroient lûs. Un pere & une fille qui s'aiment auſſi tendrement que vous, ajouta-t-il, ſeroient peut-être bien aiſes d'être quelques inſtans ſeuls. Faites donc mes complimens à la

bonne Madame Andrews, & dites-lui qu'avant qu'il ſoit peu j'eſpére de vous voir enſemble, dans une viſite que vous rendrez à votre fille à mon autre maiſon. Je vous ſouhaite donc, au cas que vous partiez avant que je vous voye, le bon ſoir & un bon voyage. En diſant cela il lui prit la main, & laiſſa mon cher pere ſi pénétré de ſes bontés & de ſes bienfaits, qu'à peine pouvoit-il proférer une ſeule parole.

Vous vous imaginez aſſez, ma très-chere mere, la peine que j'ai eue à me ſéparer de mon cher pere, qui ne m'a pas quittée ſans répugnance : mais il étoit ſi impatient de vous revoir, & de vous annocer les bonnes nouvelles dont il a le cœur rempli, que je ne ſouhaitois preſque qu'à demi de le retenir.

Madame Jevvkes apporta deux bouteilles d'eau de ceriſes, deux d'eau de canelle, & quelques gâteaux, qui furent mis dans le porte-manteau, avec l'habit neuf de mon pere ; car il dit qu'il ne voudroit pas pour toutes choſes au monde y être vû dans ſon voiſinage, avant qu'on ſut publiquement que j'étois mariée. Il ne voulut pas non plus entamer les vingt guinées que ce temps-là ne fût venu, de peur des réfléxions ; ajoutant qu'alors il me conſulteroit ſur ce qu'il auroit à acheter. Faites, lui dis-je, comme il vous plaira ; j'eſpére à préſent, mon cher pere, que nous aurons ſouvent le plaiſir d'entendre parler l'un de l'autre, ſans être obligés d'avoir recours aux artifices.

Il me dit qu'il vouloit ſe coucher de bonne heure, afin de pouvoir ſe lever au point du jour, & prit congé de moi, me menaçant de ne m'aimer plus, ſi je me levois le matin pour le voir partir, ce qui ne feroit que rendre notre ſéparation plus triſte, & nous rendre l'un & l'autre mélancoliques pour tout ce jour-là.

M. Thomas lui apporta une paire de bottes, & lui dit qu'il l'appelleroit au point du jour, & empaqueteroit tout dès le ſoir même. Il me donna donc ſa bénédiction, pria Dieu pour moi, & me promit de vous en faire faire autant, ma très-chere mere. Je me retirai dans mon cabinet toute triſte de ſon départ, qui pourtant me faiſoit à demi plaiſir, ſi je puis parler ainſi, parce que quoi qu'il me quittât par néceſſité, il ne le faiſoit cependant que pour aller rejoindre la meilleure des femmes, & lui porter les meilleures nouvelles du monde. Je le priai cependant de ne pas travailler avec tant d'attache qu'il l'avoit fait juſques-là; parce que j'étois perſuadée que mon maître ne lui auroit pas donné vingt guinées pour s'habiller, s'il n'avoit eu envie de faire autre choſe pour lui. J'ajoutai qu'il devoit recevoir d'autant plus volontiers les bienfaits de mon cher maître, que ce dernier, qui avoit tant de perſonnes à employer ſur les terres ſpacieuſes qu'il poſſédoit, pourroit, ſans faire tort à qui que ce fût, tirer de lui des ſervices équivalens.

Il me le promit fortement; ayez la bonté,

ma chere mere, d'avoir l'œil à ce qu'il me tienne parole. J'eſpére que mon maître ne verra pas ce griffonnage, car je ne veux pas vous l'envoyer, que je ne vous annonce en même-temps la meilleure des nouvelles, d'autant plus que mon cher pere peut vous apprendre la plûpart des choſes que j'ai écrites, depuis la datte des papiers qu'il vous porte, en ayant été le témoin. Adieu donc, ma très-chere mere, bon ſoir. Dieu veuille donner un bon voyage à mon pere, & vous le ramener en joye & en ſanté.

LUNDI.

M. Colbrand étant de retour, mon maître monta dans mon cabinet, & m'apporta la licence. Ah! que le cœur me battit en la voyant! à préſent, ma chere Paméla, me dit-il, dites-moi ſi vous ne pourriez pas me dire le jour, votre parole eſt la ſeule qui nous manque. J'oſai lui baiſer la main, & quoiqu'incapable de lever les yeux, je lui dis que je ne ſavois comment répondre à ſes bontés, que je ne voudrois pas pour toutes choſes au monde, qu'il pût me croire capable de recevoir indifféremment un honneur, que je ne pourrois jamais reconnoître, par mille & mille égards, pendant la plus longue vie, ſi Dieu me l'accordoit. Je devrois, lui dis-je, dans tout ce qui m'eſt poſſible, me conformer en tout à votre vo-

lonté. Mais... Mais quoi ? interrompit-il avec une tendre impatience. Monſieur, lui dis-je, lorſque jeudi dernier vous parlâtes de quinze jours, j'avois lieu de croire que ce terme étoit de votre choix ; & mon cœur vous eſt ſi dévoué, que ma ſeule crainte eſt de me montrer plus empreſſée que vous ne le ſouhaiteriez. Cela ne ſe peut, ma chere enfant, me dit-il en me ſerrant dans ſes bras, c'eſt l'impoſſibilité toute pure. Si vous ne craignez que cela, la choſe aura lieu tout à-l'heure, & l'heureux jour d'aujourd'hui vous rendra mienne pour jamais. Je vais ſur le champ, dit ce cher maître, donner tous les ordres néceſſaires, & il ſe leva en effet.

Non, de grace, m'écriai-je, non mon cher Monſieur, écoutez-moi, je vous en conjure, ce ne ſauroit être pour aujourd'hui. Cela ne ſauroit être ? reprit-il. Non, en vérité, lui dis-je.... & j'étois pénétrée de lui voir une impatience ſi généreuſe. Pourquoi donc ? ajouta-t-il, pourquoi flattiez-vous dans le moment mon tendre cœur de l'eſpérance que cela ſe pouvoit ? Monſieur, repris-je, ſi vous voulez bien daigner m'écouter, je vous dirai à quoi j'ai penſé. Parlez, me dit-il.

Monſieur, continuai-je, j'aurois fort à cœur que ce grand jour, s'il doit venir, fût un jeudi. Ce fut un jeudi que mon cher pere & ma chere mere ſe marierent ; & tout indigens qu'ils ſont, jamais couple ne fut plus heureux. Ce fut un jeudi que la pau-

vre Peméla vint au monde. Ce fut un jeudi que feue ma chere maîtreſſe me prit des mains de mes parens, & m'accorda ſa protection. Ce fut un jeudi, Monſieur, que vous me fîtes enlever dans cette campagne, où, par la grace de Dieu, & moyennant la continuation de vos bontés, je me vois réſervée à un bonheur miraculeux. Et ce fut en comptant d'un jeudi, que vous me dites que dans quinze jours vous m'aſſureriez ce bonheur pour jamais. Vous m'obligerez donc ſenſiblement, Monſieur, ſi vous voulez bien avoir cette complaiſance pour ma ſotte ſuperſtition. C'eſt pour cette raiſon, Monſieur, que lorſque vous me priâtes de ne pas différer juſqu'au dernier des quinze jours, j'étois fâchée que le jeudi de la ſemaine ſuivante fût ce dernier jour-là.

Ma chere Paméla, me dit-il, il faut que je vous avoue qu'en effet vous me paroiſſez un peu ſuperſtitieuſe. Il me ſemble que vous devriez bien commencer à rendre quelqu'un des autres jours de la ſemaine, le jour heureux par fatalité. Par exemple: ce fut un lundi, pouvez-vous dire, que mon pere & ma mere conclurent qu'ils ſe marieroient le jeudi d'après. Il y a tant d'années, qu'un lundi ma mere faiſoit tous ſes préparatifs pour accoucher le jeudi ſuivant. Ce fut un lundi, & il y a de cela quelques ſemaines, que vous n'aviez plus que deux jours à attendre, pour être enlevée un jeudi. Moi-même, ajouta-t-il, je me ſouviendrai toujours que c'étoit un lundi que je vous écrivis

la lettre, à la lecture de laquelle vous eûtes la bonté de vous laiſſer perſuader de revenir chez moi, & ce fut ce même lundi que vous rentrâtes dans cette maiſon; & cette époque ſera, je l'eſpére, ma chere fille, auſſi heureuſe qu'aucune de celles que vous avez nommées. Et enfin vous pourrez dire dès à préſent, ce qui couronnera l'œuvre, ce fut un lundi que je me mariai. Allons, allons, ma chere, ajouta-t-il, jeudi a régné aſſez long-temps: mettons à préſent lundi à ſa place, ou du moins mettons-les de niveau. Vous voyez même qu'il y a un juſte droit, & que dans la ſemaine que nous avons devant nous, il eſt le premier en datte. J'eſpére qu'alors nous rendrons le mardi, le mercredi, le vendredi, le ſamedi, & le dimanche d'auſſi heureux jours que le lundi & le jeudi: & qu'avec la bénédiction du ciel, nous ferons de tous les jours de notre vie un cercle ſi délicieux, que nous ne ſaurons plus auquel donner la préférence.

Oh! le charmant diſcours! oh! la délicieuſe réponſe!

En vérité, Monſieur, lui dis-je, vous raillez ma foibleſſe d'une maniere angélique: mais de grace que ſi peu de choſe ne vous arrête pas, puiſque vous m'avez ſi généreuſement obligée dans ce qu'il y a de plus important, ſi vous me permettez de choiſir, je donne la préférence au jeudi.

Si vous pouvez, ajouta-t-il, me faire voir que vous avez une meilleure raiſon que la mienne, je vous accorde votre de-

mande ; ſinon, j'envoye ſur le champ chercher le miniſtre.

Je vous jure qu'il y alloit tout de bon.... Ah ! comme je tremblai ! arrêtez, lui criai-je, Monſieur, arrêtez ! nous avons mille choſes à nous dire auparavant. J'ai à vous entretenir encore d'un tas d'impertinences. Dites-m'en donc les principales dans une minute, reprit-il : car tout ce que nous avons à nous dire, peut être debattu pendant que le miniſtre viendra. En vérité, lui dis-je, ce ne ſauroit être aujourd'hui. Sera-ce donc demain, reprit-il ? eh bien, Monſieur, puiſque vous ne voulez pas que ce ſoit un jeudi, & que vous avez plaidé d'une façon ſi aimable en faveur du lundi, que ce ſoit donc lundi prochain. Quoi ! encore toute une ſemaine ! s'écria-t-il. Oui, Monſieur, répondis-je, ce ſera ce jour-là, ſi vous le voulez bien, & il ſera encore un des jours de la ſeconde ſemaine, comme vous le demandiez. Savez-vous bien, ma chere fille, me dit-il, qu'il ſe paſſera ſept mois entiers entre ci & lundi. Si ce n'eſt pas demain, que ce ſoit mercredi ; je vous déclare que je n'attendrai pas davantage.

Eh bien donc, Monſieur, repliquai-je, je vous demande pour derniere grace, de ne reculer que d'un jour de plus, & ce ſera encore mon cher & bien aimé jeudi. Si je conſens à différer juſques-là, me dit-il, puis-je eſpérer, ma chere Paméla, que jeudi prochain ſera infailliblement le jour heureux ? oui, Monſieur, répondis-je ; &

je ſuis ſûre que j'avois l'air d'une franche ſotte en diſant ce oui-là.

Ma ſottiſe, vous l'avouerez, mes chers parens, étoit pourtant hors de ſaiſon, ayant à faire à un homme auſſi charmant, que j'aimois ſi tendrement, & qu'il m'étoit, qui plus eſt, ſi honorable d'aimer. Mais la circonſtance de la ſolemniſation prochaine, & le changement de ma condition, changement ſouhaitable à la vérité par tout ce qu'il paroît me promettre, mais pourtant changement ſans retour, m'en impoſent malgré moi, & me jettent dans la rêverie. Je ne puis m'empêcher d'admirer l'étourderie & la précipitation avec laquelle la plûpart des jeunes gens changent ainſi toute la ſcene de leur vie.

C'eſt de cette maniere, mes chers parens, qu'on m'a enfin amenée à fixer le jour au terme prochain de jeudi; & il eſt lundi au moment que je vous écris. Bon Dieu! la ſeule penſée m'en ôte preſque la reſpiration. C'étoit pourtant me mettre bien loin de mon compte. M'ôter une ſemaine entiere ſur dix jours! j'eſpére que je n'ai rien précipité. Je ſuis bien ſûre au moins, que l'envie d'obliger mon cher maître, juſtifie amplement ma conduite: car il mérite que je faſſe pour lui tout ce qui dépend de moi.

Après ce petit débat il alla faire un tour à cheval, accompagné d'Abraham, & ne revint que le ſoir. Voyez, je vous prie, comme le cœur nous gagne inſenſiblement. Cette courte abſence m'ennuya à la mort.

d'autant plus que nous l'attendions à dîner. Je me flatte que je ne deviendrai pas attachée à lui au point de le rendre indifférent. Cependant, mes chers pere & mere, vous avez toujours été l'un pour l'autre l'attachement même ; & jamais, quoiqu'il ſoit arrivé, l'indifférence n'a eu lieu entre vous.

A ſon retour il me dit qu'il avoit fait une promenade charmante, & qu'elle l'avoit mené plus loin qu'il ne ſe l'étoit propoſé. Je ſouhaiterois fort, me dit-il à ſouper, que M. Williams nous mariât, pour le convaincre de ma parfaite réconciliation : mais d'un autre côté, ajouta-t-il très-généreuſement, je crains, après ce qui s'eſt paſſé entre vous deux, de bleſſer le cœur du pauvre garçon, & qu'il ne regarde mon choix comme une inſulte, que je ne ſuis aſſurément pas capable de lui faire. Qu'en dites-vous, ma chere fille ? penſez-vous qu'il prit la choſe ſur ce ton-là ? j'eſpére que non, repliquai-je ; car ſi je ne ſaurois répondre de ce qu'il pourroit peut-être penſer, je répondrois bien qu'il n'a aucune raiſon de penſer rien de ſemblable. Mais en vérité, Monſieur, vous en avez déjà agi ſi noblement avec lui, qu'à mon avis votre bonté ne ſauroit lui être équivoque.

Il me parla enſuite avec quelque reſſentiment de la conduite de Miladi Davers, & je lui demandai s'il n'étoit rien arrivé de nouveau ? oui, me dit-il, on m'a remis une impertinente lettre de ſon mari, qu'il ne me cache point m'avoir écrite à ſon inſtiga-

tion. Ce n'eſt guéres qu'une inſolente bravade, fondée ſur la ſuppoſition que je ſuis prêt à vous épouſer. J'étois ſi piqué, ajouta-t-il, qu'après l'avoir lue je la déchirai en mille morceaux que je jettai au vent, donnant ordre à celui qui me l'avoit apportée, de dire à ſon maître ce que j'en avois fait. Je ne voulus jamais écouter le garçon, qui auroit bien voulu me parler. Je crus, il eſt vrai, lui entendre dire quelque choſe de la venue de ma ſœur ici : mais elle ne mettra pas le pied chez moi, & je ſuppoſe que ce traitement l'en empêchera.

Cette affaire me fit beaucoup de peine. Paméla, me dit-il d'un ton ferme, quand j'aurois une centaine de ſœurs, toutes leurs oppoſitions n'auroient nul poids ſur mon eſprit, & mon intention n'étoit pas que vous le ſuſſiez ; mais il faut bien vous attendre à trouver quelques legers obſtacles dans l'orgueil de ma ſœur, qui a eu tout à ſouffrir de celui de ſon frere. Je vois aſſez que nous nous touchons d'auſſi près par l'eſprit que par le ſang. Mais ce ne ſont pas ſes affaires ; & ſi elle vouloit que les choſes allaſſent à ſa fantaiſie, c'étoit à elle à ſe comporter plus décemment. Il ne lui convenoit guéres de ſe vanter tant de ſa naiſſance, à elle qui ſait ſi peu ſe conduire en femme de ſon rang.

Je ſuis au déſeſpoir, lui dis-je, de me trouver la cauſe malheureuſe d'une diviſion entre un ſi bon frere & une ſi digne ſœur. N'en parlez pas ainſi, Paméla, reprit-il,

puiſque c'eſt une ſuite indiſpenſable du bonheur que nous attendons. Supportez ſeulement la choſe, parce que c'eſt ma ſœur, & me laiſſez le ſoin de lui faire ſentir ſa témérité.

Si la conduite la plus ſoumiſe, & le comportement le plus humble, joint à un reſpect profond, & qui ſe manifeſte en tout pour Miladi Davers, peuvent être de quelque efficace ſur ſon eſprit, comptez, lui dis-je, ſur tout ce que je ſuis capable de faire pour la toucher. Non, Paméla, reprit-il, ne vous imaginez pas, quand vous ſerez ma femme, que je vous laiſſe rien faire d'indigne de ce titre. Je ſais quels ſont les devoirs d'un mari, & je protegerai votre douceur de tout mon pouvoir, comme ſi vous étiez née Princeſſe.

Votre bonté ne peut s'exprimer, lui dis-je, mais je ſuis fort éloignée de regarder une diſpoſition à la douceur, comme la marque d'un cœur bas. C'eſt ici une épreuve à laquelle je dois m'attendre; & il me ſera bien aiſé de la ſupporter, à moi qui puis la contrebalancer par tant de bienfaits, qui partent tous de la même cauſe.

Fort bien, dit-il, voici tout ce que nous avons à faire. Nous parlerons de notre mariage, comme d'une choſe qui ſe fera la ſemaine prochaine. Je m'apperçois que, quelque part que j'aille, ou quoi que je faſſe, je ſuis environné d'eſpions. Mais ce que je m'apprête à faire eſt ſi louable, que je ne me ſoucie ni deux, ni de ceux qui les

employent. J'ai déjà ordonné à mes domeſtiques, de ne parler à ame qui vive d'ici à dix ou douze jours; & Madame Jewkes m'aſſûre qu'ils diſent tous que nous devons nous marier de jeudi en huit. Ainſi je prierai M. Péters, qui voudroit voir ma petite chapelle, de venir, ſous prétexte de déjeuner avec moi, aſſiſter M. Williams jeudi prochain, puiſque vous ne voulez pas que cela ſe faſſe plutôt: nous n'aurons beſoin que de ces deux Meſſieurs, & je prierai M. Péters d'en faire un ſecret pendant quelques jours, même à ſa famille. Ma chere fille a-t-elle quelque choſe à objecter à cela?

Ah! Monſieur, lui dis-je, votre généroſité qui n'a point de bornes, peut-elle me laiſſer quelque lieu à des objections? J'eſpere que Miladi Davers & vous ne tiendrez pas votre cœur au point d'en devenir irréconciliables; & quand elle viendra vous voir pour demeurer quinze jours ou trois ſemaines avec vous, comme elle avoit coutume de faire, je me renfermerai ſoigneuſement, pour ne la pas choquer par ma vue.

Fort bien, Paméla, me dit-il, nous parlerons de cela dans ſon temps; vous ferez pour lors ce que je trouverai à propos, & je pourrai juger de ce que vous & moi aurons à faire. Mais ce qui aggrave le procédé de ma ſœur, c'eſt qu'elle ait pouſſé ſon ſinge titré de mari à m'écrire, après y avoir elle-même ſi mal réuſſi. Je voudrois avoir gardé la lettre, pour vous faire voir

comment un homme qui n'a en général que les allures d'un ſot, peut s'ingérer d'écrire ſur le ton de grand Seigneur. Mais je ſuppoſe que ma ſœur a tout dicté, & que le pauvre homme n'eſt que ſon humble copiſte.

MARDI.

Le lendemain au matin Thomas revint d'avec vous, mon très-cher Pere, chargé de la bonne nouvelle que vous étiez en parfaite ſanté, & qu'il vous avoit laiſſé continuant votre route pour aller retrouver ma chere Mere. J'eſpere apprendre bientôt votre arrivée. Mon maître me fit jouer du claveſſin, & chanter en même-temps, & eut la bonté de loüer l'un & l'autre. Mais il loue également tout ce que je fais, tant ſa bonté le rend partial à mon égard.

Vers une heure après midi nous revinmes de prendre l'air en caroſſe. J'y fus enchantée de ſa converſation, qui roula ſur les Auteurs Anglois, & en particulier ſur les Poëtes. Il m'entretint auſſi d'une deſcription de quelques-unes des curioſités qu'il avoit vues en Italie & en France, lorſqu'il fit ce que les gens du beau monde appellent le grand tour. Il me dit qu'il languiſſoit de ſe voir à ſon autre campagne, ne ſachant à quoi s'employer ici, où il ne s'étoit pas propoſé de reſter la moitié ſi

long-temps. Quand nous y ſerons fixés, ajouta-t-il, il vous arrivera rarement de m'avoir ſi conſtamment avec vous, car j'ai bien des affaires à régler, qui me mettront dans la néceſſité d'aller à Londres, où j'ai avec mon banquier des comptes que j'ai laiſſé courir beaucoup plus long-temps qu'à l'ordinaire. Je ne ſais pas, ajouta-t-il, ſi l'hyver prochain je ne vous ferai pas goûter un peu des plaiſirs de la ville, pendant un mois ou ſix ſemaines. Je répondis que ſa volonté régleroit toujours la mienne; & qu'autant qu'il me ſeroit poſſible, je ne déſirerois ces plaiſirs-là, ni aucuns autres amuſements, qui ne fuſſent de ſon choix.

Je ne doute point, me dit-il avec bonté, que je ne ſois fort heureux avec vous, & j'eſpere, ma chere enfant, que vous la ſerez avec moi: car les vices que j'aurai déſormais à ſatisfaire, ne ſont pas fort énormes, quoique je ne prétende pas non plus à une pureté parfaite. Si vous pouvez vous rendre à vous-même un compte ſatisfaiſant de vos actions, répondis-je, je ſerai toujours contente de quoi que ce ſoit que vous puiſſiez faire: mais notre plus grand bonheur ici bas, eſt de très-courte durée; & cette vie, dans ſon plus long période, n'eſt qu'une ſcene paſſagere & miſérable. J'eſpere que notre bonheur conſiſtera à pouvoir enviſager l'avenir avec une conſolation mutuelle, & penſer ſans inquiétude à ce lieu où nos plaiſirs ſeront éternels.

Vous

Vous parlez comme un ange, ma chere Paméla, me dit-il, & peu à peu je contracterai cette maniere de penſer, en converſant de plus en plus avec vous; mais pour le préſent vous ne devez pas tomber tout-d'un-coup avec moi dans un ſérieux outré. Je vous ſomme néanmoins de ne jamais balancer à mêler dans nos converſations votre charmante théologie, toutes les fois qu'elle y viendra à propos, & de le faire avec une aimable gayeté, qui ne puiſſe jamais jetter un voile de triſteſſe ſur nos plaiſirs innocens.

Je fus un peu confuſe de ce langage, & demeurai muette, dans la crainte de l'avoir choqué. Si vous avez bien compris ce que je viens de vous dire, me dit-il, voyant mon embarras, je n'aurai pas beſoin, ma chere Paméla, de vous inviter une ſeconde fois à me faire part avec confiance, & quand cela viendra à propos, de tout ce que les pieux mouvements de votre belle ame pourront vous ſuggérer. Je ne doute pas, lui dis-je, que tant que mes intentions ſeront louables, vous n'ayez toujours beaucoup d'indulgence pour mes défauts.

Il me fit dîner avec lui, & ne voulut jamais manger que ce que je lui ſervis; en un mot ſes complaiſances & ſa bonté, qui redoublent à chaque inſtant, mettent de plus en plus mon cœur à l'aiſe. Il ſent pourtant quelque choſe qu'il ne connoît pas, un poids aſſez étrange l'appeſantit à meſure que jeudi approche, qui ſouvent me fait

ſoupirer malgré moi, & émouſſe de temps en temps les plaiſirs que j'attens de mon état futur. J'eſpere que ce mouvement ſecret ne me pronoſtique aucun mal; & que ce n'eſt au plus que la foibleſſe d'une ame livrée avec excès à la rêverie, dans une circonſtance qui, après celle qui termine la ſcene de notre vie, eſt la plus importante où nous puiſſions nous trouver.

Un rien me rendroit ſérieuſe au dernier point; mais je veux remettre ma conduite entiere entre les bras de cette providence adorable, qui juſqu'à préſent m'a emmenée à travers tant de maux réels, au période charmant qui me promet un ſi grand bonheur.

Je ne crains, & avec grande raiſon, que de ne pas mériter aſſez l'affection conſtante d'un auſſi aimable homme. Dieu veuille m'enſeigner l'humilité, & m'apprendre à connoître mon peu de valeur. Ce ſentiment ſera après ſa grace ma plus ſûre garde, dans l'heureux état auquel, tout indigne que j'en ſuis, je me vois prête d'être élevée. Ne ceſſez donc jamais vos prieres pour moi, mes chers parents; car ma nouvelle condition m'expoſera peut-être à de pires hazards que ceux que j'ai déjà courus. Tel ſeroit mon cas, ſi la préſomption, l'orgueil & la vanité devoient s'emparer de mon foible cœur: & ſi pour mes péchés je devois être abandonnée à ma propre conduite, comme une foible barque ſur une mer orageuſe ſans l'eſt, ou ſans autre pilote que

mon bon plaiſir inconſideré. Mais mon maître m'a déjà dit dans une autre occaſion, que ceux qui ſe défioient le plus d'eux-mêmes, étoient toujours les plus exempts d'erreur ; & j'eſpere que je me défierai conſtamment de mes propres forces, & du peu que je puis valoir.

Je ne vous importunerai point du recit de mille choſes charmantes, qui firent partie de ma converſation avec mon excellent bienfaiteur, ni des civilités dont je ſuis accablée par M. Colbrand, Madame Jewkes, & les autres domeſtiques, qui tous ſemblent être infiniment contens de moi, & de ma conduite à leur égard. Et comme juſqu'ici mon maître ne me taxe point d'être trop humble, ni eux d'être trop altiére, j'eſpere que je ne ceſſerai point d'avoir la bonne volonté de tout ce qui m'environne. Je ne chercherai pas cependant à gagner celle d'aucun d'eux, par de petites manières baſſes & rampantes. Je veux au contraire avoir une conduite uniforme & réguliere ; être toujours prête à cacher des fautes involontaires, comme je voudrois qu'on me pardonnât les miennes : ne pas montrer trop d'habileté à découvrir des fautes réelles, ni uſer d'artifice pour en cacher aucunes qui puſſent favoriſer les diſpoſitions d'un mauvais cœur dans des cas importans, ou une inclination au larcin qui pût devenir préjudiciable à mon maître, ou quelqu'autre action qui marquât dans le coupable une corruption habituelle & volontaire. En un

mot, je ſuis réſolue à ne rien négliger, pour qu'un honnête domeſtique trouve en moi une bonté qui l'encourage à redoubler de zele, pour rendre meilleur celui qui ne ſeroit pas tout ce qu'il devroit être, en lui inſpirant une louable émulation; & pour obliger celui qui ſeroit mauvais, ſi la nature ne l'avoit pas fait méchant ſans retour, pour l'obliger, dis-je, par la douceur, par des avis, ou même s'il le falloit par des menaces convenables, mais plus que toutes choſes par un bon exemple, à réformer ſon mauvais train. Le tout avec l'aide de Dieu.

MERCREDI.

Enfin, mes chers parents, je n'ai plus que ce jour à paſſer, pour en être à la plus auguſte cérémonie où je puiſſe jamais me trouver. Mon cœur ne s'eſt point encore affranchi de ce poids ſecret qui l'accabloit. En vérité je me trouve moi-même ingrate envers la bonne providence, & trop peu ſenſible aux faveurs du meilleur des maîtres. J'oſe pourtant eſpérer que non. Car il y a des moments où mon ame n'eſt qu'allegreſſe, quand je conſidére tout le bien que la ſolemnité de demain me mettra peut-être en état de faire, avec la permiſſion de mon généreux bienfaiteur. Bon Dieu! de quels

termes me ſervirai-je, pour exprimer comme je le dois ma gratitude pour tous les avantages qui m'attendent!

MERCREDI *au ſoir.*

Mon cher maître n'eſt que tendreſſe & qu'amour. Il voit ma foibleſſe, il en a généreuſement pitié, & fait tout ce qu'il peut pour m'égayer. Je le priai de me diſpenſer de ſouper, mais il vint me chercher lui-même dans mon cabinet, & me donna la main juſqu'en bas. Il me plaça à côté de lui, & ordonna à Abraham de ſe retirer. Je ne pouvois manger, mais j'y tâchai de peur de l'irriter. Il eut la bonté de s'abſtenir de nommer le terrible & pourtant charmant jour de demain, & mit de temps en temps un petit morceau ſur mon aſſiette, qu'il porta lui-même à ma bouche. J'étois fâchée de recevoir tant de faveurs de ſi mauvaiſe grace. Eh bien, dit-il, ſi vous ne voulez pas manger avec moi, du moins buvez. Vaincue par ſes ſollicitations outrées, je bus deux verres de vin, en proteſtant que j'avois ſincérement honte de moi-même. Vraiment, ma chere, me dit-il, j'eſpere que je ne ſuis pas un ennemi redoutable; je ne ſaurois ſouffrir l'idée de quoi que ce ſoit qui vous chagrine le moins du monde. Ah! Monſieur, répondis-je, tout mon embarras ne

vient que d'un vif ſentiment de ma propre indignité. Aſſurément ce ne ſauroit être que cela.

Il tira une ſonnette pour qu'on vînt deſſervir. Quand cela fut fait, il prit une chaiſe, s'aſſit à côté de moi, me ſerra dans ſes bras, & me dit des choſes auſſi tendres, auſſi délicates, & auſſi touchantes que jamais l'amour le plus parfait en ait dicté. Je n'aurois jamais le temps de vous répéter le tout. Je vous en dirai ſeulement une partie: & de grace, ayez quelque indulgence pour votre ſotte de fille, qui vous importune de ſon ridicule caquet; parce que ce qu'elle a à vous dire la touche très-ſenſiblement, & qu'elle ne dormiroit pas, ſi elle ſe mettoit au lit ſans avoir griffonné.

Cette aimable confuſion, me dit mon cher maître, cette charmante rêverie dans ma bien-aimée Paméla aux approches de notre heureuſe union, & au moment où je ſais que tous ſes doutes ſont évanouis, & qu'elle n'a plus de deshonneur à craindre, me fait ſentir juſqu'au fond de l'ame, combien j'étois malheureux d'attenter à tant de pureté, avec des intentions moins bonnes que celles où je ſuis aujourd'hui. Je ne m'étonne plus qu'une perſonne ſi vertueuſe ſe ſoit regardée comme déjà hors de ce monde, à l'idée d'une violence ſi redoutable à ſon honneur, & qu'elle ait cherché dans l'ombre de la mort, un refuge contre cet affreux déſaſtre. Mais à préſent, ma chere Paméla, que vous avez vû de mon

côté une pureté qui imite la votre d'auſſi près que nous autres hommes pouvons approcher de votre charmant ſexe ; à préſent que vous avez vû que de peur d'allarmer votre délicateſſe, je me ſuis abſtenu du moindre mot qui eut rapport au jour heureux où nous touchons ; pourquoi vous livrer à un ſi grand abattement, à une confuſion, charmante à la vérité, mais qui pourtant me fait ſouffrir ? Vous avez en moi, ma chere fille, un ami généreux ; je ſerai déſormais le protecteur & non le violateur de votre innocence. Pourquoi donc, encore une fois, pourquoi cette étrange perplexité, cette confuſion qui me charme & me bleſſe tout à la fois ?

Ah ! Monſieur, lui dis-je en me cachant le viſage dans ſes bras, n'attendez pas de raiſon d'une petite ſotte qui n'en a pas l'ombre. En vérité vous auriez dû m'accorder la faveur de me laiſſer dans ma chambre ! Je me battrois volontiers moi-même, de l'ingratitude dont je paye vos bontés. Mais je ne ſais.... Je ſuis en vérité une ridicule créature. Ah ! ſi vous m'aviez permis de demeurer ſeule dans ma chambre, je me ſerois fait honte à moi-même d'un comportement ſi blâmable. Mais vos faveurs qui redoublent à chaque inſtant, jointes au ſentiment de mon peu de mérite, me jettent dans le plus grand déſordre.

Eh bien, dit mon généreux maître, je vais, quoiqu'avec répugnance, faire une propoſition à ma chere fille. Si vous trouvez

que je vous aye trop preſſée d'avancer le jour de mon bonheur ; ſi c'eſt vous obliger que de vous accorder un jour de plus ; ſi vous avez à préſent des craintes, que vous n'aurez pas pour lors, dites un ſeul mot, & je m'y ſoumets. Oui, ma chere Paméla, quoique chaque heure des trois derniers jours qui ſe ſont paſſés dans l'attente de celui de demain, m'ait paru un ſiecle, ſi vous le ſouhaitez ardemment, je le reculerai encore. Parlez, ma chere enfant, parlez hardiment. Mais n'acceptez pas ma propoſition, ſans en avoir de fortes raiſons, dont je ne vous demanderai pourtant aucun compte.

Mon ſieur, lui dis-je, accoutumée depuis ſi long-temps à vos faveurs, je ne puis attendre de vous qu'une bonté ſans méſure. Vous m'en donnez à préſent une marque des plus touchantes. Mais je crains, ... oui, je crains bien, ſotte que je ſuis ! de n'être pas plus ſage, lorſque dans quelque temps d'ici je me trouverai auſſi voiſine qu'à préſent du jour heureux & pourtant ſi redouté.

Fille charmante & aimable au poſſible, me dit-il, c'eſt bien en ce moment que je vois qu'on peut hardiment vous mettre le pouvoir en main ; l'uſage généreux que vous en faites, montre bien que vous n'en abuſerez pas. Je ne lâcherai pas le moindre mot, je ne m'émanciperai pas au moindre regard qui puiſſe bleſſer la plus ſcrupuleuſe de vos penſées : mais de grace, eſſayez de vaincre cet excès de ſcrupule, & cette ti-

midité hors de ſaiſon ; je me perſuade que vous y travaillerez de tout votre pouvoir.

Oui, lui dis-je, j'y travaillerai de tout mon cœur. Je rougis de la figure que je fais, avec le charmant point de vue que j'ai devant les yeux. Vous me comblez d'honneurs. Votre condeſcendance n'a point de bornes. Non, je ne ſaurois me pardonner. Je n'ai jamais connu mon cœur, mon vraiment foible cœur. Il n'y a pas une penſée qui l'inquiéte ſur le compte de votre bonté. D'un autre côté, je l'aurois en horreur s'il étoit capable de la moindre affectation. Laiſſez-moi donc, mon cher Monſieur, laiſſez-moi un inſtant ſeule, & je vais parler ſur un ton que votre indulgence m'épargne. Je pourrai après cela vous préſenter un cœur plus digne de vous, que ſa foibleſſe ne lui permet à préſent de le paroître. Il y a bien une choſe, il eſt vrai ; c'eſt que je n'ai pas une ſeule amie de mon ſexe, à qui je puiſſe communiquer mes ridicules penſées, & dont l'affection puiſſe me rendre le courage. Je ſuis abandonnée à la plus foible & la plus ſotte de toutes les créatures, à moi-même.

Il eut la bonté de ſe retirer, pour me donner le temps de me recueillir, & revint environ une demie heure après. Mais pour ne me pas parler tout d'un coup du ſujet qui m'occupoit, & pour entamer en même-temps quelque choſe d'agréable, il m'entretint de mon cher Pere & de ma chere Mere. Je penſe, me dit-il, Paméla, qu'ils ont déjà

beaucoup parlé de vous. Ah ! Monſieur, répondis-je, vos faveurs les ont rendus parfaitement heureux ; mais je ne puis m'empêcher d'être inquiéte ſur le compte de Miladi Davers.

Je ſuis fâché, me dit-il, de n'avoir pas écouté tout ce que le laquais vouloit me dire, parce que j'ai dans l'eſprit qu'il a lâché quelque choſe qui ſembloit ſignifier qu'elle viendroit ici. La réception que je lui ferai n'aura rien de trop engageant, ſi elle n'y vient dans la réſolution de ſe comporter mieux qu'elle n'écrit.

De grace, lui dis-je, ayez patience avec cette chere Dame, pour deux raiſons. Eh quelles ſont-elles, reprit-il ? La premiere eſt, Monſieur, que c'eſt votre ſœur, & qu'aſſurément elle peut penſer ce que tout le monde penſera, que vous vous ſerez extrêmement abaiſſé en m'épouſant. La ſeconde eſt, que ſi vous vous mettez en colére contr'elle, vous l'animerez encore davantage ; & qu'à chaque expreſſion choquante qu'elle ſe rappellera que vous aurez employée avec elle, elle me mépriſera de plus en plus.

Ne vous en inquiétez pas, me dit-il, car elle n'eſt pas la ſeule Dame orgueilleuſe, hautaine, que nous ayions dans notre autre voiſinage. Il y en a qui ſont peut-être moins autoriſées qu'elle à inſiſter ſur leur extraction, & qui ſe moulant ſur ſon exemple, diront, il n'y a pas juſqu'à ſa ſœur qui refuſe de lui pardonner, & même de

l'aller voir. De ſorte que ſi je puis dompter ſon humeur altiére, & c'eſt plus que ſon mari ni aucun autre n'a jamais pu faire, ce ſera un grand point de gagné : ſi elle s'aviſe de m'en donner lieu, je tâcherai de l'humilier, je vous jure.

Mais à propos, ma chere enfant, continua-t-il, puiſque le ſujet eſt ſi important, ne puis-je pas dire un mot de demain ? Monſieur, lui dis-je, j'eſpere que je ſerai moins ſotte déſormais. J'ai fait à mon cœur une réprimande auſſi ſévére, que j'en pourrois attendre de Miladi Davers ; & le revêche qu'il eſt, me ſuggére enfin une conduite plus raiſonnable & plus reconnoiſſante.

Il ſourit, & me donnant un baiſer il me dit : j'ai fait réflexion, Paméla, à ce que vous obſerviez tout-à-l'heure, que vous n'avez avec vous aucune perſonne de votre ſexe. Je trouve cela un peu dur pour vous, & je n'aurois point été fâché que vous euſſiez eu Mademoiſelle Darnford, mais d'un autre côté, il auroit fallu y inviter auſſi ſa ſœur : & autant vaudroit-il faire une nôce publique, que vous ſavez qui auroit requis d'autres habits & d'autres préparatifs. D'ailleurs, ajouta-t-il, on m'a fait autrefois une ſotte propoſition pour la ſeconde des ſœurs, qui a deux ou trois mille livres ſterling de plus que l'autre, que ſa marraine lui a laiſſées, & elle ne peut s'empêcher d'être un peu piquée : c'étoit cependant une choſe dont on ne pouvoit guere ſe promettre la réuſſite ; car elle n'eſt ai-

mable ni d'eſprit ni de corps, & ſon bien, qui ſeul auroit pu me déterminer, ne me convenoit nullement, deſorte que je refuſai tout net.

Je ſonge encore, lui dis-je, à une autre choſe aſſez mortifiante. C'eſt que ſi vous aviez à épouſer une Demoiſelle auſſi riche & auſſi bien née que vous, la veille du grand jour ne ſeroit employée qu'à lire, ſigner & ſceller des contrats de conſtitution, & autres ſemblables, au lieu qu'aujourd'hui la pauvre Paméla ne vous apporte rien. Elle eſt même ſi indigente, que les habits, qu'elle porte actuellement, elle les doit à votre bénéficence, & à celle de feue ma chere maîtreſſe. Cette idée m'attriſte un peu; car je ſuis ſi accablée de vos faveurs, & ſi pénétrée de ce que je vous dois, que je ne ſaurois montrer en cette occaſion importante, toute la confiance que j'aurois, ſi les choſes étoient ſur un autre pied.

Ma chere Paméla, me dit-il, quand le pouvoir nous manque, il y a autant de généroſité à vouloir qu'à effectuer. Tous ceux qui ſavent votre hiſtoire, & qui connoiſſent votre mérite, trouveront que je ne ſaurois aſſez vous récompenſer de ce que je vous ai fait ſouffrir. Vous n'avez eu que trop d'épreuves & d'agonies, que vous avez ſurmontées noblement. Qui eſt-ce qui pourra vous refuſer une victoire qui vous a coûté ſi cher? Ce que je fais aujourd'hui, eſt tellement l'acte de ma propre volonté, que je tire vanité d'avoir pu démêler un mérite

ſi éminent. Et ma fortune me fait d'autant plus de plaiſir, qu'elle me laiſſe l'eſpérance de vous récompenſer en partie des maux que vous avez ſoufferts.

Toutes vos paroles, lui dis-je, ſont autant de faveurs que je n'ai pas méritées, qui augmentent la ſomme de ce que je vous dois. Je ne puis que ſouhaiter de m'en rendre digne de plus en plus : mais quelle deſtitution n'eſt-ce pas, que de ne pouvoir payer tant de généroſité que par des paroles, & par un *je voudrois*? Car qu'eſt-ce qu'*un je voudrois*, que l'aveu de l'impuiſſance où l'on eſt d'obliger, & une démonſtration qu'on manque de tout, excepté de bonne volonté?

Et cette bonne volonté, ma chere fille, me dit-il, tient lieu de toutes choſes. C'eſt tout ce que je demande, c'eſt auſſi tout ce que le Ciel exige de nous. Car par tout où elle ſe trouve, elle dirige néceſſairement nos actions, autrement elle ne ſeroit pas volonté. Mais banniſſez vos petits ſcrupules : c'eſt aſſurément un cœur généreux & reconnoiſſant qui vous les inſpire; mais je n'ai pas beſoin de m'occuper de contrats de conſtitution. C'eſt à ceux-là à y prendre garde, qui ont pour objets principaux leur fortune & leur commodité. J'ai des biens amplement pour nous deux, & vous méritez de les partager avec moi : auſſi les partagerez-vous, & avec auſſi peu de réſerve, que ſi vous m'aviez apporté ce que le monde appelle un équivalent. Car, à mon avis,

vous m'apportez ce qui eſt d'un prix infiniment ſupérieur, une véracité reconnue, une vertu mille fois éprouvée, un eſprit & des manieres qui l'emportent de beaucoup ſur le rang où vous ſerez placée : ſans parler de votre charmante perſonne, qui ſeule captiveroit un Roi ; de cette humeur douce & de cette bonté angélique, qui vous éleve à mes yeux au-deſſus de tout ce que j'ai vû de femmes en ma vie.

C'eſt ainſi que ce cher maître accabloit des careſſes les plus tendres & les plus généreuſes, la peu digne, la tremblante & pourtant aſſurée Paméla ; c'eſt avec cette patience qu'il eut la bonté de pardonner mon impertinente foibleſſe. Il m'offrit d'aller lui-même le matin chez Miladi Jones, pour lui révéler l'affaire, & lui demander le ſecret & ſa préſence. Mais je lui fis entendre que ce ſeroit déſobliger la jeune Mademoiſelle Darnford. Non, Monſieur, lui dis-je, je me livrerai entiérement à votre bonté ſans bornes : car pourquoi craindrois-je le tendre protecteur de ma foibleſſe, celui qui doit déſormais conduire & diriger tous mes pas ?

Ne pourriez vous pas, me dit-il, pardonner à Madame Jewkes, à qui il faut tout confier, & lui permettre d'être avec vous ? Je le puis, répondis-je : elle m'eſt à préſent fort civile : & je lui pardonne ſa méchanceté paſſée, en faveur des heureux effets qui s'en ſont enſuivis, & parce que vous me l'avez nommée.

Eh bien, reprit-il; je vais l'appeller, ſi vous le voulez. Si vous le voulez vous-même, lui dis-je, & ſur le champ il tira la cloche. Madame Jewkes, lui dit-il, quand elle entra, je vais vous confier un ſecret. Je le garderai ſoigneuſement, répondit-elle. Eh bien donc, ajouta-t-il, nous avons choiſi demain matin pour nous marier auſſi ſecrettement que faire ſe pourra, & Meſſieurs Péters & Williams viendront ici comme pour déjeuner avec moi, & pour voir ma petite Chapelle. Dès que la cérémonie ſera faite, nous irons prendre l'air en caroſſe comme nous l'avons fait d'autres fois, de ſorte qu'on ne ſera pas ſurpris de nous voir ajuſtés; & les deux Miniſtres qui ont promis le ſecret s'en iront chez eux. Je crois que nous ne pouvons guere éviter de mettre une des ſervantes dans la confidence; mais je vous en laiſſe le ſoin.

Monſieur, répondit la Jewkes, nous avions tous conclu que la choſe ſe feroit dans peu de jours, & je crois bien qu'elle ne ſera pas long-temps ſecrette. Non, dit mon maître, je ne prétends pas non plus qu'elle le ſoit; mais pour le préſent nous ne ſommes pas pourvus de ce qu'il faudroit pour un mariage public. Je le déclarerai quand nous irons dans le Comté de Bedford, ce que nous ferons dans peu. Mais il n'eſt pas néceſſaire que ceux qui couchent dans les appartemens ſéparés du corps de la maiſon, en ſoient inſtruits; car ma ſœur Davers ſait de maniere ou d'autre tout ce qui ſe paſſe ici.

Savez-vous bien, Monſieur, lui dit-elle, que Miladi a intention de vous venir voir dans peu de jours ? Celui de ſes domeſtiques qui vous a apporté la lettre dont vous avez été ſi choqué, me l'a dit. J'eſpere, dit-il, qu'avant ce temps-là nous ſerons partis pour l'autre campagne, & je me réjouirois qu'elle y perdit ſes pas. Monſieur, continua la Jewkes, Miladi ſe propoſe d'être ici aſſez-tôt pour empêcher votre mariage, qu'elle ſuppoſe auſſi bien que nous, devoir ſe faire vers la fin de la ſemaine prochaine. Qu'elle vienne, s'il lui plaît, reprit-il; mais pour moi, je ne ſouhaite pas de la voir.

Permettez-moi, Mademoiſelle, de vous ſouhaiter toutes ſortes de bonheur, me dit Madame Jewkes. J'ai peur d'avoir obéi à mon maître trop ponctuellement, pour obtenir votre pardon. En vérité, Madame Jewkes, lui dis-je, vous ſerez plus votre ennemie que moi. Je ne veux plus regarder qu'en avant. Je ne dirai pas même un ſeul mot qui puiſſe indiſpoſer mon cher maître contre qui que ce ſoit qu'il lui plaiſe d'approuver. Quant à ſes anciens domeſtiques, je les eſtimerai toujours, & n'eſſayerai jamais de déterminer ſon choix, ou de les faire dépendre de mes caprices.

Vous voyez, dit mon maître à la Jewkes, que vous n'avez rien à craindre, ma Paméla pardonne volontiers; & comme nous avons été complices, notre grace doit être enterrinée dans un ſeul & même acte.

L'exemple de condeſcendance que j'ai

devant les yeux, Madame Jewkes, lui dis-je, doit vous tranquiliſer beaucoup. Je ſerois la plus indigne des femmes, ſi je ne mettois ſous les pieds tout ce que je pourrois avoir de legers reſſentiments, en conſidération de l'extrême bonté dont on uſe envers moi.

Vous êtes bien bonne, Madame, me dit-elle; & vous pouvez compter que j'expierai toutes mes fautes par le profond reſpect & le zele parfait que j'aurai déſormais pour vous & pour mon maître.

Cela eſt bien dit de part & d'autre, reprit-il, & pour vous aſſurer, Madame Jewkes, que ma chere enfant que voilà ne vous en veut en aucune façon, elle vous a choiſie pour l'accompagner le matin à la cérémonie, & c'eſt à vous à lui ſoutenir le courage. C'eſt, répondit-elle, un honneur dont je ſuis très-flattée. Mais, Mademoiſelle, ajouta-t-elle, je ne puis m'empêcher d'être ſurpriſe de l'extrême abattement où vous êtes depuis deux ou trois jours, malgré le bonheur immenſe qui vous attend.

Madame Jewkes, lui dis-je, je ne ſaurois vous en donner qu'une ſeule raiſon; c'eſt que je ſuis une franche ſotte. Je ne ſuis pourtant ni ingrate, ni ridiculement affectée. Mais je ſens de temps en temps mon cœur défaillir, ſans ſavoir pourquoi; ſi ce n'eſt à cauſe de mon peu de mérite, & parce que l'honneur que je reçois eſt trop au-deſſus de moi, pour que je puiſſe le porter décemment. C'eſt un honneur, ajoutai-je,

pour lequel je n'étois pas née ; & il n'eſt pas ſurprenant que je me comporte de ſi mauvaiſe grace. Elle me fit là-deſſus un très-beau compliment, & ſe retira en nous aſſurant encore de ſes ſoins, de ſon ſecret, &c.

Il me quitta d'une maniere fort tendre ; & je montai dans mon cabinet, où je mis la main à la plume, pour amuſer mes penſées, & écrivis juſqu'à cet endroit. Madame Jewkes vient d'entrer, il eſt minuit, & je vais me coucher ; mais j'ai grand'peur de ne pas fermer l'œil de toute cette nuit. Je me battrois volontiers moi-même, tant je ſuis en colére. Une ſi étrange folie ne me pronoſtique ſans doute rien de mauvais. Je ſuppoſe que toutes les jeunes filles ſont dans mon cas aux approches d'un ſi grand changement d'état, quoiqu'elles ſe comportent avec plus de bon ſens que moi.

JEUDI *à ſix heures du matin.*

Il auroit autant valu ne point aller au lit le ſoir précédent, que de me coucher pour dormir comme je fis. Madame Jewkes me parla ſouvent, & dit pluſieurs choſes qui auroient été aſſez à leur place, de toute autre part que de la ſienne : mais la pauvre femme a ſi peu de pureté dans le cœur, que ce ſont de vrayes diſaines chez elles qui ne font impreſſion que ſur les oreilles.

Je m'imagine que mon maître ne dormit guere mieux ; car je l'entendis ſe lever, & ſe promener dans ſa chambre dès le point du jour. Certes, ce cher maître n'avoit pas moins à penſer que moi : car il alloit épouſer une pauvre jeune fille toute ſimple, élevée pour ainſi dire par la charité, ou plutôt par la généroſité de ſa famille. Et ſur le midi cette jeune fille devoit être auſſi parfaitement ſa femme, que s'il avoit épouſé une Ducheſſe. Il lui falloit ſe réſoudre à eſſuyer les réflexions choquantes que le public a coutume de faire en pareil cas. L'illuſtre Monſieur de B... vient de ſe ſignaler, diront quelques-uns ; il vient d'épouſer ſa petite ſouillon de ſervante. Ajoutez à cela les railleries groſſieres & ridicules de ſes égaux & de ſes amis, le mépris de toute ſa famille, & l'indignation entr'autres de Miladi Davers ſa hautaine de ſœur. Ce cher Monſieur n'aura pas une legére tâche à remplir. Comment méritai-je la multitude de ſes faveurs ? Je ne puis que faire de mon mieux ; que prier Dieu d'être lui-même ſa récompenſe ; & que prendre la réſolution de l'aimer avec une parfaite pureté, & de le ſervir avec une ſincere obéiſſance. J'eſpere qu'en conſidération de ce ſentiment, il continuera de m'aimer ; car, hélas ! c'eſt tout ce que j'ai à lui offrir. Mais comme je ne puis guere m'attendre à un ſi grand bonheur, ſi je ſuis ſeulement à couvert de ſon mépris, je ne me trouverai pas ſouverainement malheureuſe. Il faudra tâcher de

ſupporter ſon indifférence, ſi ſes riches amis venoient à lui en inſpirer, & continuer à remplir courageuſement tous mes devoirs.

Huit heures & demie.

Mon cher maître, mon tendre ami, mon généreux bienfaiteur, mon digne protecteur, & pour tout dire en un mot, mon incomparable époux, car il ne tardera pas de l'être, (ô mon cœur, qu'un juſte ſentiment de ton indignité, te tienne en garde contre l'orgueil) ce cher époux vient de me quitter avec les expreſſions les plus affectueuſes & les plus tendres, avec des manieres que la plus heureuſe des femmes n'a jamais éprouvées en pareil cas de la part d'un amant.

Il m'aborda avec une eſpece de tranſport, qu'il ſembloit retenir. Puis-je vous demander, ma Paméla, à quoi vous vous occupez? En vérité je ne veux point que vous me donniez lieu de gronder aujourd'hui ma chere fille. Les deux Miniſtres viendront déjeuner avec nous ſur les neuf heures, & vous n'avez pas encore touché à votre ajuſtement! D'où peut venir cette abſence & cette charmante irréſolution?

En vérité, Monſieur, lui dis-je, je vais dans ce moment remédier au déſordre où je ſuis. Comme il appercut le livre de prieres ſur ma fenêtre, j'eſpere, mon aimable fille, me dit-il, que vous avez appris par cœur la leçon que vous devez répéter tantôt.

N'eſt-il pas vrai, ma chere Paméla, me dit-il en m'embraſſant? Oui, Monſieur, répondis-je, j'ai lu de ſuite tout le ſervice de la ſolemnité d'aujourd'hui. Eh qu'eſt-ce que ma belle enfant en penſe? ce fut le nom qu'il me donna. Ah! Monſieur, lui dis-je, qu'il eſt propre à tenir le cœur en reſpect! on frémit en le liſant, des réflexions qu'il oblige à faire. Je ne m'étonne pas, reprit-il, qu'il ait affecté ſi fortement ma chere Paméla. J'y ai jetté les yeux ce matin, & j'avoue que je le trouve auguſte & très-convenable au ſujet. Mais je puis aſſurer ma chere ame, ajouta-t-il en me ſerrant encore dans ſes bras, qu'il n'y a pas une ſillabe à laquelle je ne ſouſcrive avec joie. Ceci, ma chere Paméla, devroit vous tranquilliſer, & vous engager à imiter l'allegreſſe avec laquelle je vais vous livrer ma liberté. Oh! mon généreux & aimable protecteur, m'écriai-je en baiſant ſa chere main, que vous êtes bon de raſſurer ainſi le cœur allarmé de votre pauvre Paméla! Elle ne craint rien tant que le peu de mérite dont elle ſent qu'elle paye les honneurs & les biens qui l'attendent. Je ſai, ma chere enfant, me dit-il avec bonté, que, ſuivant les airs que nous autres gens riches avons coutume de nous donner, je vous ai beaucoup promis dans ce que je viens de dire; mais je ne vous aurois pas tenu ce langage, ſi je n'avois pas ſçu que mon cœur voleroit à l'exécution de mes paroles. Banniſſez donc tout doute & toute inquié-

tude de votre eſprit ; qu'une confiance généreuſe en prenne la place ; que votre gayeté dans ce jour important m'en convainque, & vous m'obligerez infailliblement à vous aimer pour jamais.

Veuille le Dieu tout-puiſſant, lui dis-je, vous payer des faveurs dont vous m'accablez, c'eſt tout ce que je puis dire. Mais quelle n'eſt pas votre bonté de me tenir ainſi lieu d'une chere mere, d'une tendre ſœur, ou des compagnes & bonnes amies, que la plûpart des filles ont en pareil cas, pour adoucir par leur préſence & par leurs encouragemens, les allarmes où une ſolemnité ſi auguſte & ſi prochaine ne peut manquer de les jetter. Je vois à la fois en vous ſeul toutes ces perſonnes ſi cheres. Votre indulgence ſans bornes m'enhardira peut-être à lever les yeux ſur vous, ſans ces tendres appréhenſions, qui, en pareille conjoncture, doivent jetter le trouble dans l'ame des filles timides quand elles voyent leur bonheur dans un point de vue moins certain que moi, & qu'on les livre à des hommes qui leur ſont preſqu'étrangers, dont la fidélité & les bonnes manieres leur ſont néceſſairement moins démontrées, & ne peuvent leur être garanties, que par des événemens encore enſevelis dans un avenir obſcur.

Rien, dit-il, n'eſt plus obligeant que cette réponſe ; elle me fait voir que vous entrez avec plaiſir dans toutes mes vues. Je veux en effet vous tenir lieu de toutes les perſonnes

que vous venez de nommer ; & je vous promets, du plein consentement de mon cœur, ce que je crois que je ne pourrois pas promettre avec cette ferme assurance à la Dame la plus qualifiée de toute l'Angleterre. Je puis vous assurer, mon aimable fille, qu'après avoir été long-temps le jouet d'une passion très-coupable, je suis, en la surmontant, beaucoup moins l'esclave de votre beauté, toute ravissante qu'elle est, que celui de vos vertus. Je puis donc aussi vous garantir avec confiance, une tendresse établie sur un fondement si inébranlable ; une tendresse qui, quand même tant de charmes extérieurs viendroient à se détruire, ne fera qu'augmenter avec les perfections de votre ame, & se montrer d'autant plus éminemment, que vos belles qualités trouveront un plus illustre champ à se déployer, dans les nouvelles occasions que la condition où vous entrez aujourd'hui leur en offrira. Oh ! le charmant & bien-aimé mortel ! Quoi de plus noble ! quoi de plus encourageant qu'une bonté de cet ordre.

Je ne pouvois m'exprimer comme je l'aurois voulu. Ma chere fille, me dit-il, je vois que les termes vous manquent ; mais je suis bien assuré que vous recevez avec plaisir les protestations que je vous fais. Après avoir ci-devant outré avec vous le rôle de libertin, au point qu'il doit vous être impossible de regarder en arriere sans quelque chagrin, je ne saurois moins dire aujourd'hui, que vous êtes heureusement con-

mon temps ; mon maître vient de m'inſinuer une choſe ; qui me donnera de la vivacité pour au moins une demie heure de plus. J'en ſuis néanmoins un peu inquiéte. Je crains chez lui juſqu'à l'ombre du moindre doute que mon cœur & ma perſonne ne ſoient entierement à lui.

Je fus bien-tôt prête, & comme on ne vint pas m'appeller auſſi-tôt pour déjeuner, je m'aſſis, & écrivis juſqu'à cet endroit.

J'aurois pu vous dire que je mis une belle robe de chambre de ſatin blanc, qui avoit été à ma chere maîtreſſe, & ma plus belle coëffure, &c. J'ai tellement pris l'habitude d'écrire, que dès que je ſuis ſeule, je ne ſaurois m'aſſeoir ſans une plume à la main. Mais on m'appelle pour déjeuner. Je ſuppoſe que ces Meſſieurs ſont venus. Courage préſentement, Paméla ! ſouviens-toi qu'il s'agit de te bien comporter. Quelle honte ! mon cœur commence à battre de nouveau. Je pourrois l'injurier de ſon peu de docilité. Jamais cœur de fille ne fut plus pervers, ni plus rétif. Il s'eſt donné d'abord ſans mon aveu ; il n'a ceſſé pendant quelques ſemaines de former des ſouhaits ; & aujourd'hui qu'il devroit être heureux, & me la rendre, il a la ſottiſe de ne faire que palpiter, & de me remplir d'allarmes, qui font diverſion à la joye que la foule de biens qui m'attend me feroit naturellement ſentir.

JEUDI *sur les trois heures.*

Je croyois que je ne trouverois aujourd'hui ni le temps ni le courage d'écrire encore. Mais trois Meſſieurs ſont venus à l'improviſte pour dîner avec mon maître, de ſorte que je ne paroîtrai point. Il a fait tout ce qu'il a pu pour les renvoyer civilement, mais ils reſteront. Je ſai cependant qu'il eût mieux aimé que non. Je n'ai donc rien à faire qu'à écrire, juſqu'à ce que j'aille dîner moi-même avec Madame Jewkes; car mon maître n'étoit pas préparé pour cette compagnie, & on ne mangera que tard aujourd'hui. Je vais reprendre le fil de ma chatmante narration.

Quand je deſcendis pour déjeuner, M. Péters & Williams étoient déjà avec mon maître. Dès qu'il m'entendit venir, il courut à ma rencontre, & me donna la main juſques dans la ſalle, avec une tendreſſe extraordinaire. Il avoit eu la bonté, comme il me l'a dit depuis, de les prier de ne me parler de l'affaire qu'autant qu'il ſeroit néceſſaire. Je crois que je les ſaluai d'une maniere un peu gauche. J'étois preſque hors d'haleine, & leur en donnai pour raiſon, que j'étois deſcendue un peu trop vîte.

Quand Abraham entra pour ſervir, mon maître, pour empêcher les domeſtiques de rien ſoupçonner, dit à ces Meſſieurs, vous

avez bien fait de venir déjeuner, car, ma chere enfant & moi allions prendre l'air juſqu'à l'heure du dîner. J'eſpére que vous dînerez avec moi. Nous n'empêcherons point votre promenade, dit M. Péters. Comme j'avois quelques momens de loiſir, je ne ſuis venu que pour voir votre chapelle: mais il faut que je dîne au logis, & M. Williams dînera avec moi. Eh bien donc, dit mon maître en s'adreſſant à moi, nous continuerons notre deſſein, & dès que j'aurai montré ma petite chapelle à M. Péters, nous irons faire une promenade en caroſſe pendant une heure ou deux. Voulez-vous y venir avec nous après dejeuner, Paméla, ajouta-t-il? s'il..... s'il vous plaît, Monſieur, répondis-je preſqu'en bégayant. Quelle folie! je ne pus regarder aucun d'eux en face. Comme Abraham me conſidéroit: vraiment, dit mon maître, vous êtes à peine revenue de votre frayeur; comment eſt-ce que le pied vous a gliſſé? vous êtes fort heureuſe de ne vous être pas bleſſée. M. Péters enchériſſant ſur cette ſuppoſition, dont il comprit la raiſon, j'eſpére, Mademoiſelle, me dit-il, que vous ne vous êtes pas foulé la chéville du pied? Non, Monſieur, lui dis-je, je ne crois pas qu'elle ſoit foulée, mais elle me fait un peu de mal; & je diſois vrai, car je penſois à ma ſotte timidité. Abraham, dit mon maître, dites à Robin qu'il mette les chevaux au grand caroſſe, au lieu de les mettre au caroſſe coupé, & ſi ces Meſſieurs veulent abſolument s'en aller, nous pour-

rons les remettre chez eux. Cela n'eſt pas néceſſaire, dit M. Péters, j'aime autant gagner le logis à pied, ſi la choſe eſt du goût de M. Wi liams. Eh bien, dit donc mon maître en s'adreſſant à Abraham, que Robin mette les chevaux au caroſſe coupé, comme je le lui ai dit.

Je ne pus manger, quoique j'y eſſayaſſe. La main me trembloit ſi violemment, que je repandis une partie de mon chocolat, & fus obligée de remettre ma taſſe ſur la table. Ils eurent tous la bonté de ne pas faire ſemblant de s'en appercevoir, & de regarder d'un autre côté. J'ai ici un anneau tout ſimple, dit mon maître à M. Péters, dès qu'Abraham eut le dos tourné. J'eſpére que la cérémonie lui donnera de la dignité, & que je donnerai lieu à ma chere fille, de le regarder par cette raiſon, comme le plus précieux que je puſſe jamais lui offrir. M. Péters répondit qu'il étoit bien aſſuré que j'en ferois plus de cas, que du plus riche diamant du monde.

J'avois dit à la Jevvkes de ne point s'ajuſter, pour ne donner aucun ſoupçon, & elle ſuivit mon conſeil.

Quand le déjeuné fut fini, mon maître dit devant Abraham : hé bien, Meſſieurs, allons voir la chapelle ; vous me direz votre avis ſur les changemens que j'y veux faire. Je vous en preſſe d'autant plus, que l'examen que vous allez en faire par rapport aux changemens, prendra un peu de temps, & qu'il ne nous en reſtera pas beaucoup

entre cet examen & le dîner, pour la petite promenade que nous avons deſſein de faire. Ne voulez-vous pas nous en dire auſſi votre ſentiment, ma chere Paméla, ajouta-t-il ? oui, Monſieur, lui dis-je, je vous ſuivrai.

Ils ſortirent là-deſſus, & je me raſſis, me donnant un peu d'air avec mon éventail. Je crois, dis-je à la Jewkes, que le cœur eſt prêt à me manquer. Irai-je vous chercher quelque cordial, me dit elle ? non, repris-je, je ſuis la plus ſotte des filles ! le défaut de courage eſt tout ce qui me tient. Elle tira ſa bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, qu'elle vouloit me donner : gardez la à la main, lui dis-je ; peut-être en aurai-je beſoin ; j'eſpére cependant que non.

Elle me parla fort amicalement, & me pria de partir. Je me levai, mais mes genoux ſe heurtoient tellement, que je fus obligée de me raſſeoir. A la fin je la pris par le bras, & paſſant devant Abraham ; vraiment, dis-je à la Jewkes, cette vilaine gliſſade que j'ai faite en deſcendant l'eſcalier, m'a fait boiter, & il faut que je me ſoutienne ſur vous. Savez-vous, ajoutai-je, quels ſi grands changemens on doit faire à la chapelle, qu'il nous en faille tous dire notre opinion ?

Elle me dit qu'on avoit mis Nanon du ſecret, & quelle lui avoit ordonné de demeurer à la porte de la chapelle pour prendre garde que perſonne n'y entrât. Dès que j'y eus mis le pied, mon cher maître vint à moi, me prit la main, & me conduiſit à

l'autel. Souvenez-vous, ma chere enfant, me dit-il tout bas, d'être gaye comme je vous en ai prié. Je la ſuis, je le ſerai, Monſieur, lui répondis-je; & je ſavois à peine ce que je diſois; vous pouvez bien le croire, puiſque je diſois à Madame Jevvkes: ne me quittez pas, Madame Jevvkes, de grace ne me quittez pas, comme ſi j'avois placé toute ma confiance en elle, & que je n'en euſſe mis aucune en celui qui la méritoit toute entiere. Elle demeura donc collée à moi. Dieu me pardonne, je n'ai de ma vie été ſi diſtraite que je la fus d'abord; cela continua même juſqu'à ce que M. Williams eût lu la partie du ſervice qui précéde les terribles paroles, où il nous *requit de parler ſans déguiſement, parce que nous en répondrions au terrible jour du jugement.* Il prononça enſuite les paroles ſolemnelles qui devoient nous lier pour jamais. Prenez garde à ceci, me dit tout bas mon cher maître. Je me réveillai alors comme en ſurſaut. N'y ſavez-vous aucun empêchement? me dit-il encore du même ton. Je rougis, & répondis auſſi aſſez bas. Je n'en ſai aucun, Monſieur, que mon extrême indignité.

Alors M. Williams prononça ces mots charmans, *veux tu avoir cette femme pour ton épouſe*, &c. Je commençai un peu à prendre courage, quand mon cher maître répondit à haute voix à cette demande, *je le veux.* Mais quand il m'y fallut répondre à mon tour, je ne pus jamais le faire que

par une révérence. Je ſuis pourtant très-ſure que mon cœur étoit bien plus prêt à répondre que ma langue : auſſi répéta-t-il tous les articles où je promis d'*obéir*, de *ſervir*, d'*aimer*, & d'*honorer*.

M. Péters me ſervit de pere *. Je répétai de meilleure grace, auſſi-bien que mon cher maître, les paroles où l'on ſe donne mutuellement l'un à l'autre : & la cérémonie de l'anneau venant en ſon rang, je reçus cette chere faveur de ſa digne main, avec le cœur pénétré de la plus vive reconnoiſſance. Il m'aſſura depuis, lorſque nous allames nous promener en caroſſe, que lorſqu'il avoit prononcé ces mots *de cet anneau je t'épouſe*, & ce qui ſuit, je lui avois fait une révérence, en lui diſant, Monſieur, je vous remercie. Peut-être le fis-je en effet ; car en vérité cette partie du ſervice étoit infiniment agréable, & mon cœur étoit pénétré de ſa bonté, & de la maniere tendre & gracieuſe dont il s'acquitta de cet endroit. J'étois charmée que la ſuite conſiſtât en prieres & en génuflexion ; car je tremblois

* En Angleterre, quand une femme ſe marie, qu'elle ſoit veuve ou non, il faut toujours que quelqu'un faſſe l'office de Pere dans la cérémonie, que ce ſoit ſon Pere en effet ou quelqu'autre. Le premier venu peut en remplir la place. Toute ſa fonction conſiſte, lorſque dans un endroit de la Liturgie le Prêtre demande, *qui donne cette femme à cet homme* ? à répondre, *moi* ; & à donner en même temps au mari la main de ſa femme.

ſi terriblement entre la crainte & la joye, qu'à peine pouvois-je me ſoutenir.

La jonction de nos mains, la déclaration que nous étions mariés, qui fut faite enſuite au petit nombre de témoins qui y aſſiſtèrent (car en comptant Nanon, dont la curioſité ne lui permit jamais de reſter à la porte, nous n'avions que M. Péters & Madame Jevvkes pour toute compagnie) la bénédiction, le pſeaume, les prieres qui ſuivent, & l'exhortation finale furent autant de belles & agréables parties du ſervice divin, auſquelles mon cœur commença à ſe délecter, les eſprits m'étant un peu revenus.

C'eſt ainſi, mes chers parens, que votre heureuſe, votre trois fois heureuſe Paméla fut enfin mariée : & à qui, bon Dieu ! à ſon tendre & bien-aimé maître, au ſouverain de toutes ſes actions. C'eſt ainſi enfin, que par un heureux decret de la providence, celui qui attaqua jadis mon innocence, en eſt devenu le tendre protecteur, le généreux rémunérateur. Dieu en ſoit à jamais beni & loué & me faſſe la grace de n'être pas tout-à-fait indigne d'un honneur ſi ſingulier ! puiſſe-t-il à jamais bénir & récompenſer le cher & bien-aimé mortel qui a ainſi élevé ſa pauvre ſervante, lui a donné un rang dont les plus grandes Dames feroient leur bonheur !

Mon maître me ſalua * avec toute l'ar-

* En Anglois : *ſaluer une Dame*, ſignifie la baiſer en cérémonie. Lorſqu'un homme eſt pré-

deur imaginable. Dieu veuille, me dit-il en même temps, Dieu veuille, ma chere amie, vous donner autant de joie à l'occaſion du lien que nous venons de contracter, que j'en reſſens dans ce moment. Il me préſenta tout de ſuite à M. Péters, qui me dit en me ſaluant, vous voudrez bien, Madame, excuſer la liberté que je prends ? car je vous ai livrée à votre époux, & vous êtes ma fille. M. Williams s'étant un peu retiré à l'écart par diſcrétion : acceptez je vous prie mes très-humbles remerciemens, lui dit mon maître & prenez part à la joye de votre ſœur. Là-deſſus il me ſalua à ſon tour, & me dit avec toute la cordialité imaginable, Madame, j'y prends une part très-ſincére ; & je puis vous aſſurer, que de voir tant d'innocence & tant de vertu ſi éminemment récompenſées, c'eſt pour moi un des plus grands plaiſirs que j'aye goûté de ma vie. Mon maître lui ſut un gré infini de ce diſcours obligeant.

Madame Jewkes vouloit me baiſer la main à la porte de la chapelle ; mais les eſprits m'étant entiérement revenus, je lui paſſai les bras au cou & la baiſai. Je vous remercie, Madame Jewkes, lui dis-je, de m'avoir accompagnée. Je me ſuis étrangement comportée. Je vous demande pardon, Mada-

ſenté pour la premiere fois à une maîtreſſe de maiſon, *il la ſalue*, c'eſt-à dire, il la baiſe d'un air reſpectueux, & ce baiſer eſt toujours donné ſur la bouche, que la Dame lui préſente ſans ſcrupule & ſans façon.

me, reprit-elle, vous vous en êtes assez bien tirée, passablement bien.

M. Péters sortit avec moi, & M. Williams & mon maître sortirent après nous, en conversant ensemble.

Madame, me dit M. Péters quand nous fumes dans la salle, permettez-moi de vous assurer encore de la part que je prens aujourd'hui à votre joye : puisse chaque jour y ajouter un nouveau surcroit, & puissiez-vous faire long-temps le bonheur l'un de l'autre ! car vous êtes le plus aimable couple que j'aye jamais vu s'unir. Je lui dis que je lui étois infiniment obligée de sa bonne opinion & de ses bons souhaits, & que j'espérois que ma conduite à l'avenir ne m'en rendroit pas indigne.

Eh bien, ma chere ame, me dit mon aimable bienfaiteur en entrant avec M. Williams, comment vous portez vous ? j'espére que vous êtes un peu plus tranquille. Vous voyez pourtant que ce n'étoit pas une chose aussi terrible que vous vous la figuriez.

C'est une crise des plus importantes, lui dit très-obligeamment M. Péters, & j'aime à voir qu'on s'y comporte avec autant de révérence & de gravité que Madame l'a fait. C'est le meilleur de tous les signes ; & plus la réflexion a lieu dans un commencement, plus elle annonce de prudence pour la suite.

Madame Jewkes, sans en être requise, entra avec une grande coupe d'argent pleine de vin de Canarie, où elle avoit mis une rôtie, de la muscade & du sucre. Vous ne

pouviez jamais mieux penſer, Madame Jevvkes, lui dit mon maître, car nous avons tous aſſez mal déjeuné. Il m'obligea à manger un peu de la rôtie; les autres en firent autant, & burent aſſez volontiers; j'en bus un peu pour ma part, & je m'en ſentis fortifiée plus d'une heure après.

Mon maître tira un beau diamant de ſon doigt, & en fit préſent à M. Péters, qui parut très-ſenſible à cette marque d'amitié. Pour vous, ma vieille connoiſſance, dit-il à M. Williams, je vous ai réſervé, en dépit des ſollicitations d'une foule de rivaux, le bénéfice que je vous avois toujours deſtiné. Je vous prie de vous préparer à en prendre poſſeſſion; & comme cela peut occaſionner quelques frais, je vous prie auſſi, ajouta-t-il en lui donnant un billet de banque de cinquante livres ſterling, comme il me l'a dit depuis, d'accepter ceci pour vous aider à les payer.

C'eſt ainſi que ce généreux mortel nous combla tous de ſes faveurs: & moi en particulier, qu'il traita avec autant de diſtinction, que s'il eût épouſé la premiere femme d'Angleterre.

Il prit enfin congé de ces Meſſieurs, leur recommandant encore le ſecret pour quelques jours; & ils partirent. Aucun des domeſtiques n'eut le moindre ſoupçon, du moins Madame Jevvkes le croit-elle. Pour moi, je me jettai à ſes pieds, béniſſant Dieu, & le béniſſant lui-même de toutes ſes bontés, dont il m'accabla encore, m'ap-

pellant ſa chere épouſe, & me donnant mille autres noms ſi charmans, que mon cœur épanoui de reconnoiſſance, me rendoit incapable de rien exprimer.

Il me conduiſit enſuite au caroſſe, & nous fîmes la plus délicieuſe promenade du monde autour des villages voiſins. Il s'efforça de diſſiper ces angoiſſes étranges, qui s'obſtinent encore à me tenir compagnie, & qui malgré tous mes efforts, répandent encore, comme il me l'a dit depuis, un air trop penſif ſur toute ma contenance.

Nous arrivâmes au logis entre une & deux heures, & il ſe delectoit à penſer qu'il ne ſeroit pas un ſeul inſtant de ce charmant jour hors de ma compagnie, afin, comme il eut la bonté de me le dire, de travailler à m'inſpirer une familiarité qui augmentât ma confiance en lui, lorſqu'on vint lui dire qu'un des domeſtiques du Chevalier Hargrave étoit venu, pour l'avertir que ſon maître & deux autres Meſſieurs étoient en route pour Nottingham, & que chemin faiſant ils viendroient prendre un dîner chez lui.

Ce contre-temps lui fit une peine incroyable. Il me dit qu'il auroit été charmé de leur compagnie en toute autre occaſion, mais que pour ce jour-là venir ainſi lui tomber ſur les bras, étoit le comble de la barbarie, & qu'il auroit fort ſouhaité qu'on leur eût dit qu'il ne dînoit pas au logis. D'ailleurs, ajouta-t-il, ce ſont des buveurs éternels, & il me ſera peut-être impoſſible

de les renvoyer ce ſoir ; car ils n'ont autre choſe à faire qu'à courir le pays, & à viſiter leurs amis ſur la route, & il leur eſt indifférent de reſter une nuit ou un mois dans un endroit. Mais, ajouta-t-il, je trouverai, ſi je puis, quelque moyen pour m'en défaire après-dinée. La peſte les étouffe, dit-il, outré de dépit ! on diroit qu'il n'y avoit que ce ſeul jour dans l'année, & qu'ils l'ont choiſi exprès.

A peine étions-nous deſcendus de caroſſe, & rentrés dans le logis, qu'ils arriverent. Je regardai par la fenêtre : ils me parurent trois écervelés bandits, qui en arrivant à la porte de fer entonnerent une fanfare, & firent tous à la fois claquer leurs fouets avec tant de fureur, que toute l'avantcour en retentit.

Je montai donc à ma chambre, & vis, non ſans un violent battement de cœur, Madame Jevvkes officieuſement occupée à la mettre en ordre, pour y recevoir un hôte, qui, quelque bien venu qu'il y ſoit, comme c'eſt à préſent mon devoir de le dire, ne laiſſe pas de me paroitre redoutable quand j'y penſe. Ainſi je me réfugiai dans mon cabinet, & eus recours à ma plume, pour m'amuſer & faire diverſion aux angoiſſes de mon eſprit. Si le cœur d'une perſonne qui aime auſſi tendrement, & qui eſt accablée de tant de faveurs que moi, peut éprouver de ſemblables allarmes, de quelles horreurs ne doivent pas être ſaiſis de pauvres filles que des parens ou des tuteurs tiranniques for-

cent, pour des vues ſordides, d'épouſer un homme qu'elles haiſſent; en jettant peut-être dans le déſeſpoir celui qu'elles aiment le plus tendrement. Oh l'affreuſe ſituation! de quoi des parens ſi cruels n'auront-ils pas à répondre? Eh quelles ne doivent pas être les tortures de ces pauvres victimes innocentes! mais, graces au ciel, mon ſort eſt bien différent du leur!

Mon cher maître, car je n'oſerois préſumer encore de l'appeller d'un nom plus tendre, mon aimable maître vint me trouver Je ne viens, dit-il en entrant, que pour demander à ma chere épouſe (oh le charmant mot! oh la plus charmante de toutes les expreſſions!) que pour demander à ma chere épouſe comment elle ſe porte? vous écrivez, à ce que je vois, ma chere, me dit-il. Je crois que ces maudits coquins ſont plus qu'à moitié fous, & que bien-tôt ils me rendront fou moi-même. Quoi qu'il en ſoit, j'ai ordonné qu'on mit les chevaux au caroſſe, comme ſi j'avois donné parole de me trouver à cinq milles d'ici; & je les chaſſerai s'il ſe peut du logis, en faiſant moi-même un tour, avec eux, après quoi je tournerai bride. Je comprens que Miladi Davers s'eſt beaucoup mêlée de nos affaires. Elle s'eſt donné carriere ſur mon compte avec le Chevalier N..., & ils m'ont tous impitoyablement brocardé. J'ai même été obligé de prendre mon ſérieux, autrement ils vouloient à toute force monter ici pour vous voir, parce que j'ai refuſé de vous faire deſ-

cendre. Nous aurons eux & moi mail à partie, ajouta-t-il en me baiſant, ſi je ne viens pas à bout de m'en dépêtrer; car ils m'ont dérobé deux ou trois heures précieuſes, que j'aurois paſſées avec celle qui fait les délices de mon ame. Il me quitta là-deſſus, & fut retrouver ſa compagnie.

Madame Jevvkes vint me dire que mon dîner m'attendoit dans la petite ſalle. Je deſcendis: elle eut la politeſſe d'offrir de me ſervir à table, & ne ſe laiſſa perſuader qu'avec peine de manger avec moi; mais j'inſiſtai tant qu'enfin elle ſe rendit. Madame Jevvkes, lui dis-je, il ſeroit étrange que je le priſſe tout-d'un-coup ſur un ſi haut ton. Quoique mon nouvel état puiſſe exiger de moi, j'eſpere pourtant que je me conduirai toujours de façon, à ne laiſſer entrevoir ni orgueil ni impertinence dans mon caractère.

Vous êtes bien bonne, Madame, me dit-elle; mais je n'oublierai non plus jamais ce que je dois à l'épouſe de mon maître. Eh bien donc, repris-je, puiſqu'il faut que je le prenne ſi-tôt ſur le haut ton, j'exige de vous ce que vous appellez votre devoir, & que vous vous aſſeyiez quand je vous en prie.

Je la forçai ainſi de s'aſſeoir; & tout ce que je pus faire, ce fut de manger un peu d'une tarte de pommes, & autant d'un flan.

Mon cher maître revint encore me voir. Dieu ſoit loué, me dit-il, mes ſcélérats vont décamper; mais il faut que j'aille les

conduire un bout de chemin. J'ai choiſi pour cela le caroſſe ; car ſi je montois à cheval, il me ſeroit difficile de m'en délivrer. Ce ſont de vrayes pelottes de neige, qui chemin faiſant raſſemblent le plus de compagnie qu'ils peuvent, pour s'en mieux divertir quelques jours de ſuite.

Nous nous levâmes toutes deux dès qu'il entra. Fi donc, Paméla, me dit-il, les cérémonies ſont-elles de ſaiſon à préſent ? demeurez aſſiſe, Madame Jewkes. Non, Monſieur, dit-elle, je ne voulois pas prendre cette liberté, mais ma maîtreſſe m'y a forcée. Elle a fort bien fait, répondit mon maître en me donnant un petit coup ſur la joue ; car nous ne ſommes encore qu'à demi mariés, & elle n'eſt votre maîtreſſe tout au plus qu'à moitié. Allons, ma chere, ajouta-t-il, ceſſez de baiſſer ainſi les yeux, & de garder le ſilence ; je crois en vérité que vous ne m'avez pas dit quatre paroles durant tout le temps que nous nous ſommes promenés enſemble. Je veux bien accorder quelque choſe à votre timidité, mais auſſi trop eſt trop. Madame Jewkes, ajouta-t-il, n'avez-vous pas quelques contes divertiſſans à faire à ma Paméla, pour l'égayer juſqu'à mon retour ? oh ! que oui, dit la Jewkes, je pourrois lui en débiter une kirielle des plus droles ; mais ma maîtreſſe a l'oreille trop chatouilleuſe pour les entendre ; je ne dirois rien cependant qui pût la choquer. Ah ! pauvre femme ! diſois-je en moi-même, je te connois mal, ou tes con-

tes les plus chaſtes feroient rougir une perſonne modeſte ; je n'en veux entendre aucun.

Dites-lui-en devant moi un de vos plus courts, Madame Jevvkes, ajouta mon maître. Eh bien, Monſieur, reprit-elle, j'ai connu une jeune Dame qui rougiſſoit auſſi aiſément que ma maîtreſſe, & qui avoit épouſé.... De grace, ma chere Madame Jevvkes, interrompis-je, demeurez-en-là de votre conte, le commencement ne m'en plaît pas. Pourſuivez, lui dit mon maître. Au nom de Dieu, m'écriai-je, ne l'en ſollicitez pas. Eh bien donc, Madame Jevvkes, lui dit-il, nous aurons votre conte une autre fois.

Abraham vint l'avertir que ces Meſſieurs partoient, & que ſon caroſſe étoit prêt. J'en ſuis charmé, reprit-il, & tout de ſuite il fut les trouver, & ſortit avec eux.

Après leur départ, je fis un tour de jardin avec Madame Jevvkes. Quand je me fus promenée quelque temps, je ſerois bien aiſe, lui dis-je, que vous vinſſiez avec moi juſqu'à l'allée d'ormes, pour rencontrer le caroſſe ; car je ne ſais comment le regarder en face quand il eſt avec moi, ni comment ſupporter ſon abſence quand j'ai lieu de m'attendre qu'il viendra. Les étranges contraſtes que ceux auſquels cette paſſion indéchiffrable donne lieu !

Que l'aſpect de tout ce qui eſt dans cette maiſon & aux environs, eſt différent de ce qu'il m'a paru autrefois ! le jardin, l'étang, l'alcove, l'allée d'ormes, tout a changé de

face : mais quoi de plus naturel ? ma prison eſt devenue mon palais.

Je vis enfin revenir mon bien aimé, qui deſcendit de caroſſe où nous étions. Madame Jewkes me quitta pour lors. Quoi, ma Paméla, s'écria-t-il en me donnant un baiſer ! qu'eſt-ce qui l'amene de ce côté ? j'eſpére, l'envie de venir à ma rencontre. C'eſt cela même, répondis-je. En vérité, me dit-il, vous m'obligez le plus ſenſiblement du monde ; mais pourquoi ces yeux qui ſemblent fuir les miens ? pourquoi cet air abattu, comme ſi vous aviez peur de moi ? vous auriez tort de le penſer, Monſieur, répondis-je. Réjouiſſez-moi donc le cœur par une contenance gaye, me dit-il ; & banniſſez de deſſus le plus charmant viſage du monde, ces apparences d'angoiſſe & d'inquiétude qui en troublent la ſérénité. Avez-vous, ma chere enfant, des craintes que je puiſſe diſſiper, des doutes que je puiſſe lever, des eſpérances que je puiſſe fortifier, des requêtes que je puiſſe vous accorder ? parlez, ma chere Paméla : ſi c'eſt quelque choſe qui dépende de moi, parlez ſeulement, & je remplirai tous vos deſirs, au prix de vous voir ſourire une ſeule fois.

Je ne ſaurois, lui dis-je, avoir d'autres doutes, ni d'autres craintes que celle de ne pouvoir jamais mériter toutes vos bontés. Je me borne à eſpérer que ma conduite à l'avenir pourra ne vous pas déplaire, & que ma conſtance à remplir tous mes devoirs ſera de votre goût. Pour des requêtes, l'unique que

j'aye à vous faire, eſt de me pardonner tous mes défauts ; entr'autres, cette ridicule foibleſſe, qui après un procédé auſſi généreux que le votre, me fait paroître à vos yeux, comme vous refuſant cette complaiſance, & ces marques de tendreſſe que vous exigez de moi. Mais en vérité, Monſieur, je ſuis ſi accablée de vos faveurs, que je ſuccombe ſous leur poids ; & je le ſoutiens d'autant moins, que je ne vois pas comment je pourrai, dans tout le temps qui me reſte à vivre, & en y employant tous mes efforts, mériter jamais la moindre de vos faveurs.

Je connois, me dit-il, votre cœur reconnoiſſant : mais ſouvenez-vous, ma chere amie, de ce que les juriſconſultes nous diſent, que les loix ne connoiſſent point de conſidération plus puiſſante que celle du mariage. C'eſt le mariage, ma chere épouſe, qui vous a rendue mienne, & qui m'a rendu votre, & vous avez le droit du monde le mieux établi à partager avec moi tous mes biens. Mais ſi nous mettons cette conſidération à part, quelle obligation m'avez-vous, je vous prie ? votre cœur eſt pur comme celui des Anges, & eſt autant au-deſſus du mien que je leur ſuis inférieur : je ne ſuis rien moins que votre égal pour l'eſprit & le jugement : vous avez toutes les graces qu'une femme peut devoir à l'éducation, & ces graces ſont relevées par un génie qui vous les rend naturelles : votre douceur & votre noble ſincérité ſont ſans pareilles, & vous ſurpaſſez en beauté toutes

les Dames que j'ai connues. De quel côté peut donc être l'obligation, ma très-chere enfant, ſi ce n'eſt du mien ? mais pour éviter d'en venir à ces comparaiſons, ne parlons déſormais que d'égalité : la condeſcendance ſera cependant de votre côté, ſi l'on met en parallele les tréſors de votre ame & votre vertu ſans reproche, avec des biens que je pourrois appeller des préſens du hazard, & qui ſont les ſeuls avantages dont il me ſoit permis de me vanter : auſſi ne croirai-je jamais pouvoir vous mériter, juſqu'à ce que, profitant de votre aimable exemple, ma conduite ſoit devenue avec le temps preſqu'auſſi exempte de blâme que la votre.

Ah, Monſieur, m'écriai-je, de quelle joie ne rempliſſez-vous pas mon cœur ! loin de me ſentir expoſée aux dangereuſes ſéductions de l'état brillant auquel votre bonté m'éleve, vous me faites eſpérer que je me confirmerai de plus en plus dans tous mes devoirs en vous imitant, & que peut-être nous contribuerons à éterniſer & à aſſurer le bonheur l'un de l'autre, pour cette grande époque où il n'y aura plus de temps. Mais comme vous m'en avez déjà avertie, je ne veux pas être ſérieuſe à l'excès. Vous m'encouragez d'une maniere ſi touchante, que je prends la ferme réſolution d'être en toutes choſes ce que vous voudriez que je fuſſe. J'eſpére vous démontrer de plus en plus, que je n'ai d'autre volonté que la votre. Il m'embraſſa le plus tendrement du

monde, & me remercia de mes aſſurances, qu'il voulut bien appeller obligeantes. Nous rentrâmes enſemble au logis.

A huit heures du ſoir.

Vous me direz à préſent, mes chers parents, que de ſi douces proteſtations, abſolument volontaires de ſa part, étoient tout ce que je pouvois ſouhaiter, & devoient bien me raſſurer le cœur; auſſi pris-je la réſolution de vaincre, s'il ſe pouvoit, mes craintes & mes angoiſſes frivoles.

A dix heures du ſoir.

Tout le temps que nous ſoupâmes, il ne fit & ne dit rien qui ne fût la bonté toute pure. Il me fit ſentir avec toute la délicateſſe imaginable, qu'il s'appercevoit que je luttois contre moi-même. Je vois, dit-il, avec plaiſir les efforts que fait ma chere enfant, pour ſe comporter d'une maniere conforme à mes ſouhaits. Je démêle même au travers des combats charmans que lui livre une modeſtie un peu trop tirannique, combien je ſuis redevable à l'envie qu'elle auroit de m'obliger. Je vous l'ai déjà dit, ma chere Paméla, je ſuis la con-

quête de votre vertu plutôt que de votre beauté : auſſi, ma chere, pouvez-vous compter qu'aucune de mes paroles, qu'aucun de mes regards n'aura droit de vous allarmer, ni de vous faire ſoupçonner la vérité de mes aſſurances. Vous pouvez m'en croire d'autant plus, que vous appercevez ſans doute combien je ſouffre de vous voir inquiéte, même ſans ſujet. J'entrerai cependant dans le foible de ma chere fille, juſqu'à avouer qu'une ame auſſi pure que la ſienne, peut être ſaiſie de quelques craintes à la vue d'un changement ſi important. Etant donc réſolu de m'étudier à adoucir vos peines en toute occaſion, & dans toutes les diverſes époques de ma vie, je ne ſaurois déſormais vous blâmer, que de choſes qui rendroient vos maux plus grands que les miens.

Après le ſouper, dont je pus à peine goûter, malgré ſes plus tendres ſollicitations, il me fit boire deux verres de vin de Champagne, & enſuite un verre de vin de Canarie, qu'il me força d'accepter, en me portant obligeamment vos cheres ſantés. Le temps du repos approchoit, il me vit changer vingt fois de couleur, & trembler comme une ſotte. Quelle ne fut pas pour lors ſa délicateſſe! Certes jamais fille dans une ſituation auſſi charmante, ne ſe comporta plus extravagamment que moi! Ma chere fille, me dit-il, j'ai peur que tant d'heures de ſuite dans ma compagnie ne ſoient un peu trop pour vous. Peut-être aimeriez-

vous mieux demeurer ſeule à préſent, & vous recueillir quelques inſtans dans votre cabinet ?

C'étoit bien ce que je ſouhaitois, mais je n'oſois en parler de peur de le fâcher : car à meſure que les heures s'écouloient, je ſentois mes allarmes ſe fortifier : chaque inſtant que je levois les yeux ſur le viſage de ce cher ami, augmentoit l'agitation de mon pauvre cœur, dont les terreurs tenoient à la fois du raviſſement & du ſupplice. Vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur dans le monde, lui dis-je en ſaiſiſſant à deux mains une des ſiennes, que je baiſai avec tranſport. Il me baiſa avec toute l'ardeur imaginable, me donna la main parce qu'il vit que je pouvois à peine me ſoutenir, me conduiſit juſqu'à la porte de ma chambre, & ſe retira le plus généreuſement du monde.

Je me renfermai dans mon cabinet, où d'emblée je me jettai à genoux, & rendis à Dieu de nouvelles actions de graces pour les faveurs dont il m'avoit comblée dans ce jour. Je le ſuppliai de vouloir bien, par ſa divine bonté, guider tellement tout le reſte de ma vie, que je puſſe devenir un heureux inſtrument pour avancer ſa gloire. Laiſſée enſuite à moi ſeule, je repris un peu courage ; mon ame devint plus legére ; & voyant devant moi de l'encre & du papier, je m'amuſai à écrire juſqu'à cet endroit.

JEUDI, *à onze heures du ſoir.*

Madame Jewkes eſt venue me demander, ſi ſon maître ne pouvoit pas me rendre viſite dans mon cabinet. Elle m'a même inſinué, que ce n'étoit pas-là qu'il s'attendoit de me trouver. Je l'ai chargée de le prier de m'accorder un ſeul quart-d'heure de plus; & je me remets enfin entre les mains du tout-puiſſant, qui après m'avoir fait paſſer par une ſuite ſi étrange de terreurs & d efforts, m'a conduite enfin à cet heureux & pourtant redoutable moment. Bon ſoir, mes chers parents, vous n'aurez cette lettre de long-temps: mais je ſais que vous priez inceſſamment pour moi, & qu'au moment que je vous écris j'ai part à vos vœux. Adieu donc, bon ſoir, Dieu vous béniſſe, *Amen, Amen.* Et ſi c'eſt ſa ſainte volonté, qu'il me béniſſe auſſi, & que je puiſſe me dire toute ma vie la plus reſpectueuſe des filles, &c.

VENDREDI *au ſoir.*

Mon cher époux ſe montre à mon égard, & en toutes choſes, le plus excellent des humains; ſon indulgence ſans bornes rend chaque inſtant de ma vie plus heureux que le

le précédent. Il a pitié de mes petites foiblesses, & me les pardonne toutes; il s'étudie à dissiper mes craintes, ses expressions sont si chastes, ses idées si pures, & toute sa conduite si scrupuleusement décente, que jamais, non jamais mortelle ne fut si heureuse que votre Paméla! Je ne pouvois de ma vie espérer d'avoir en partage un semblable mari; beaucoup moins pouvois-je me flatter, qu'un jeune Gentilhomme qui s'étoit permis des attentats que je vais tâcher d'oublier pour jamais, se seroit comporté avec une délicatesse si parfaitement inaccessible à la critique. Il ne s'émancipa jamais à la plus legére plaisanterie. Pas un mot tant soit peu offensant, pas le moindre geste, pas le plus petit badinage ne lui échappa, qui pût blesser ni même allarmer les oreilles de votre heureuse & trois fois heureuse Paméla. En un mot, il ne profere rien qui ne doive m'enhardir à lever les yeux avec plaisir sur le genéreux auteur de ma félicité.

Au déjeuner, comme je ne savois pas trop comment le regarder, il m'y encouragea en me parlant de vous, mes chers parents, dont il comprit que je m'entretiendrois toujours avec plaisir, & il m'assura qu'il vous rendroit heureux l'un & l'autre. Il ajouta qu'il souhaitoit que je vous écrivisse pour vous apprendre mon mariage; & que Thomas, qui pourroit chemin faisant lui rendre quelque service de ce côté-là, vous porteroit exprès la lettre. Je ne demanderai

pas à voir vos écrits, me dit-il, parce que je vous ai promis de n'en rien faire, & que je veux déſormais tenir religieuſement parole en tout à ma chere épouſe, (oh ! la raviſſante expreſſion !) Vous pouvez leur envoyer tous vos papiers, à compter depuis ceux qu'ils ont déjà juſqu'à cet heureux moment. Permettez-moi ſeulement de les prier de les conſerver, & de me les remettre quand ils en auront fait la lecture, auſſi-bien que ceux que je n'ai pas vus, & que je ne ſouhaite pas même de voir avant ce temps-là, mais dont je regarderai la communication comme une faveur, ſi vous voulez bien me l'accorder.

Monſieur, lui dis-je, je me ferai toujours un délice, auſſi-bien qu'un devoir indiſpenſable de vous obéir en toutes choſes, & je continuerai de leur écrire un détail de tout juſqu'à ce jour, afin qu'ils voyent combien vous m'avez rendue heureuſe.

Je ſais, mes chers parents, que vous vous joindrez l'un & l'autre à moi, pour bénir Dieu de concert des faveurs qu'il répand ſi miraculeuſement ſur vous comme ſur moi. Car mon maître me demanda fort au long l'état de vos affaires, & me dit qu'il avoit remarqué que, dans quelques-unes de mes premieres lettres, je ſuppoſois que vous étiez endettés. Il me donna en même temps cinquante guinées, avec ordre de vous les envoyer dans mon paquet, pour en payer autant de vos dettes que la ſomme

en pourroit acquitter, & de vous dire de renoncer à vos occupations préſentes, pour vous mettre vous & ma chere Mere dans un équipage honnête & de gens aiſés, ajoutant qu'à ſon retour dans le Comté de Bedford, il vous choiſiroit un ſéjour plus convenable que celui où vous êtes. Bon Dieu! comment ſoutiendrai-je le poids de tant de bienfaits! Je vous envoye la ſomme enveloppée dans différents papiers doubles, dont chacun contient cinq guinées.

Pour moi, il ne m'en donna pas moins de cent. Je voudrois, ma chere, me dit-il, que de cet argent vous en donnaſſiez ce que vous trouveriez à propos, & comme de vous-même, à Madame Jewkes, en partant d'ici. Mon cher Monſieur, lui dis-je, je vous prie de fixer la ſomme vous-même. Donnez-lui donc, reprit-il, vingt guinées, comme un préſent que vous lui faites à l'occaſion de vos nôces. Donnez dix guinées à Colbrand, cinq à chacun des cochers, cinq à chacune des deux cuiſinieres de cette maiſon, autant à Abraham & à Thomas, & vingt guinées à partager entre les jardiniers, les palfreniers, & autres domeſtiques inférieurs. Lorſque nous ſerons de retour à mon autre campagne, je vous donnerai amplement dequoi vous mettre dans un équipage où ma bien aimée épouſe puiſſe paroître avec décence; car à préſent, ma chere Paméla, ajouta-t-il, vous devez vous montrer déſormais dans les ajuſtemens qui conviennent à ma femme, ſans pren-

dre garde, comme vous vous le propoſiez, à ce que diront d'autres Dames. Sans cela, ce que vous vous imaginez devoir être un moyen d'éviter l'envie des perſonnes de votre ſexe; auroit l'air chez moi d'un mépris volontaire pour vous, dont j'eſpere que je ne ſerai jamais coupable. Je convaincrai l'univers que je vous eſtime comme je le dois, & autant que ſi j'avois épouſé le plus riche parti du Royaume. Eh pourquoi ne le ferois-je pas, moi qui ſais que vous effacez par vos rares vertus tout ce que nous avons de plus qualifié.

L'impoſſibilité d'exprimer tout ce que je ſentois alors, me tendoit muette. Ma Paméla, ma femme, mon épouſe, ma compagne cherie, me dit-il avec tranſport, je vois votre aimable confuſion. J'allois rompre enfin le ſilence, mais lui me fermant la bouche par mille baiſers, je ſaurois bien, me dit-il, vous forcer à vous taire, vous n'aurez pas même le privilége de me remercier; car quand je ferois pour vous dix fois plus que je ne fais, je n'exprimerois encore que très-foiblement l'amour que les charmes de votre ame & de votre perſonne m'ont inſpiré. Je tiens à honneur, ajouta-t-il en me ſerrant dans ſes bras, de pouvoir aujourd'hui m'en dire le poſſeſſeur. Ah! mes chers parents! puis-je déſormais faire autre choſe que redoubler de tendreſſe, de reconnoiſſance, & de joie!

Il bannit ainſi de mon eſprit, par ſes manieres angéliques, les réflexions mêlées de

crainte, de honte, & même de triſteſſe, qui me faiſoient redouter de le voir pour la premiere fois ce jour-là : & lorſqu'on m'appella pour déjeuner avec lui, je me ſentis le calme & la tranquillité même.

S'imaginant que j'étois un peu rêveuſe, il me propoſa d'aller prendre l'air en caroſſe juſqu'à l'heure du dîner. Ce fut encore nouveau ſoulagement pour moi. Il m'amuſa de mille recits amuſans, & m'entretint de ce qu'il avoit vû de plus remarquable dans ſes voyages. Il me mit au fait du différent caractere des Meſſieurs & des Dames qui demeuroient dans le voiſinage de ſon autre maiſon de campagne, & me nomma les perſonnes dont il ſouhaitoit que je cultivaſſe le plus la connoiſſance. Je nommai Miladi Davers un peu en tremblant. J'aime aſſurément ma ſœur, malgré ſon eſprit altier & violent, me dit-il ; je ſais qu'elle m'aime auſſi, & je pourrois lui paſſer une partie de ſon orgueil, ſachant celui que j'ai montré moi-même tout nouvellement, & parce qu'elle ne connoît pas ma Paméla ni ſes perfections comme moi. Mais, ma chere, vous ne devez pas oublier quels ſont vos droits comme mon épouſe, & lui faire baſſement la cour. Je ſais que vous prendrez avec elle le parti de la douceur, pour l'amener s'il ſe peut à en agir envers vous comme il convient ; mais c'eſt à moi de voir que vous n'outriez pas la condeſcendance.

Cependant, continua-t-il, comme je ne-

veux pas rendre mon mariage public ici, j'eſpere qu'elle n'approchera pas de nous, avant que nous ſoyons dans le Comté de Bedford; & pour lors, quand elle ſaura que nous ſommes mariés, elle ſe tiendra chez elle ſi l'eſprit de diſcorde la poſſéde; car aſſurément elle n'oſera pas me chercher querelle, voyant qu'il n'y a plus à revenir, de peur de paroître mériter l'indignation univerſelle, en travaillant méchamment à ſemer la diſcorde entre le mari & la femme. Mais briſons à préſent là-deſſus, & ſur tout ce qui pourroit chagriner ce que j'ai de plus cher au monde. Il tourna bruſquement la converſation ſur des ſujets réjouiſſans, & me dit les choſes du monde les plus tendres & les plus obligeantes.

A notre retour, qui fut vers l'heure du dîner, il continua ſur le même ton, paroiſſant n'avoir à cœur que de montrer en tout la noble affection qu'il me portoit. Après le dîner, il me dit qu'il avoit déjà écrit à ſon drapier en ville, de lui faire faire de nouvelles livrées, & donné ordre au mercier de feue Madame ſa Mere, de lui envoyer à la campagne des échantillons de tout ce qu'il y avoit de plus à la mode en fait d'étoffes de ſoye, afin que j'en choiſiſſe ce qui me plairoit. Après l'avoir aſſuré que ma reconnoiſſance étoit inexprimable, je lui dis que comme il ſavoit mieux que moi ce qui convenoit à ſon rang & à ſa condition, je voulois m'en remettre abſolument à ſon bon plaiſir; qu'accablée par lui de

faveurs ſi ſinguliéres, je ne pouvois, en jettant les yeux ſur l'avenir, penſer qu'avec inquiétude au rang auquel il m'avoit élevée : & qu'à préſent je craignois qu'il ne me fût difficile de le ſoutenir avec une dignité qui pût juſtifier le choix auquel il auroit bien voulu s'abaiſſer ; mais que j'eſpérois qu'il voudroit bien m'accorder, non-ſeulement une généreuſe indulgence pour mes défauts, dont je pouvois l'aſſurer qu'aucun ne ſeroit volontaire, mais encore ſes tendres inſtructions ; que toutes les fois qu'il remarqueroit dans ma conduite quelque choſe qu'il n'approuveroit pas abſolument, je le priois de m'en avertir ; & que je regarderois ſes réprimandes ſur des fautes nouvelles, comme les plus tendres faveurs dont il pût m'honorer ; parce qu'elles m'empêcheroient d'en commettre de plus conſidérables, & deviendroient un moyen pour me conſerver l'avantage précieux de poſſéder ſon eſtime.

Il me répondit de la maniere du monde la plus obligeante, & m'aſſura qu'il ne me cacheroit jamais la moindre de ſes penſées, afin de me donner occaſion de l'inſtruire, ou d'être inſtruite moi-même.

Il me demanda alors quand je voulois partir pour ſa terre du Comté de Bedford ? Quand il vous plaira, répondis-je. Nous reviendrons ici avant l'hyver ſi vous le ſouhaitez, me dit-il, afin de cultiver la connoiſſance que vous avez commencée avec Miladi Jones, & avec la famille du Chevalier S....., & ſi Dieu veut bien nous

conſerver l'un pour l'autre, nous irons enſemble à Londres pour y paſſer deux ou trois mois de l'hyver, comme je vous l'ai promis. Si ma chere épouſe y conſent, ajouta-t-il, nous pourrons, vers le milieu de la ſemaine prochaine, partir pour l'autre campagne. Monſieur, lui dis-je, je n'ai rien à objecter à quoi que ce ſoit que vous propoſiez; mais comment éviterez-vous de répondre aux demandes preſſantes que Mademoiſelle Darnford ne manquera pas de vous faire, de lier quelque partie de danſe un de ces ſoirs? Eh bien, reprit-il, ſi on ne veut pas nous en tenir quittes, nous pourrons fixer la choſe à lundi au ſoir. Mais ſi vous le trouvez bon, ajouta-t-il, j'inviterai Miladi Jones, M. Péters & ſa famille, & le Chevalier S..... avec la ſienne, devenir dimanche matin entendre les prieres à ma petite Chapelle, & prendre un dîner avec moi; & pour lors je leur déclarerai mon mariage, afin qu'en quittant ce pays, ma chere amie ne laiſſe à qui que ce ſoit le plus leger prétexte d'en douter. N'étoit-ce pas-là, mes chers parents, le comble de la bonté? Mais auſſi toute ſa conduite y répond-elle, par une nobleſſe de ſentiments & par des égards qui ne ſe démentent jamais. L'heureuſe créature que je ſuis! Et peut-être, continua-t-il, qu'ils nous diſpenſeront du bal juſqu'à notre retour en ce pays. Y a-t-il quelqu'autre choſe que ma chere Paméla puiſſe ſouhaiter, ajouta-t-il? Elle peut le dire en toute liberté.

Juſqu'ici, mon cher Monſieur, répondis-je, vous avez prévenu, non-ſeulement mes deſirs, mais encore mes eſpérances, & même mes penſées. J'avouerai cependant, puiſque l'ordre obligeant que vous me donnez de vous parler ſans fard, ſemble m'inſinuer que vous vous attendez à quelque requête de ma part, j'avouerai, dis-je, que j'ai encore deux ou trois ſouhaits, dont l'accompliſſement rendroit mon bonheur plus que parfait. Parlez, me dit-il avec vivacité, quels ſont ces ſouhaits? En vérité, Monſieur, continuai-je, je n'oſe hazarder la moindre demande, de peur d'en faire quelqu'une qui ne fût pas de votre goût. Je crains de paroître me prévaloir de votre condeſcendance pour moi, en femme qui ne ſauroit dire, ç'en eſt aſſez.

Je n'ai qu'un mot à vous repliquer, Paméla, me dit-il. Ne vous imaginez pas que les choſes que j'ai faites pour vous dans la vue de vous obliger, ne ſoient que les mouvements impétueux d'une paſſion naiſſante. S'il m'eſt permis de répondre de mon propre cœur, ils proviennent d'un deſir qui durera autant que votre mérite, & c'eſt indubitablement dire autant que ma vie. Je puis d'autant plus sûrement me le garantir à moi-même, que je ſens, en agiſſant & penſant comme je fais, un plaiſir délicieux qui m'en récompenſe au centuple; plaiſir, par conſéquent, qu'il eſt probable que je continuerai de me procurer pour

l'amour de vous & de moi. Vous pouvez donc, ma bien aimée épouſe (car je ſuis devenu avide de prononcer ce nom que ma vanité rejettoit autrefois) vous pouvez parler hardiment, & je vous promets que tout ce qu'il me ſera poſſible de vous accorder, je le ferai de grand cœur, sûr que vous n'inſiſterez ſur rien qui ne ſoit de cet ordre.

Je ne dois pas y penſer aſſurément, lui dis-je, auſſi m'en garderai-je bien. Vous m'avez enhardie à vous préſenter une humble requête, & c'eſt à genoux, comme il me convient de le faire, que je vous conjure de rétablir ceux de vos domeſtiques dont j'ai malheureuſement occaſionné la diſgrace. Ma bien aimée Paméla n'a que trop ſouvent été dans cette poſture ſuppliante, me dit-il en me relevant, je ne le permettrai plus de ma vie. Aimable épouſe! ajouta-t-il en me prenant dans ſes bras & me ſerrant contre ſon ſein, apprenez-moi qui vous ſouhaitez en particulier que je rétabliſſe. C'eſt premierement Madame Jervis, lui dis-je; je ne connois pas une meilleure femme, les malheurs qu'elle a eſſuyés dans ce monde lui ont rendu les ſuites de votre indignation doublement fâcheuſes.

Qui voulez-vous encore que je rétabliſſe, me dit-il? M. Longman, repris-je: quelque bons qu'ils m'ayent été l'un & l'autre, je ne vous ſolliciterois jamais en leur faveur, ſi je ne pouvois pas répondre de leur intégrité; & ſi je ne croyois pas qu'il fût avantageux à

mon cher maître d'avoir à ſon ſervice des gens d'un ſi excellent caractère.

Et qui encore, ajouta-t-il ? votre bon vieux ſommelier, Monſieur, lui dis-je, le pauvre Jonathan qui a été tant d'années dans votre famille avant le jour fortuné de votre naiſſance : je me trouverois très-heureuſe de n'avoir pas plaidé inutilement pour lui.

A cela, reprit-il, je n'ai qu'une choſe à vous dire ; c'eſt que ſi M. Longman, Madame Jervis & Jonathan, n'avoient pas eu la hardieſſe de ſe liguer contre moi, & de s'adreſſer de concert à Miladi Davers, qui en a pris l'inſolent prétexte de ſe mêler de mes affaires, je leur aurois aiſément paſſé tout le reſte de leur conduite. Il eſt vrai qu'ils s'étoient donné ſuffiſamment carriere en paroles ſur mon compte ; mais en un mot, je leur aurois pardonné, parce que je ſouhaitois que chacun vous aimât. Ainſi, qu'à cela ne tienne : ma Paméla parle en leur faveur, je mets dès ce moment tout ſous les pieds, & ſuis fier de ce que l'eſtime & l'amitié qu'eux & tout ce qui vous connoît vous portent, juſtifient ſi bien mon amour. J'écrirai moi-même à Longman pour lui apprendre ce qu'il doit à votre interceſſion, à moins que le bien qu'il a gagné dans la famille ne le mette au-deſſus de l'offre d'y rentrer. Quant à Madame Jervis, écrivez-lui vous-même, ma chere enfant, & ordonnez-lui auſſi-tôt la préſente reçue, d'aller reprendre poſſeſſion de ſon ancien office ;

car à préſent, ma chere, elle ſera plus immédiatement à vous qu'à moi. Je ſais que vous l'aimiez ſi cordialement, que le plaiſir de la retrouver vous fera goûter doublement celui de retourner où vous l'avez quittée. Mais ne vous imaginez pas, ajouta-t-il, que je veuille avoir toute cette complaiſance pour rien. Ah! parlez, m'écriai-je, je ſuis ſans pouvoir, il eſt vrai, mais ſi riche en bonne volonté, que l'éclair ne ſera pas plus prompt que mon obéiſſance. Eh bien donc, me dit-il, récompenſez mon ardeur à vous complaire en me donnant de votre propre mouvement un doux baiſer. Ah! mon cher Monſieur! lui dis-je avec tranſport; pouviez-vous jamais m'obliger d'une maniere plus noble & plus touchante, qu'en exigeant pour tout retour une choſe qui redouble & l'obligation & l'honneur que je reçois. Oui, ſans doute, je vous obéirai. A ce mot je me jettai ſur lui, & ne rougis point de le baiſer une, deux ou trois fois, pour la triple abſolution qu'il venoit de prononcer.

Qu'avez-vous de plus à me demander, ma chere Paméla, me dit-il? M. Williams eſt déjà pourvu, & j'eſpére qu'il ſera heureux. N'avez-vous rien à dire pour Jean Arnold?

Vous avez vu dans mes lettres le repentir de ce pauvre garçon, répondis-je.... Il eſt vrai, me dit-il, mais c'eſt ſon repentir de m'avoir ſervi contre vous; & il me ſemble que comme il m'auroit trahi dans la ſuite, il ne mérite pas qu'aucun des deux faſſe ou diſe rien en ſa faveur.

Mais, mon cher Monſieur, interrompis-je, c'eſt ici un jour de jubilé; moins le pauvre garçon mérite, plus votre bonté pour lui ſera grande. Permettez-moi encore d'ajouter, que comme ſon cœur a été partagé entre ce qu'il vous devoit & ſa bonne volonté pour moi, & qu'il ne ſaura pas comment faire un choix, lorſqu'il nous verra ſi heureuſement unis par votre extrême bonté envers moi, ſon devoir ne lui ſera plus douteux; & comme il n'y a manqué que dans ce ſeul point, j'eſpére qu'il vous ſervira fidelement à l'avenir.

A ce compte, reprit-il, je ſuppoſe que je miſſe Madame Jewkes dans un bon train d'affaires, comme par exemple à la tête d'une auberge, & que je lui donnaſſe Jean pour mari, ſeroit-ce ſi mal fait? alors, ce que votre Bohêmienne lui a prédit, qu'elle auroit un mari plus jeune qu'elle, ſe trouveroit accompli.

Monſieur, lui dis-je, vous êtes la bonté même; je pardonne de bon cœur à Madame Jewkes, & lui ſouhaite du bonheur. Mais, Monſieur, pardonnez-moi de vous demander ſi cela n'auroit pas l'air d'une rigoureuſe punition infligée au pauvre Jean: comme ſi vous n'aviez pu lui pardonner, après avoir fait grace à tous les autres?

Ma chere Paméla, me dit-il en ſouriant, pour une perſonne qui a pardonné, vos réfléxions tombent bien peſamment ſur la pauvre Jewkes. Mais je n'aurai jamais, Dieu aidant, de ſemblables ſervices à exi-

ger, ni de Jean, ni des autres, & je crois pouvoir lui pardonner ſi vous le faites; ainſi vous ferez de lui ce qu'il vous plaira. Dites-moi preſentement ſi ma Paméla ſouhaite encore quelque choſe de moi.

Oh le plus cher des mortels, m'écriai-je! la reconnoiſſante Paméla peut-elle avoir encore des ſouhaits à faire? mon cœur eſt trop plein du ſentiment de vos faveurs. Permettez, ajoutai-je, qu'il en exhale une partie en larmes de joie. Vous ne m'avez laiſſé à demander à Dieu, que de vous accorder honneur, ſanté & longue vie, & de me conſerver l'avantage d'être eſtimée de vous: s'il écoute cette ſeule requête, en vérité le monde entier ſera moins heureux que votre Paméla.

Je fus auſſi-tôt dans ſes bras. Ah! ma chere ame, s'écria-t-il, vous ne ſauriez être heureuſe en moi, comme je le ſuis en vous. C'eſt bien à préſent du fond du cœur que je mépriſe les deſirs effrenés qui me portoient à vous pourſuivre. De quelles joyes, de quelles extaſes un amour vertueux n'eſt-il pas la ſource! elles ſont inacceſſibles à une ame abjecte, elles lui ſont inconcevables: & tant que j'ai vécu comme tel, je n'ai pas eu la moindre idée.

Je m'imaginois, ajouta-t-il, que mon aimable épouſe avoit quelque choſe à me demander pour elle-même: mais puiſque tout ſon bonheur ſe concentre dans le généreux plaiſir de procurer celui d'autrui, ce ſera deſormais ma tâche de prévenir ſes

desirs, & de lui rendre tout soin d'elle-même inutile, en ne lui laissant jamais le temps de souhaiter.

C'est ainsi, mes chers Parens, que votre Paméla trouve le comble du bonheur dans son époux. Oh ! que ce nom est ravissant à prononcer ! qu'il va droit à mon cœur ! il ne me reste qu'à être humble, & à regarder avec gratitude le dispensateur de tant de biens.

Après l'avoir accablé de mes remerciemens, je me retirai dans mon cabinet pour vous écrire jusqu'à cet endroit. Ce paquet contient tout ce que j'y voulois mettre ; j'y ai renfermé le généreux présent que vous fait mon maître ; il ne me reste qu'à vous dire, que j'espére vous voir bien-tôt l'un & l'autre, & recevoir votre bénédiction, à l'heureuse & trois fois heureuse occasion de mon mariage. Je compte que vous demanderez pour moi dans vos prieres la grace de demeurer humble & juste selon Dieu, & de conserver toujours un cœur reconnoissant envers le meilleur des maîtres & des époux ; que vous ferez des vœux au ciel pour la continuation de ses faveurs sur moi ; & que vous le prierez de ne pas permettre que je cesse de me comporter obligeamment envers qui que ce soit. Je suis pour jamais,

Mes chers Parents,

La plus respectueuse des filles,

La mille fois trop heureuse PAMÉLA B....

P. S.

Ah ! ne croyez pas, mes chers parens, que je me réjouiſſe du changement de mon nom par aucun ſentiment d'orgueil. Le votre me ſera toujours cher. Pourroit-il jamais me faire honte ! mais cependant.... pour un mari de cet ordre ! ah ! que vous dirai-je ! les termes les plus forts n'exprimeroient que foiblement ma gratitude & ma joye !

J'ai pris des copies de la lettre de mon maître à M. Longman, & de la mienne à Madame Jervis. Je vous les enverrai avec le recit de ce qui me ſera arrivé depuis, quand j'irai à l'autre campagne ; ou bien je vous les donnerai de la main à la main, car j'eſpére que je vous verrai dans peu.

SAMEDI *matin, troiſieme jour de mon heureux mariage.*

Je ne ceſſerai de griffonner, juſqu'à ce que je ſois actuellement occupée à remplir les fonctions de l'état auquel j'ai été ſi généreuſement élevée, & que vous puiſſiez partager avec moi les plaiſirs raviſſans attachés à ma nouvelle condition, & les faveurs dont le meilleur des maris ne ceſſe de m'accabler. Lorſque mon paquet pour vous fut fini, je me mis à écrire à Madame Jervis, comme il avoit eu la bonté de me le dire, & je n'héſitai qu'à la ſignature.

Quand on m'appella pour ſouper, je deſcendis avec la lettre, où je n'avois oſé mettre mon nom.

Mon cher maître, que je me délecterai toujours d'appeller de ce nom, avoit de ſon côté écrit à M. Longman. Voyez, ma chere, me dit-il, en badinant, voyez ce que j'ai écrit à votre *quelqu'un*. Je lus ce qui ſuit.

Monſieur LONGMAN,

„ Je vous apprends avec plaiſir, que „ jeudi dernier j'épouſai ma bien aimée „ Paméla, j'ai eu lieu d'être mécontent de „ vous, de Madame Jervis, & de Jona„ than; non de l'affection & du zele que „ vous portez à ma chere épouſe, mais à „ cauſe de la maniere dont vous vous êtes „ adreſſé à ma ſœur Davers, & dont il „ s'eſt enſuivi une grande brouillerie entr'elle „ & moi. Mais comme la priere d'oublier „ tout le paſſé, & de vous rétablir tous dans „ vos anciens poſtes, eſt une des premieres „ requêtes que ma chere épouſe m'ait pré„ ſentées, je me crois obligé d'y ſouſcire „ ſans héſiter. Vous pouvez donc, ſi le „ parti vous plait, reprendre un office dont „ vous vous êtes toujours acquitté avec une „ intégrité reconnue, & à la ſatisfaction „ de votre ſerviteur, &c.

Ce vendredi après midi.

P. S. „ Je partirai mardi ou mercredi pro-
„ chain pour le Comté de Bedford ; je ſou-
„ haite de vous y trouver, vous & Jonathan,
„ dans l'exercice de vos anciens emplois. Je
„ ſuis aſſuré que vous y trouverez d'autant
„ plus de plaiſir, que vous ne ſauriez avoir
„ un témoignage plus récent des ſentimens
„ de mon aimable femme, du bon cœur
„ de laquelle vous pouvez vous promettre
„ tous les agrémens imaginables. Elle écrit
„ elle-même à Madame Jervis. „

Je le remerciai mille fois de tant de bonté, & lui montrai ma lettre à Madame Jervis, qui étoit conçue en ces termes.

„ Ma chere Madame Jervis,

„ J'ai d'excellentes nouvelles à vous ap-
„ prendre. J'eus hier le bonheur d'être ma-
„ riée au plus charmant de tous les hom-
„ mes, à mon bien-aimé maître & le votre.
„ Tout ce que j'ai à vous dire, c'eſt que
„ je ſuis heureuſe au-delà de toute expreſ-
„ ſion ; que mon généreux Bienfaiteur ne
„ me refuſe rien, & qu'il va même au de-
„ vant de tous mes deſirs. Vous comprenez
„ aſſez que je ne pouvois oublier ma chere
„ Madame Jervis. Je demandai, & j'ob-
„ tins ſur le champ que vous reprîſſiez l'em-
„ ploi dont vous vous acquittiez ſi fort à

„ l'avantage de notre maître commun, &
„ au plaiſir de tous ceux qui étoient ſous
„ votre direction. J'employerai tout le pou-
„ voir qui me ſera confié par le plus gé-
„ néreux des humains, à rendre votre ſi-
„ tuation douce & agréable. J'aurai bien-
„ tôt l'honneur d'accompagner mon bien
„ aimé époux dans ſon retour pour le Comté
„ de Bedford, & ce ne ſera pas un leger
„ ſurcroît de délices pour moi, ni d'obli-
„ gations que j'aurai au plus excellent des
„ hommes, d'y voir ma chere Madame
„ Jervis, & d'en être reçue avec le plaiſir
„ que je me promets de ſon affection. Car
„ je ſuis & ſerai toujours, ma chere &
„ bonne amie,

Votre affectionnée & reconnoiſſante

PAME'LA.

Il lut cette lettre. Vous l'avez écrite, ma chere, me dit-il, ainſi elle eſt parfaitement bien : mais n'y mettez vous pas votre nom ? Monſieur, répondis-je, votre bonté m'a autoriſée à y en mettre un qui me fait beaucoup d'honneur. Mais comme c'eſt ici la premiere occaſion que j'en ai, excepté les lettres que j'ai écrites à mes chers parens, j'ai cru devoir vous la montrer ſans ſignature, de peur de paroître me prévaloir trop avidement de l'honneur que vous m'avez fait.

Quelque convenable qu'une ſi charmante humilité puiſſe paroître à la délicateſſe de

ma chere Paméla, me répondit-il, c'eſt à moi à vous aſſurer que je ſuis de plus en plus enchanté des droits que vous avez de porter mon nom. Si j'ai quelque choſe à ſouhaiter, ma chere ame, ajouta-t-il, c'eſt uniquement de pouvoir être une moitié auſſi digne que vous du charmant lien qui vient d'être contracté. Il prit alors une plume, & après le mot Paméla, il écrivit ſon aimable & digne ſurnom, & moi je mis au-deſſus: „ „ ah! ma chere Madame Jervis, rejouiſſez-„ vous avec moi, de ce que, par la grace „ de Dieu & la bonté de mon cher maître, „ il m'eſt permis de me ſigner de la ſorte. „

Ces lettres, & le paquet que je vous adreſſe, ont été envoyées de grand matin par M. Thomas.

Mon cher maître vient de ſortir à cheval pour prendre l'air, & veut paſſer chez Miladi Jones, M. Péters, & le Chevalier S... pour les inviter à venir demain entendre le ſervice dans ſa chapelle, & dîner avec lui. Il aime mieux, dit-il, y aller lui-même: parce que le temps eſt ſi court, que s'il en charge un domeſtique, ils pourront bien le renvoyer avec un refus.

J'oubliois à vous dire que M. Williams vint hier ici, pour demander la permiſſion d'aller voir ſon nouveau bénéfice, & de tout préparer pour ſa priſe de poſſeſſion. Il parut ſi ravi de la tendreſſe & des bontés de mon maître pour moi, & de ſes manieres charmantes envers lui-même, qu'il nous donna lieu, en nous quittant, de le croire

parfaitement heureux. J'en ſuis dans la plus grande joye. Ah ! quelle ſatisfaction ne ſeroit-ce pas pour moi, ſi j'étois l'humble inſtrument du bonheur de tout le genre humain ! j'ai mille & mille actions de graces à rendre à la bonté divine ! quels efforts ne dois-je pas faire, pour répandre ſur tous ceux que je connois, les biens dont elle m'accable ! autrement, de quoi ſerviroit l'élévation d'un ver de terre tel que moi ? quel bien reviendra-t-il de mon bonheur particulier, ſi j'ai l'ame aſſez baſſe pour permettre qu'il ne s'étende qu'à moi ſeule ? mais auſſi, d'un autre côté, les créatures deviennent-elles dignes des bénédictions dont Dieu les comble, lorſque, de tout leur pouvoir, elles rendent, ou tâchent de rendre le monde entier heureux.

Dieu tout grand & tout bon ! tu as multiplié mes moyens, augmente à proportion ma volonté, fais que je me delecte à diſpenſer aux autres une partie de ce bonheur immenſe que j'ai reçu des mains de ta providence libérale. Alors je ne ſerai pas tout-à-fait inutile ſur la terre. Alors je ne ſerai pas la preuve iſolée de ta bonté, envers une pauvre créature, qui tient parmi les êtres un rang ſi voiſin du néant. Je ne ſerai pas un zero mis du mauvais côté, mais un zero placé à la droite de la figure. Vrai néant par moi-même, je vaudrai par la place que j'occupe, & je ſaurai multiplier les biens que je dois à ta bonté, qui m'en a comblée avec tant de diſtinction.

C'eſt-là, je le comprends, le devoir indiſpenſable des perſonnes d'un haut rang. Quelle ſera donc, au grand & dernier jour, la condamnation de tant de miſérables, auſquels on demandera à quel uſage ils ont employé les moyens ſans nombre de faire du bien qui leur avoient été confiés; lorſque leur unique réponſe ſera, nous n'avons vécu que pour nous-mêmes; nous avons renfermé tout le pouvoir que tu avois mis entre nos mains, dans le cercle étroit de l'amour propre; nous avons entaſſé tréſors ſur tréſors, pour ceux qui devroient nous ſurvivre, quoique nous ignoraſſions s'ils n'en feroient pas un plus mauvais uſage que nous-mêmes. Eh quelle autre ſentence ces malheureux, qui n'ont adoré qu'eux mêmes, peuvent-ils s'attendre de recevoir, que ce terrible jugement: *départez-vous de moi maudits*!

Certes, mes chers parens, il faut bien que des gens de cet ordre ignorent abſolument les plaiſirs délicieux qui réſultent du bien qu'on fait à autrui, quand même il n'y auroit aucun compte à rendre.

Le plaiſir de penſer qu'on peut contribuer à la conſolation & au ſoulagement de ceux qui en ont beſoin, eſt ſi ſatisfaiſant & ſi doux, qu'il récompenſe infiniment une ame bienfaiſante. Combien de fois ne l'ai-je pas expérimenté du temps de feue ma bonne maîtreſſe, quoique je ne fuſſe qu'en ſecond la diſpenſatrice des biens qu'elle faiſoit aux pauvres & aux malades, par les mains de ſa

petite aumônière ! quelles délices n'ai-je pas goutées à l'ouie des bénédictions dont les malheureux la combloient, & dont ils me combloient auſſi, moi qui n'étoit que l'humble canal par lequel ſes libéralités paſſoient juſqu'à eux ! Eh quelle n'a pas été ma joie, lorſque les récits patétiques que je lui faiſois des miſeres de certains individus, engageoient ma chere maîtreſſe à doubler le bien qu'elle s'étoit premierement propoſé de leur faire !

Je me le rappelle avec plaiſir, parce que, par la bonté de mon Dieu, il m'eſt enfin tombé en charge de faire les mêmes bonnes actions auſquelles elle étoit ſi accoutumée. Puiſſai-je être toujours ſi bien en garde contre moi-même, que mon état heureux ne me faſſe jamais oublier de regarder avec une ſincére gratitude, à cette providence qui m'a confié un ſi grand pouvoir, afin que je n'encoure pas les affreux malheurs que l'abus ou le peu d'uſage de ce pouvoir ne manqueroient pas d'attirer ſur moi.

Permettez-moi ces réfléxions, mes chers parens, & priez que ma félicité préſente ne me devienne pas un piége ; mais que je conſidére que plus il m'aura éte donné, plus il me ſera redemandé. Priez que je n'aye pas le malheur d'agir, comme ſi je devois ne penſer qu'à ce chétif moi-même, & m'imaginer que ce ſont-là les bornes du pouvoir qui m'a été remis par un Dieu tout bon, & par le meilleur des humains !

SAMEDI *à ſept heures du ſoir.*

Mon maître, quoique preſſé fortement de dîner chez Miladi Jones & chez le Chevalier S... revint au logis pour l'amour de moi. M. Péters, faute d'être averti aſſez-tôt, ne put trouver un prédicateur pour deſſervir ſon Egliſe le lendemain au matin; M. Williams, comme je l'ai déjà dit, étant allé à ſon nouveau bénéfice; mais comme il eſpéroit d'en trouver un pour l'après-dînée, il promit de nous donner ſa compagnie à dîner, & de lire le ſervice du ſoir. Ceci engagea mon maître à prier auſſi tous les autres de venir dîner, & non de venir à l'égliſe. Il le leur fit promettre, & dit à M. Péters qu'il enverroit ſon caroſſe pour le prendre lui & ſa famille.

Mademoiſelle Darnford lui dit en badinant, qu'elle ne viendroit pas, s'il ne lui promettoit qu'elle ſeroit à ſes nôces; ce qui me fit voir que M. Péters avoit gardé le ſecret, comme mon maître l'en avoit prié.

Il eut la bonté de me mener prendre l'air dans la berline après le dîner, & me renouvella les tendres aſſurances de ſon amour, qui augmente à chaque inſtant. Il m'eſt d'autant plus doux d'y penſer, que je vois par-là qu'il ne ſe repent point de ſes égards pour moi; & cela m'encourage à le regarder avec un eſprit plus content & moins inquiet.

Je

Je le priai de permettre que j'envoyaſſe une guinée à une pauvre perſonne du village, que Madame Jewkes m'avoit dit être fort malade & dans la derniere miſere. Envoyez lui-en deux ſi vous le ſouhaitez, ma chere amie, me dit-il. Je ne ferai rien de ſemblable, repris-je, ſans vous en avertir. Peut-être qu'alors vous ferez moins de bien, me répondit ce généreux mortel, que vous n'en feriez autrement, ſi vous n'aviez point à douter de mon approbation. J'eſpére cependant que votre prudence, & mon propre penchant, qui ne me porte pas à l'avarice, ôteront tout lieu à un pareil doute.

Je vous dirai, à propos de cela, continua-t-il, de quelle maniere nous reglerons cet article, pour éviter juſqu'à l'ombre de l'inquiétude d'un côté, ou du doute de l'autre.

Premierement, quant à votre pere & à votre mere, il ne s'agira plus d'eux déſormais; car j'ai déjà déterminé dans mon eſprit ce qui les regarde, & voici comment. Ils iront, ſi eux & vous l'approuvez, ſur mon petit bien du Comté de Kent, dont je vous ai ci-devant fait mention d'une maniere à vous le faire rejetter alors avec cette grandeur d'ame où j'ai trouvé depuis autant de plaiſir, qu'elle me fâcha dans ſon temps. Il y a ſur le bien en queſtion une jolie ferme, & une maiſon où perſonne ne loge, mais aſſez bien meublée. Je fournirai plus amplement le tout des uſtencilles néceſſaires; car un couple auſſi induſtrieux que celui-là

ne pourroit jamais vivre ſans occupation. Ce bien leur appartiendra en propre durant la vie de tous les deux, ſans en rien payer; & je leur allouerai cinquante livres ſterling par an de plus, afin qu'ils ayent toujours un fonds, pour en faire du bien à quelques-uns de vos autres parens, ſans nous être obligés à vous ou à moi pour des bagatelles. S'ils avoient beſoin de ſommes plus conſidérables, il ſera toujours en votre pouvoir de les leur donner, parce que je ne douterai jamais de votre prudence. Tant que Dieu nous prêtera vie, nous irons les voir une fois par an; & de leur côté, ils viendront nous voir auſſi ſouvent qu'il leur plaira, ce qu'ils ne feront jamais aſſez à mon avis: car n'allez pas croire, ma chere enfant, que je veuille par-là les éloigner de nous. Mais, avant que d'aller plus avant, je voudrois ſavoir ſi ma Paméla approuve ce que je viens de dire?

Ou les termes me manquent, lui dis-je, ou la langue Angloiſe n'en fournit que de très-inférieurs à ma reconnoiſſance. De grace, Monſieur, continuai-je, en lui baiſant la main avec ardeur, apprenez-moi quelqu'autre langage, s'il en eſt un, qui abonde plus en expreſſions de gratitude, pour me tirer du tourment de renfermer ſans ceſſe des ſentimens, dont les mots les plus expreſſifs que je connoiſſe ne m'offrent jamais l'équivalent.

Ma charmante épouſe, me dit-il, votre langage eſt auſſi admirable que vos ſentimens, & vous n'abondez jamais plus en

expreſſions, que lorſque vous paroiſſez le plus en manquer. Tout ce que je ſouhaite, c'eſt que vous approuviez ma propoſition ; & ſi la premiere ne vous eſt pas agréable, une ſeconde vous la ſera infailliblement, ſi je puis ſeulement deviner ce qui vous feroit plaiſir.

En ai-je trop dit, mes chers parens, quand je vous ai dit que ſon amour pour moi augmentoit à chaque inſtant ? oh ! le plus aimable des mortels ! que mon cœur eſt pénétré de ſes bontés !

Je vous prie donc, ma chere, ajouta-t-il, de leur propoſer la choſe, pour voir s'ils l'approuveront. Mais ſi eux ou vous aimez mieux qu'ils demeurent plus près de nous, ou même avec nous ſous le même toît, j'y conſens d'abord.

Oh ! non, Monſieur, lui dis-je (je penſe en vérité que dans les élans de ma gratitude je commis preſqu'un péché) je ſuis aſſuré qu'ils ne préféreroient pas ce dernier parti : peut-être que s'ils demeuroient avec vous, ils en ſerviroient Dieu d'une façon moins complette ; car ayant inceſſamment devant les yeux la main qui les comble de biens, ils pourroient être tentés (& c'eſt un écueil que je dois éviter auſſi) de ne regarder pas plus loin que le cher diſpenſateur de tant de faveurs.

Excellente créature ! s'écria-t-il : ma chere épouſe ne manque ni de termes ni de ſentimens ; & ſes penſées charmantes ſont énoncées avec des graces qui orneroient le langa-

ge le plus expreſſif; mais c'eſt un talent qui lui eſt preſque perſonnel. La maniere obligeante dont vous acceptez mes offres, ajouta-t-il, m'en paye au centuple, & c'eſt moi qui me trouve devoir tout à votre bonté.

Au reſte, ma très-chere, je vous dirai ce que nous ferons quant à ce qui regarde les actes de votre charité particuliere; car à Dieu ne plaiſe que je mette dans ce rang ce que nous venons de mentionner; parce que, & cela, & beaucoup plus, ſi nous le faiſions, ne feroit que remplir notre devoir envers deux perſonnes ſi dignes par elles-mêmes, & qui touchent de ſi près ma Paméla, & moi auſſi par conſéquent. Oh! comme ce cher époux me ſurpaſſe en penſées, en expreſſions, en moyens, en tout!

Et ils ne s'étendront pas fort loin, ajouta-t'il, car je ne vous allouerai pour votre propre uſage que deux cens livres ſterling par an, dont je ne vous demanderai jamais de compte. Longman vous en payera conſtamment cinquante livres tous les quartiers, à commencer du jour que nous arriverons à mon autre maiſon: je veux dire, que les premieres cinquante livres vous ſeront dues alors, parce qu'il faut bien que vous ayez quelque choſe pour commencer. Et puiſque les termes vous manquent, ajouta ce généreux époux, qu'un doux baiſer comme celui d'hier m'exprime le plaiſir que cela vous fera. Je n'héſitai pas un inſtant à accepter cette obligeante propoſition, & quoiqu'en caroſſe, je lui paſſai avidement mes

bras au cou, en le béniſſant mille fois de toutes ſes bontés. En vérité, Monſieur, lui dis-je, je ne permettrai point une généroſité ſi exceſſive ! ma chere, reprit-il, ne vous inquietez pas de ces bagatelles. Dieu m'a donné un très-beau bien ; le tout en eſt bien conditionné, & très-bien affermé. J'accumule de l'argent tous les ans, & j'ai d'ailleurs des ſommes conſidérables ſur les fonds dont le gouvernement répond, & ſur d'autres également sûrs ; de ſorte que vous trouverez que ce que j'ai promis juſqu'ici, eſt très-peu de choſe à proportion de mes biens, auſquels vous avez droit comme ma chere femme.

C'eſt de cette maniere charmante que nous paſſâmes le temps, juſqu'au ſoir que le caroſſe nous ramena au logis : le ſouper ſe paſſa avec le même agrément. Voilà, mes chers parens, comment ma vie eſt devenue un cercle de raviſſemens, chaque inſtant amenant toujours avec lui quelque choſe de plus délicieux que le précédent. Non, jamais créature ne fut ſi heureuſe que moi !

DIMANCHE, *quatrieme jour de mon bonheur.*

Comme je ne devois point aller le matin à la chapelle, je vous en ai dit la raiſon, j'employai le temps, depuis l'heure du lever de mon cher époux juſqu'à celle du déjeu-

ner, en prieres & en actions de graces dans mon cabinet. C'eſt à préſent que je commence à jouir d'une tranquillité, d'une gayeté, & d'une liberté d'eſprit parfaite. J'y ſuis doublement encouragée, par le calme ſerein & l'aimable vivacité qui regnent dans l'humeur & dans toute la conduite de mon bien aimé, qui me prouve par-là qu'il n'a pas regret aux bontés dont il m'accable.

Je déjeunai avec lui, bus mon chocolat avec grand plaiſir, & mangeai deux morceaux de rôtie. Il parut extrêmement content de moi. C'eſt à préſent, me dit-il, que ma chere ame commence à me regarder avec un air de ſérénité & de ſatisfaction. Je ferai toujours mes délices, ajouta-t-il, de vous donner lieu de me montrer cet air aimable de contentement & de confiance en moi, qui vous ſied ſi bien. Mon cœur eſt parfaitement tranquille, lui dis-je, & il s'eſt affranchi de ces ridicules agitations, qui reſiſtoient aux impreſſions de ma reconnoiſſance, & jettoient un vernis d'ingratitude ſur toute ma conduite. Mais aujourd'hui, Monſieur, que votre bonté lui a donné la force de vaincre ſes craintes & ſes inquiétudes, ſon état eſt parfaitement uniforme, & conſiſte dans un entier dévouement à vous, & dans une tranquillité délicieuſe. Si j'avois ſeulement le bonheur de vous voir réconciliés vous & Miladi Davers, il ne me reſteroit rien à ſouhaiter en ce monde, que la continuation de vos

bonnes graces. Ma très-chere, me dit-il, je ſouhaite cette réconciliation auſſi ardemment que vous; & je la ſouhaite, je vous jure, plus pour l'amour de vous que de moi-même : ſi elle en uſoit paſſablement bien, je lui en rendrois les conditions plus aiſées par cette ſeule raiſon.

Je vous preſcrirai une régle que vous obſerverez par rapport à votre ajuſtement, me dit-il; & je vous dirai tout ce que j'aime ou n'aime pas, à meſure que l'idée s'en préſentera, comme je voudrois que vous le fiſſiez de votre côté, afin qu'il ne nous demeure rien dans l'eſprit, qui puiſſe donner lieu à la moindre réſerve entre nous.

J'ai ſouvent obſervé chez les gens mariés, que peu après le lien contracté, l'épouſe néglige ſon ajuſtement; ce qui à mes yeux ſemble dire qu'elle ne veut pas ſe donner la peine de conſerver le cœur qu'elle a gagné, & montre pour ſon mari un mépris qu'elle n'avoit pas pour ſon amant. Or je vous dirai que cela m'a toujours violemment choqué. Je ne le pardonnerois pas même à ma Paméla, qui auroit pourtant cette excuſe, dont des milliers de femmes ſont privées, qu'elle paroît aimable dans quelqu'équipage que ce ſoit. Ainſi, ma chere, j'exigerai toujours de vous, d'être habillée vers l'heure du diner, à moins de quelque cas extraordinaire, ſoit que vous ayez à ſortir ou non. Par ce moyen, mon cher amour, vous conſerverez cette charmante aiſance dans votre ajuſtement &

dans toutes vos allures, que vous poſſedez à un ſi haut point. Qui que ce ſoit que j'invite à ma table, vous ſerez toujours prête à les recevoir, ſans avoir beſoin d'employer avec des perſonnes inattendues, ces apologies ridicules qui réfléchiſſent toujours ſur la conduite de ceux qui les font. D'ailleurs, vous me convaincrez par-là que vous vous croyez obligée de paroître auſſi agréable aux yeux de votre mari, qu'à ceux des gens dont la vue vous eſt moins familiere.

Vous ne pouviez jamais me preſcrire rien de plus doux, lui dis-je. Je vous en remercie de tout mon cœur, & prendrai toujours grand ſoin de m'y conformer. En vérité, ma chere, reprit-il, cela vous eſt plus aiſé qu'aux trois quarts des femmes; car elles ſe comportent le plus ſouvent de maniere qu'on diroit qu'elles regardent comme un des priviléges de la naiſſance & d'un grand bien, de faire du jour la nuit & de la nuit le jour. Rarement ſe levent-elles qu'il ne ſoit temps de dîner, & voilà comme les bonnes vieilles régles de familles d'autrefois ſont renverſées: car elles déjeunent quand il faudroit dîner, dînent quand il faudroit ſouper, & ſoupent quand il faudroit aller au lit; &, à l'aide du cher quadrille, elles vont quelquefois au lit lorſqu'il faudroit ſe lever. Je m'attends, ma chere, continua-t-il, de vous voir Dame en tout, excepté à ces derniers égards. Ma bonne chere mere étoit bien de la vieille roche en cela, & n'en étoit pas moins une des plus dignes Dames

du royaume dans tous les autres points. La nouvelle mode vous eſt donc étrangere, & vous n'en pratiquerez que mieux l'ancienne.

De grace, Monſieur, lui dis-je, donnez-moi un plus grand nombre de ces charmantes leçons. Hé bien, continua-t-il, je ſerai bien aiſe, ſi quelque compagnie ne vient point à la traverſe, de m'aller mettre au lit avec ma chere épouſe à onze heures pour l'ordinaire; ſi je ne le faiſois pas, je ne vous empêcherois pas de le faire vous-même. D'ordinaire je me leve à ſix heures en été: je vous permettrai de demeurer au lit une demie heure de plus, ou environ.

Alors vous aurez un certain temps à votre diſpoſition, juſqu'à ce que vous me favoriſiez de votre compagnie à déjeuner, que nous pouvons toujours commencer aſſez-tôt pour avoir fini un peu après neuf heures.

Vous aurez encore bien des heures à votre diſpoſition, juſqu'à deux qu'il faudra ſe mettre à table.

Il vous reſtera auſſi pluſieurs heures très-utiles, où vous pourrez vous occuper comme bon vous ſemblera. Je voudrois en général ſouper à huit heures; & ſi nous prenons une fois la réſolution de nous en tenir de notre mieux à ces vieilles maximes, nous obligerons nos viſites à s'y conformer, à s'y attendre de notre part, & à prendre leurs meſures là-deſſus. Car j'ai toujours remarqué, qu'il eſt au pouvoir d'un chacun de ſe preſcrire des régles à lui-même. Il ne s'agit que de ſoutenir d'abord quel-

ques impertinentes railleries, & cela pour l'ordinaire de la part de gens qui ne méritent pas qu'on faſſe attention à eux. Ils ne tarderont guéres à dire, c'eſt pure folie de le lui demander, il veut vivre à ſa mode, on ne lui fera jamais quitter ſon vieux pli. Les railleurs diront en parlant de moi, il eſt réglé comme une horloge, & autres choſes ſemblables. Mais après-tout, ma chere, pourquoi ne le ſerions-nous pas ? l'homme eſt en effet une machine auſſi ſujette à ſe détraquer qu'aucune horloge, & l'irrégularité ne lui eſt pas moins fatale.

Alors, ma chere, continua ce charmant homme, quand ils ſe verront reçus d'un air ouvert & avec cordialité à mes heures, quand ils trouveront à ma table l'abondance & la variété, & que vous & moi les accablerons de civilités, ils ne s'aviſeront point d'enfreindre les régles de ma maiſon; & ſans murmurer, ils ſe conformeront à mes ſtatuts domeſtiques. Comme la plupart d'entr'eux n'ont rien à faire qu'à ſe lever le matin, ils peuvent auſſi-bien venir déjeuner avec nous en été à huit heures & demie, qu'à dix ou à onze. Ils peuvent dîner à deux heures, comme à quatre, à cinq, ou à ſix; & ſouper à huit auſſi-bien qu'à minuit paſſé. D'un autre côté, nos domeſtiques, pour l'ordinaire, ſauront auſſi les heures de leur travail, & celles de leur loiſir ou de leur retraite, & cette régularité ne nous ſera pas moins avantageuſe qu'à eux. Et qui ſait, ma chere, ſi, de ſurcroît,

nous ne remettrons pas ainſi les choſes ſur le bon vieux pied dans notre voiſinage ? du moins ferons-nous tous nos efforts pour cela, & ce ſera répondre au but de la maxime qu'on nous enſeigne à l'école : *chacun qui fait bien, ramene ſon chacun qui fait mal.* Au pis aller, quand quelques-uns de mes camarades de débauche, tels que ceux qui nous tomberent ſi mal-à-propos ſur les bras jeudi dernier, ſe feront écartés de leur route, ce qui n'eſt gueres poſſible à gens pour qui tous chemins vont à Rome, & tiendront conſeil pour ſavoir où ils iront dîner dans leurs courſes vagabondes, ils diront ſeulement : n'allons pas chez lui, car il a dîné : & de cette maniere ils me garderont pour quelqu'autre temps, où leurs heures & les miennes ſe trouveront mieux d'accord ; ou peut-être préféreront-ils de venir ſouper & coucher chez moi.

Voilà pour le coup, me dit-il, un grand nombre de ce que vous appelliez tout-à-l'heure des leçons. Il eſt bien vrai que nous ne nous en querellerons pas davantage, quoiqu'elles ne ſoient pas toujours exécutées de point en point ; cependant, comme je ſais que vous ne les trouverez pas déraiſonnables, je ſerai bien aiſe qu'on s'y conforme auſſi ſouvent que faire ſe pourra. Vous donnerez des ordres en conſéquence à votre chere Jervis, qui eſt une bonne femme, & qui ſe fera un plaiſir de vous obéir.

Ah ! mon cher Monſieur, m'écrirai-je, j'eſpére que vous m'honorerez d'un plus

grand nombre de vos aimables préceptes. Ils m'obligent & m'inſtruiſent à la fois. Que mon ſort eſt heureux ! Dieu veuille vous récompenſer de tant de bonté.

Attendez, me dit-il, ... vraiment je ne ſais pas trop ce que je pourrois exiger à préſent de ma chere épouſe. Car il ſeroit inutile de vous dire, que je fais un cas infini de cette humeur douce avec laquelle vous êtes née, & de cet air ouvert & content qui vous pare ſi agréablement lorſque vous ne craignez rien pour votre honneur, que ces aimables qualités préviennent d'abord en votre faveur tous ceux qui vous regardent, & que je m'attens que vous conſerverez ſoigneuſement cet extérieur ſéduiſant; qu'aucun accident fâcheux, qu'aucune traverſe, (car tout heureux que nous ſommes dans la poſſeſſion l'un de l'autre, nous ne devons pas nous flatter d'en être exempts) que rien de ſemblable n'enleve de deſſus votre viſage ce vernis charmant qui en eſt le premier attrait. Et lorſqu'il arrivera quelque choſe de deſagréable, ne ſoyez pas un quart-d'heure ſans vous méfier de vous-même, & ſans conſulter votre miroir. Si vous y remarquez quelque nuage prêt à s'élever, banniſſez-le ſur l'heure, radouciſſez votre chere phiſionomie, & reprenez votre premiere tranquilité. Alors, ma chere épouſe, qui ne ſauroit être hypocrite, & dont l'ame percera néceſſairement au travers de ſes yeux, trouvera ainſi le moyen de calmer auſſi ſes paſſions, & ſi le choc eſt trop violent pour

une victoire ſi prompte, elle ſaura y remédier efficacement, en ſe retirant dans ſon cabinet, pour y implorer cette divine aſſiſtance, qui ne lui a encore jamais manqué. De cette maniere, votre époux, qui n'a été que trop gâté par ſa Mere, comme vous l'avez très-bien remarqué une autre fois, trouvera en vous un modele à imiter, & un agrément qui ſera toujours nouveau pour lui.

J'ai ſouvent remarqué chez d'autres Gentils-hommes, continua-t-il, que lorſque nous leurs avons rendu viſite ſans en être attendus, ou que nous avons ſoudainement dérangé l'ordre que leurs épouſes avoient établi dans la famille (ſur-tout ſi quelqu'un de nous étoit ſoupçonné d'avoir dans l'occaſion perſuadé le maître du logis de ſe retirer tard, ou d'avoir donné un exemple peu édifiant) que le pauvre homme étoit tout déconcerté de nous voir, & que la Dame ne nous faiſoit bonne mine qu'à l'aide d'une politeſſe forcée. Il montroit malgré lui ſon inquiétude, & paroiſſoit preſque trembler de la déſobliger. Même avant qu'elle nous prît à partie, il lui faiſoit pour quelques-uns de nous un tas d'apologies, qui montroient aſſez le peu de plaiſir que nous lui faiſions, & la peine qu'il avoit à la perſuader de nous recevoir couſſi couſſi. Il arrivoit aſſez ſouvent que plus l'inquiétude du bon homme paroiſſoit l'inviter à ſe dérider, plus elle ſe livroit à un air de réſerve, d'indifférence & de mépris, qui

m'a plus d'une fois fait ſouhaiter d'être hors de chez elle ; car je ne voyois que trop qu'il n'étoit pas chez lui.

Vous jugez aſſez, par ma deſcription, que cela m'a fourni ample matiere à déclamer contre la vie des gens mariés. Car, quoiqu'un homme ſe flatte en général d'être maître chez lui, & qu'il ait ſoin dans les occaſions importantes de revendiquer ſes droits trop violemment uſurpés, il ne peut pas toujours être d'humeur à conteſter ; & les femmes que je viens de décrire, ſont toujours prêtes à en venir aux mains. Elles ſont pires que les anciens Parthes, qui ne haraſſoient jamais plus leur ennemi, que lorſqu'ils ſembloient ſe retirer. Elles ne manquent point de revenir à la charge, & de vous faire une guerre offenſive, juſqu'à ce qu'elles ayent laſſé la réſiſtance du mari, & qu'elles l'ayent forcé, comme un ennemi vaincu, à compoſer pour des bagatelles, afin de ſe conſerver quelque choſe. Souvent le pauvre homme veut cacher ſon cas à ſes amis, & dans cette vue il n'excite point un feu qu'il voit auſſi-bien qu'eux que la bonne Dame a toutes les peines du monde à étouffer, & qui pourra éclater à ſon grand ſoulagement dès que nous aurons le dos tourné.

Vous riez, ma Paméla, me dit-il, de ce biſarre portrait, & je ſuis bien sûr que je n'aurai jamais lieu de vous peindre de couleurs ſi ridicules. Je vous dirai pourtant que, qui que ce ſoit qui vienne ici, j'exige que

vous vous accoûtumiez à une complaiſance uniforme & toujours égale ; que vous ne fronciez jamais le ſourcil ; que quelque bien ou mal pourvus que nous ſoyons pour la réception de nos amis, vous ne montriez ni embarras ni inquiétude; que quique ce ſoit que vous ayez pour lors avec vous, le moindre égard miſterieux ne laiſſe point à penſer à l'étranger, qu'il vient vous ſurprendre mal à propos, & dans un temps où vous vous ſeriez bien paſſée de lui. Soyez au contraire d'un abord enjoué, honnête & obligeant à tous venans; & ſi vous vous montrez telle à quelqu'un plus qu'à un autre, que ce ſoit à ceux qui ont le moins de droit à l'exiger de vous, ou à ceux de votre compagnie qui ſont les moins qualifiés. C'eſt ainſi, ma chere Paméla, que vous inſpirerez de la hardieſſe aux ames timides, que vous introduirez le calme dans un cœur agité, & que vous ferez régner le contentement, le plaiſir, & la tranquillité à ma table.

Ayez ſoin ſur tout, ma chere, continua-t-il, de ne pas permettre que des riens dérangent votre belle humeur. Je n'oublierai jamais que j'étois un jour chez Miladi Arthur, & qu'un laquais qui broncha, laiſſa tomber un beau plat de porcelaine, & le mit en mille morceaux. C'étoit une pitié de voir la peine où cela jetta la pauvre Dame. Elle la diſſimula ſi peu, que toute la compagnie, qui étoit aſſez nombreuſe en fut imbue. Il n'y en eut pas un qui n'entreprit de la conſoler, ou qui ne

ſe mit à faire des hiſtoires de ſemblables déſaſtres ; de ſorte que, pour tout le reſte de la ſoirée, il ne fut queſtion parmi nous que de valets étourdis, & je vis l'heure que nous allions devenir pots caſſés, aſſiétes, verres, taſſes à thé, & autres choſes auſſi fragiles. Cela fit ſur moi une telle impreſſion, que je rêvai la nuit même, que Robin avoit briſé la glace de devant de mon carolle avec le manche de ſon fouet ; que j'étois ſi inquiet de ſavoir comment j'empêcherois la bonne Dame de ſortir hors des gonds, dans le fort de ſa colére, que de rage je caſſai la tête à Robin, & paſſai mon épée au travers du corps d'un de mes chevaux. Et il me ſembloit, quand cela fut fait, que toute ma conſolation étoit de penſer que je ne m'étois expoſé devant aucune compagnie, & que le coupable Robin & un pauvre innocent de cheval en étoient les ſeules victimes : car dans le temps de l'exécution, j'aurois pu avec la même ſageſſe tuer les trois autres chevaux.

Il me divertit comme une Reine avec ſes inſinuations bouffonnes, & par la maniere facétieuſe dont il me les fit. Je promis de faire mon profit des excellentes leçons qu'elles renfermoient.

Je montai enſuite à ma chambre, & m'habillai le plus en nouvelle mariée qu'il me fut poſſible, mettant ce que j'avois en plus beau. Je demandai où étoit mon cher maître ; & ſur ce qu'on me dit qu'il étoit allé faire un tour de jardin, je courus l'y

chercher. Il étoit à lire dans le petit alcolve. M'eſt-il permis, lui dis-je, de venir vous importuner ſans votre ordre ? Non, ma chere, me dit-il, parce que vous ne pouvez jamais m'importuner. Je ſuis ſi entiérement à vous, que par tout où je ſuis vous avez droit de m'y venir joindre ; & en y venant, vous me faites auſſi la plus agréable de toutes les faveurs.

J'ai obéi, lui dis-je, à la premiere de vos leçons, & je me ſuis habillée avant dîner ; mais peut être avez-vous affaire ? Je n'ai, reprit-il en ſerrant le papier qu'il liſoit, ni ne ſaurois avoir d'affaire ou de plaiſir qui vaille la compagnie de ma chere fille. Vous alliez dire quelque choſe, ajouta-t-il ? Monſieur, répondis-je, je voulois ſeulement ſavoir ſi vous avez encore quelque aimable inſtruction de plus à me donner ? je pourrois vous écouter un jour entier. Vous êtes bien obligeante, ma Paméla, me dit-il ; mais vous êtes ſi parfaitement ce que je ſouhaite, que j'aurois dû m'épargner celles que je vous ai déjà débitées. Auſſi ne voulois-je que vous donner un échantillon de ma liberté avec vous, pour vous mettre ſur la voie d'en uſer de même avec moi. Je ſuis aſſuré qu'il ne ſauroit y avoir de tendreſſe durable ſans cette liberté, & ſans qu'on ſe communique l'un à l'autre même juſqu'aux petits caprices qui peuvent nous faire le plus de peine, ſi tant eſt que ma Paméla en ait de cet ordre.

A préſent, ma chere, ajouta-t-il, ayez

la bonté de me reprendre de mes défauts, & de me dire ce que vous voudriez que je fiſſe pour en être plus agréable à vos yeux. Je l'aurois baiſé de grand cœur, ſans la honte qui me ſaiſit. Monſieur, lui dis-je, je n'ai pas un ſeul ſouhait à faire. Je ſerois bien au déſeſpoir, reprit-il en me baiſant avec tendreſſe, que vous en euſſiez quelqu'un dont vous me fiſſiez un ſecret. Penſez-vous donc, mon cher Monſieur, lui dis-je, que votre Paméla n'ait point de conſcience? Croyez-vous, que, parce que vous l'obligez & que vous vous délectez à le faire d'une maniere ſi touchante, il faille qu'elle ſe donne la torture pour imaginer de nouvelles épreuves de votre bonté, & qu'elle ne ſache pas quand elle eſt heureuſe? Ah! mon cher Monſieur, moins de la moitié des faveurs dont vous m'avez ſi généreuſement comblée, auroit ſurpaſſé tout ce que je pouvois jamais ſouhaiter!

Si vous continuez à agir & à vous exprimer d'une façon ſi charmante, je crois, mon cher ange, me dit-il, que je vous deviendrai importun avec mes baiſers. Monſieur, interrompis-je, je penſois en m'habillant, à l'excellent exemple que vous m'avez donné pour réduire vos inſtructions en pratique. Vous voilà mis à charmer, & avant dîner auſſi, comme vous l'exigez de moi.

Vous vouliez qu'à votre table j'inſpiraſſe la confiance aux ames timides, que j'introduiſiſſe le calme dans un cœur agité; &

que ſi j'avois à m'y montrer plus affable envers l'un qu'envers l'autre, ce fût toujours envers ceux qui auroient le moins de droit de l'exiger de moi, ou envers les moins qualifiés de vos convives. Mais de quelle maniere angélique ne l'avez-vous pas fait vous-même en toute occaſion envers la pauvre & peu digne Paméla, en faiſant régner dans ſon cœur le contentement, le plaiſir, & le calme, par le charme qui régnoit dans tous vos diſcours.

Vous avez encore exigé de moi, de ne me jamais chagriner pour de petits déſaſtres, ou lorſque quelques étrangers viendroient me ſurprendre; & vous m'en avez donné un exemple charmant le jour même de nos nôces, lorſque le Chevalier Hargrave, que vous n'attendiez point, & qui nous privoit par-là du bonheur de dîner enſemble dans ce jour d'élite, vint nous voir avec deux autres Meſſieurs. Leur viſite vous cauſa du chagrin, mais vous ne les en reçûtes pas avec moins de gayeté, & vous les quittâtes très-poliment. Je me ſuis rappellé avec plaiſir ces aimables preuves de votre exactitude à pratiquer vos propres maximes.

Ces obſervations, me dit-il, marquent votre extrême bonté pour moi, & ſont fort à mon avantage; mais je crois qu'il y avoit plus de hazard que de mérite dans ce que vous mentionnez; & s'il m'arrivoit quelquefois de ne pas ſuivre ſi parfaitement les régles que je propoſe, il ne faut pas que

ma Paméla regarde mes imperfections comme une diſpenſe d'obſerver ce qu'elle veut bien appeller mes préceptes ; car je crois bien que je ne ſerai jamais auſſi parfait que vous ; & je ne ſaurois par conſéquent vous permettre de diminuer vos bontés ; quoique je ſente peut-être en moi une impoſſibilité de faire vers mon devoir tous les progrès qu'il ſeroit juſte que je fiſſe.

J'eſpere, avec l'aide de Dieu, lui dis-je, de ne me démentir jamais. Je le crois, reprit-il, & ce n'eſt que la connoiſſance que j'ai de mes propres défauts, qui m'a engagé à vous tenir ce langage, dans la crainte que les leçons que je pourrois vous donner à l'avenir, ne fuſſent pas auſſi-bien autoriſées par ma pratique, qu'elles le ſont dans les exemples que vous avez cités ſi obligeamment.

Il eut la bonté de prendre garde à mon ajuſtement. Oh la charmante taille, s'écria-t-il en meſurant la mienne avec ſes mains ! Quel dommage ſi vous la perdiez ! C'eſt pourtant cette perte, ajouta-t-il, que je regarde comme la ſeule choſe ſans laquelle mon bonheur ne ſera jamais complet. Taiſez-vous, méchant que vous êtes, lui dis-je, en lui mettant la main ſur la bouche ; vous ne vous étiez point encore émancipé juſques-là depuis que je ſuis à vous. Un ſouhait auſſi innocent, reprit-il en me baiſant la main, m'eſt d'autant plus permis, qu'il remplit les vues de l'inſtitution. Ma Paméla ſeroit-elle donc ſi fâchée que

ce fut-là ſon cas? Vos ſouhaits, lui dis-je en me cachant le viſage dans ſon ſein, ſeront toujours & à tous égards la régle des miens : mais briſons je vous prie là-deſſus. Il me donna un tendre baiſer en me remerciant, & changea de converſation. J'eſpere que je ne fus pas trop libre.

Comme nous nous entretenions ainſi, nous entendîmes les caroſſes de notre compagnie. Attendez ici, ma chere, me dit-il, je vous les amenerai dans le jardin. Après qu'il m'eut quittée, comme je paſſois devant la porte de derriere, je m'y agenouillai, & benis Dieu de ce qu'il n'avoit pas permis mon évaſion, que j'avois ſi ardemment deſirée. Je m'en fus de-là vers l'étang, & m'agenouillai ſur l'herbe dont il eſt bordé, beniſſant Dieu de nouveau, de ce qu'il m'avoit fait la grace d'échapper à moi-même qui étois alors ma plus grande ennemie, parce que je m'imaginois n'avoir que des ennemis, & pas un ſeul ami autour de moi. Je devrois bien en faire autant dans tous les coins de ce jardin, & dans chaque appartement de cette maiſon. Comme je portois mes pas vers ma chere petite Chapelle, pour m'y répandre en actions de graces, je vis la compagnie s'avancer vers moi.

Eh bien, ma chere Demoiſelle, me dit Mademoiſelle Darnford, comment vous portez-vous? Vous avez l'air ſi ſatisfait & ſi gai, que j'eſpere que vous me permettrez de danſer à vos nôces; en vérité je languis

de m'y voir. Miladi Jones eut la bonté de dire, que j'avois un air angelique, & Madame Péters ajouta que chaque fois qu'ils me voyoient, me montroit à leurs yeux plus aimable que la précédente. Miladi Darnford voulut bien auſſi me faire le compliment de dire, qu'elle me trouvoit de plus en plus l'air libre & aiſé. Je vous diſpenſerois bien de tant d'éloges, diſois-je en moi-même; car je m'attends à eſſuyer tantôt des railleries, qui me feront bien acheter tous ces beaux panégyriques.

M. Péters me dit tout bas, Dieu vous beniſſe, ma chere fille; vous ne l'êtes pourtant pas juſqu'au point que ma femme le ſache. Le Chevalier S....., vint le dernier. Avec vôtre permiſſion, dit-il à mon maître en me prenant la main qu'il baiſa cinq ou ſix fois avec des tranſports de fou; il la tint long-temps entre les ſiennes, & chemin faiſant me lâcha par forme de compliment une goguette des plus libres. Un jeune débauché eſt à peine ſupportable; mais un vieux coquin & un petit-maître ſexagénaire ſont deux étranges objets. Et vous noterez qu'il ſe donna ainſi carriere devant ſes filles, qui étoient mariables l'une & l'autre. Je crains bien, dis-je peu après à l'oreille de mon cher époux, que je n'aye beaucoup à ſouffrir tantôt des badinages groſſiers du Chevalier, quand vous viendrez à révéler la choſe. C'eſt ſa maniere, reprit-il, il faut à préſent vous mettre au-deſſus de cela. Eh bien, Mademoiſelle, me dit la cadette

Darnford d'un air moitié grave & moitié ironique, ſi j'en juge par la différence qu'il y a entre l'air content que vous nous montrez, & les allures gênées que je vous trouvai la derniere fois, j'eſpere que vous permettrez, ſi non à moi du moins à ma ſœur, de vous voir contracter l'heureux lien; pour moi je crois que la tête lui en tournera. Je lui fis pour toute réponſe une profonde révérence, & dis que les Dames avoient bien de la bonté pour moi. Je m'attends, Mademoiſelle, ajouta la niéce de M. Péters, qu'on nous dira l'heureux jour avant que nous prenions congé. Vous le ſaurez, Mademoiſelle, vous le ſaurez, lui dit mon maître qui l'avoit entendue. Il ne ſe peut rien de mieux, interrompit Mademoiſelle Darnford l'aînée.

Mon maître me prit à quartier. Les menerai-je à l'alcove pour leur déclarer la choſe, me dit-il tout bas, ou attendrai-je que nous ſoyons à table? Je penſe, répondis-je, qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre; jamais je ne m'en tirerai comme il faut. Ah! pour le coup, reprit-il, il faut bien qu'ils le ſachent! je ne les aurois jamais invités ſans cela. Eh bien donc, ajoutai-je, ne leur en parlez qu'au moment qu'ils s'en iront. Il faut donc ôter votre anneau, me dit-il. C'eſt, repris-je, ce que je me garderai bien de faire. Dites-le donc vous-même à Mademoiſelle Darnford, ajouta-t-il. En vérité, Monſieur, répondis-je, il n'y a pas moyen.

Là-deſſus Madame Jewkes vint lui demander officieuſement, ſi elle apporteroit aux Meſſieurs & aux Dames un verre de vin du Rhin avec du ſucre pour les préparer au dîner. Apportez, Madame Jewkes, lui dit-il, vous ne pouviez jamais mieux penſer.

Elle revint bien tôt ſuivie de Nanon, qui portoit les verres & les bouteilles ſur une ſoucoupe, & n'eût rien de plus preſſé que de me ſervir la premiere, & de me dire avec une profonde révérence, Madame veut-elle commencer? Je devins rouge comme le feu. Non, lui dis-je, ne s'en va-t-il pas ſans dire, que mon maître doit boire le premier? *

Ce ſeul mot fut un coup de lumiere pour eux tous. Je veux mourir, s'écria Mademoiſelle Darnford, s'ils ne nous ont ſoufflé la nôce. Il faut bien que cela ſoit, dit Madame Péters! Ah, Monſieur Péters, ajouta-t-elle en regardant fixement ſon mari!

Je vous aſſure, lui dit-il, que je ne les ai pas mariés. Où étiez vous jeudi matin, vous & M. Williams, continua-t-elle? Laiſſez faire, interrompit le Chevalier de S....., je ſaurai bien trouver la friponnerie, s'il y en a. Vous ſavez que je ſuis Juge de paix **, & prenant tout de ſuite

* En Angleterre, lorſqu'on préſente quelque liqueur à une compagnie, il eſt d'uſage que le maître du logis boive le premier.

** C'eſt une eſpece de Commiſſaire. Il en fait ma

ma main : allons, Mademoiſelle, me dit-il, répondez-moi ſur le ſerment † que vous venez de prêter. Etes-vous mariée, ou non ?

Mon maître ſourit de l'air embarraſſé où il me vit. De grace, Monſieur le Chevalier, m'écriai-je. Vraiment, vraiment, reprit celui-ci, je m'imaginois bien que ce n'étoit pas pour rien que vous nous regardiez avec des yeux émerillonnés. Il faut prendre ſon parti, ma chere Paméla, me dit mon maître : votre viſage vous décèle : croyez-moi, ceſſez de rougir, & confeſſez la vérité.

Oh pour le coup, dit Mademoiſelle Darnford, je ſuis fâchée dans toutes les formes ! Et moi, dit Miladi Darnford, j'en ſuis dans la joie de mon cœur. Si cela eſt, ajouta-t-elle, permettez, ma chere Madame, que je vous embraſſe & vous félicite. Tous en dirent autant, & me ſaluerent à la ronde. J'étois dépitée que ce fut devant

les fonctions, & la plûpart des Gentilshommes Anglois le ſont dans leurs campagnes.

† Lorſqu'il arrive des querelles, des débats, des vols, ou autres accidens qui troublent la paix publique dans quelque village ou quartier de ville, on va devant le Juge de paix, qui avant que de rien prononcer, fait prêter ſerment à toutes les perſonnes qui ont part au cas, ou comme criminels, ou comme témoins. Il envoye en priſon, & décide pluſieurs affaires ſans appel. Il donne des ordres par écrit pour faire arrêter, & a pluſieurs autres prérogatives.

la Jewkes, qui ſecouoit ſes groſſes hanches, & paroiſſoit enchantée d'avoir ſervi à hâter la découverte.

Perſonne ne me félicite, dit mon maître. Ni ne vous félicitera, reprit très-obligeamment Miladi Jones; jamais homme n'eut moins beſoin qu'on lui ſouhaitât joie; l'épouſe incomparable que vous avez, rend tous les ſouhaits inutiles. Il les ſalua tous à ſon tour; & venant à moi pour la derniere, permettez, ma chere Paméla, mon aimable compagne, me dit-il, que je finiſſe par vous. Vous avez été le commencement, & je veux auſſi que vous ſoyez la fin de mes amours, mais non pas juſqu'à la fin de ma vie.

Rien n'étoit plus charmant que cette inſinuation, auſſi ne tomba t-elle pas à terre. Il marquoit par-là le cas qu'il faiſoit de celle qu'il avoit ſi généreuſement choiſie, & c'en étoit infiniment plus que je ne méritois.

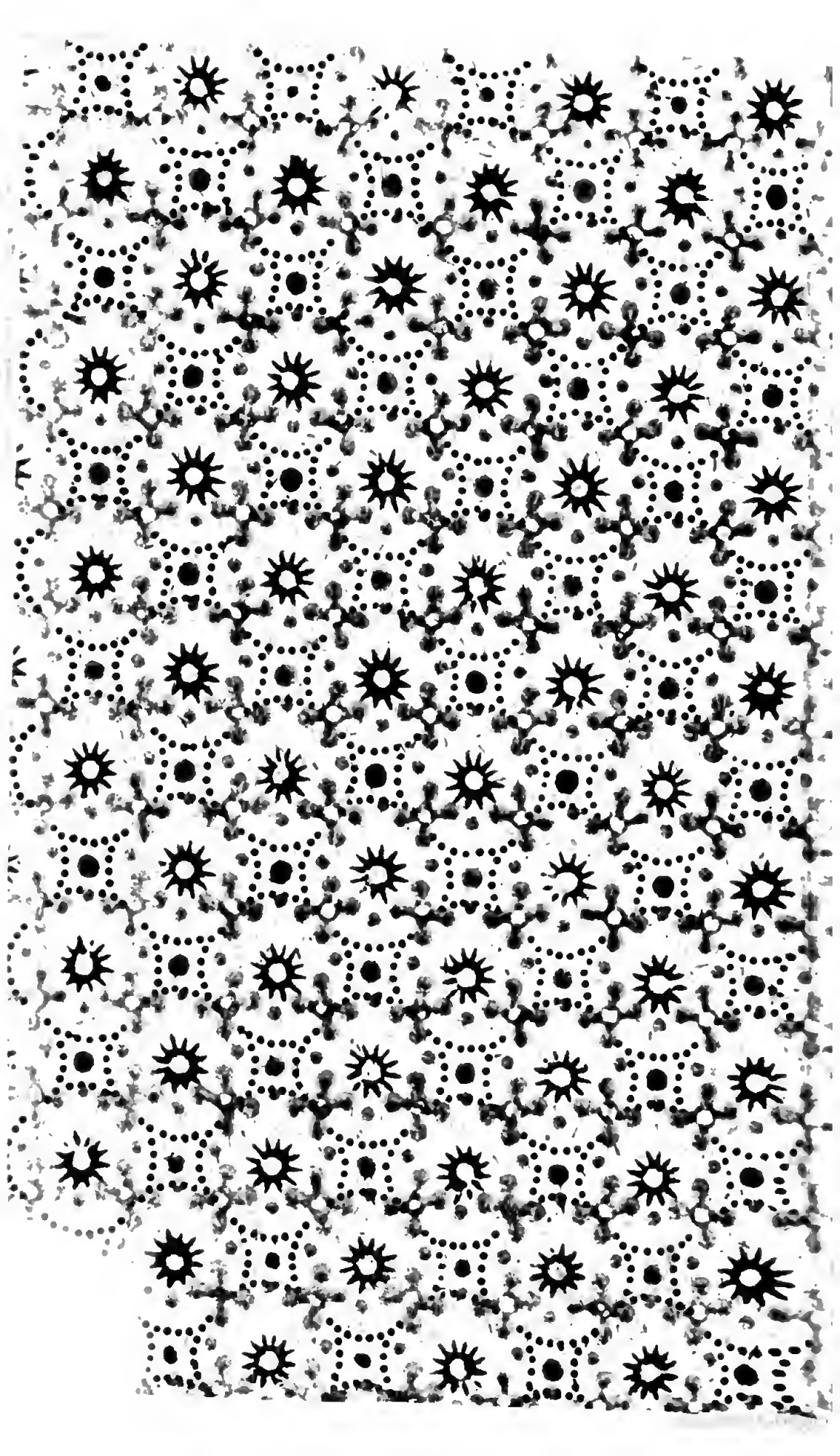
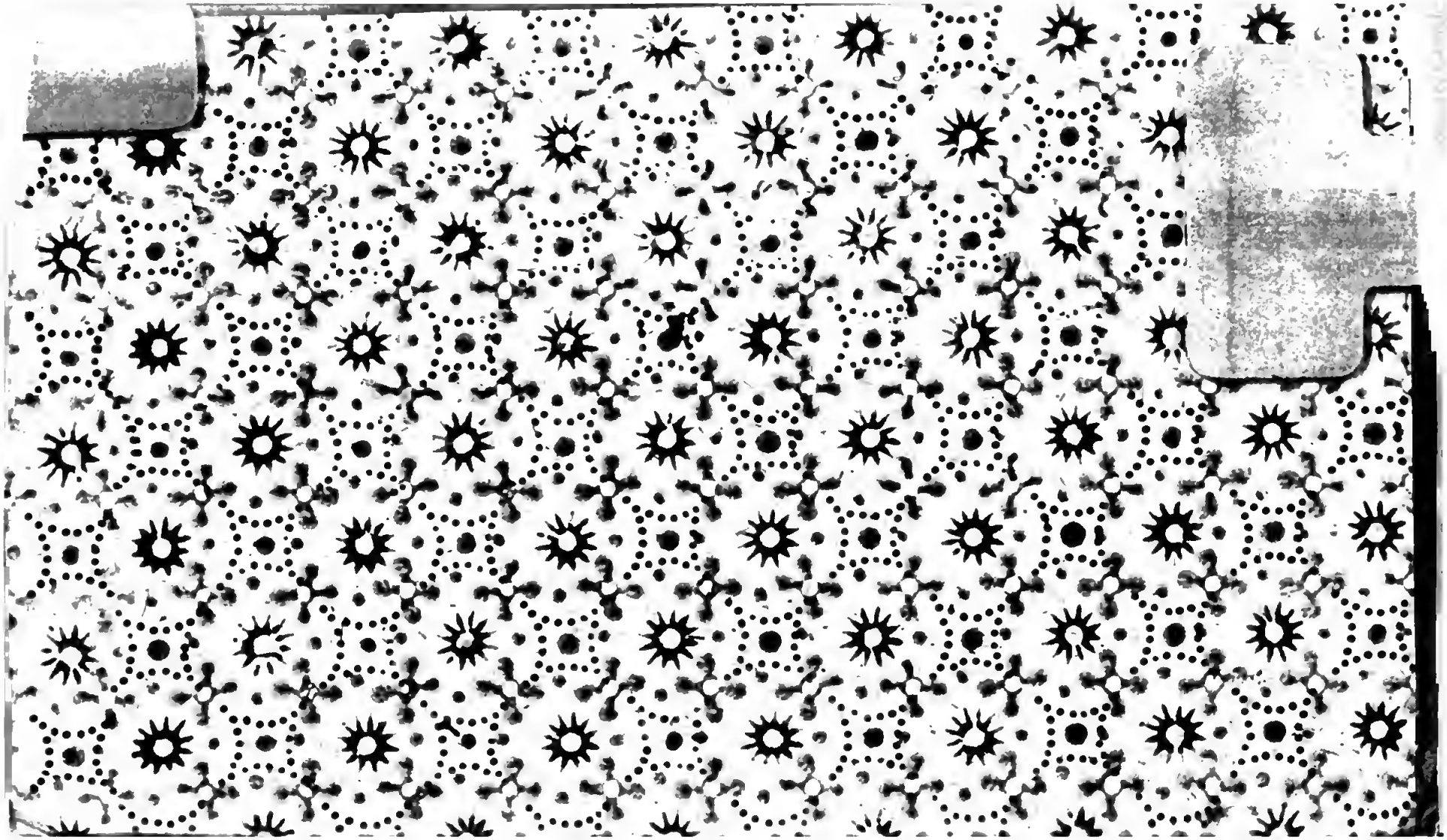
Il me fallut eſſuyer dans la ſuite bien d'autres badinages. Allons, Madame, me dit pluſieurs fois le Chevalier, à préſent que vous êtes des nôtres, je ne ſerai pas tout-à-fait ſi ſcrupuleux que je l'ai été juſqu'ici, prenez-en ma parole.

Au dîner j'acceptai ſans difficulté le haut bout de la table, qu'ils m'offrirent tous; & pour mon coup d'eſſai, j'en fis les honneurs avec aſſez de préſence d'eſprit. Ce ne fut pas ſans peine qu'on nous fit grace du bal, & nous ne l'obtinmes qu'à force

de promettre que nous reviendrions au pays avant l'hyver : mais mon maître étant réſolu de partir mercredi matin pour le Comté de Bedfort, on convint que nous irions mardi au ſoir chez Miladi Darnford, pour prendre congé de toute la compagnie, & qui promit de s'y trouver.

L'après dînée nous eûmes les prieres dans la petite Chapelle, & tous en parlans de vous, mon cher Pere, & en vous accablans de louanges, rgretterent de n'avoir pas encore leur bon vieux Clerc. Ils reſterent auſſi à ſouper, & partirent extrêmement contens, faiſans mille & mille vœux pour la continuation de notre bonheur mutuel. Mon maître pria M. Péters d'être ſa caution pour les ſonneurs de la paroiſſe juſqu'à ſon retour au pays *, au cas qu'ils euſſent vent de ſon mariage, & de leur répondre de ſa généroſité ; parce qu'il ne vouloit pas déclarer ſon mariage, que premierement il ne l'eût rendu public à ſon autre campagne.

* Dans les villes, & plus encore dans les campagnes d'Angleterre, les cloches ſont à l'uſage du tiers & du quart, les fait ſonner qui veut en payant, & ceux qui ont quelque grand ſujet de joie n'y manquent preſque jamais. On les ſonne ſouvent par gageure.

Fin du troiſieme Tome.

C 27141
S3N